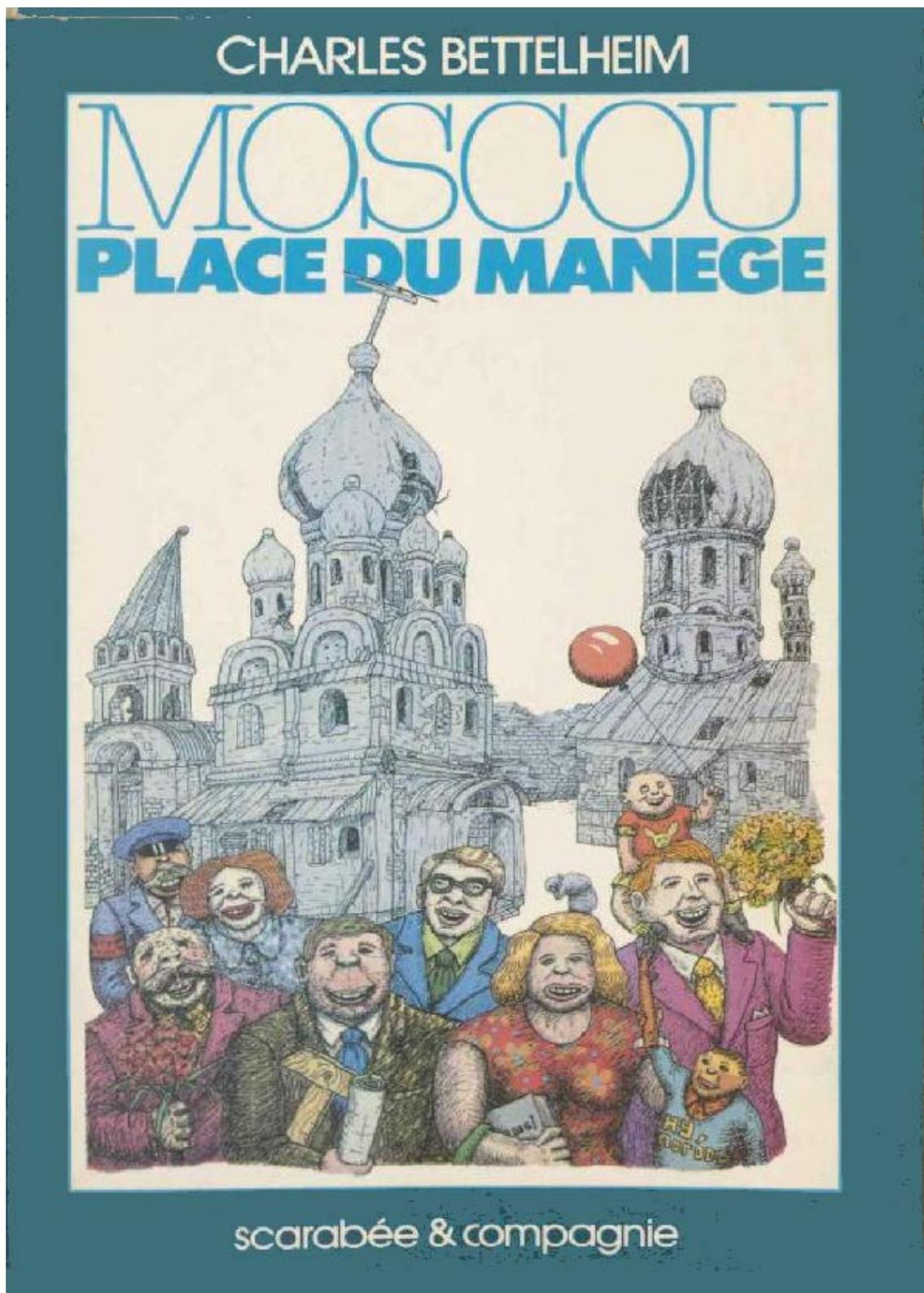


CHARLES BETTELHEIM
MOSCOU PLACE DU MANÈGE



Scarabée & Compagnie

1984

Sommaire

[Couverture](#)
[Présentation](#)
[Page de titre](#)
[La place du Manège](#)
[Sur le pont du *Mourmansk*](#)
[Pourquoi cette surveillance ?](#)
[A la recherche d'un emploi](#)
[Staline en fleur](#)
[Elle portait une robe ouzbèke](#)
[La maison habitée](#)
[Questionnaire pour un visa](#)
[Où Djamilla me parle de son pays](#)
[Mes débuts à Intourist](#)
[Désarroi](#)
[Où Véra me met en garde](#)
[Un voyage en Ouzbékistan s'impose !](#)
[Destination Tachkent](#)
[Samarcande la belle](#)
[Retour à Tachkent](#)
[La vérité blessée](#)
[Lassitude et fatigue](#)
[« Si la vérité blesse, elle guérit »](#)
[Lucide Elena Ivanovna](#)
[Agréable surprise](#)
[Le procès des Seize](#)
[Zéfira, la messagère](#)
[Dîner chez un académicien](#)
[Anticonformisme chez le professeur](#)
[Fenêtre sur jardin](#)
[Un début de soirée austère](#)
[Véra de la nuit](#)
[La fascination de Sacha](#)
[Sur la place du Mossoviet](#)
[*Propousk*, s'il vous plaît](#)

Inquiétude à la datcha

Ernst Fischer

Correction et cinéma

Rendez-vous

Visa refusé

Déchirement

Copyright d'origine

Achévé de numériser

“La substance de ce récit est empruntée à l’expérience que j’ai vécue en URSS, en 1936. J’eus alors la possibilité de partager la vie quotidienne des Moscovites, de travailler dans plusieurs institutions et de fréquenter des milieux très divers. Ces pages reposent sur ce que j’ai vécu et appris au cours d’une plongée plutôt exceptionnelle dans l’univers soviétique, pendant une année cruciale.”

Ch. B.

Charles Bettelheim a publié : *Questions sur la Chine après la mort de Mao* (Maspero), *Les luttes de classe en URSS* (3 vol., Seuil).



La substance de ce récit est empruntée à l'expérience que j'ai vécue en URSS en 1936. J'eus alors la possibilité de partager la vie quotidienne des Moscovites, de travailler dans plusieurs institutions et de fréquenter des milieux très divers. Les pages qui suivent ne sont pas un fragment d'autobiographie, elles n'en reposent pas moins sur ce que j'ai vécu et appris au cours d'une « plongée » plutôt exceptionnelle dans l'univers soviétique, pendant une année cruciale. Une partie des personnages de ce récit sont réels, même quand je n'ai pas reproduit leurs noms ; d'autres symbolisent des personnages que j'ai connus.

J'ai souvent parlé de ce que j'ai vu et ressenti à cette époque. Dès 1937, cela me valut d'être écarté du PCF dont j'étais membre. C'est maintenant que j'ai trouvé le loisir de donner à ce récit la forme de l'écriture.

Ch. B.

La place du Manège

Il est alors environ dix heures, ce matin du 10 juillet, je descends la rue Gorki, tourne à droite à l'angle de l'hôtel National et m'engage vers la place du Manège. Bien qu'il soit encore relativement tôt, le soleil est de plomb ; l'air de Moscou est sec et surchauffé.

La place du Manège doit son nom à un immense bâtiment édifié au début du XIX^e siècle à une de ses extrémités. Les jeunes de l'ancienne noblesse venaient autrefois s'y initier à l'équitation et les cavaliers y démontraient leurs talents.

Un vaste espace sépare le National du Manège. L'atmosphère est admirablement claire. On distingue nettement, malgré la distance, les moindres détails des murs du Kremlin. Ceux-ci surplombent la place et font le tour de la forteresse. Seules quelques portes fortifiées et gardées militairement laissent passer de temps à autre une voiture officielle qui circule rapidement, toutes vitres baissées. Les murs rouges et blancs du Kremlin tranchent sur le reste de la ville, plutôt jaune et grisâtre. Ils isolent les habitants du vieux Palais de l'animation de la cité.

J'avance de l'autre côté de la place vers l'Université Lomonosov. Je pense à Djamilla que je dois retrouver devant l'Université. J'ai fait sa connaissance quelques jours avant, chez Boris, le premier Moscovite chez lequel j'ai été reçu. Des amis français lui avaient écrit de Paris et il m'avait cordialement accueilli en organisant une rencontre avec quelques autres Soviétiques. Parmi ceux-ci se trouvait précisément Djamilla dont le charme et l'intelligence m'avaient immédiatement frappés. Cette jeune étudiante ouzbèke, qui voulait se spécialiser dans l'histoire de l'architecture de son pays, ne semblait pas bien différente des autres étudiantes ouzbèkes qui se trouvaient alors à Moscou. Comme celles-ci, elle était très brune, portait de longues nattes, et ses vêtements étaient ceux des jeunes femmes de sa République. Pourtant, elle se distinguait de la plupart de ses compagnes par sa taille, plus grande que la moyenne et, surtout, par un comportement qui suggérait un esprit de décision exceptionnel.

C'est à cela que je réfléchissais alors que je parvenais à l'Université Lomonosov et aperçus Djamilla. Celle-ci m'avait déjà vu arriver et s'avançait vers moi. Me tendant la main, elle demanda, dans un russe à

peine marqué d'accent : « Comment va la vie, Pierre ? » Selon le rite habituel je répondis « rien », *nitchévo*, c'est-à-dire « ça va ».

La raison principale de notre rencontre était une affaire de logement. Djamilla devait partir incessamment rejoindre les siens pour quelque temps à Tachkent. Elle avait la chance extraordinaire de disposer d'une chambre confortable dans le centre de Moscou et son problème était de ne pas la laisser échapper, de la retrouver lorsqu'elle reviendrait. Ce n'était pas simple. Depuis quelques années Moscou était surpeuplée. A la suite de la politique d'industrialisation et de collectivisation de l'agriculture lancée il y avait un peu plus de six ans, des millions de Soviétiques avaient quitté les campagnes pour les villes. Dans la capitale, ainsi que dans presque toutes les villes, des centaines de milliers de ménages vivaient dans des appartements « communautaires », partageant la même cuisine, les mêmes « commodités » et souvent la même chambre : chacun n'ayant droit qu'à un « coin » dans une pièce commune. Une chambre à soi était une rareté et, si l'on en avait une, il était dangereux de la laisser vide ou de la prêter à un ami moscovite qui peut-être ne la rendrait pas facilement. Céder sa chambre à un étranger de passage ne présentait pas les mêmes dangers. Ce n'était peut-être pas sans d'autres risques, mais de ceux-ci on ne se préoccupait pas encore tellement en ce mois de juillet 1936.

Djamilla et moi nous nous acheminons vers cette chambre. Nous allons jusqu'au bout de la place du Manège, nous tournons à droite, puis à gauche : nous sommes dans la ruelle Marx-et-Engels où se trouve la chambre de Djamilla. Je suis intrigué que l'on ait donné le nom des deux amis fondateurs du « socialisme scientifique » à une ruelle (*pereoulouk*), mais je n'ose pas demander pourquoi. Peu importe d'ailleurs les raisons de ce « nom de baptême », l'essentiel est que cette petite rue soit bien placée, tout près du centre de Moscou. Mieux encore : elle se trouve sur la façade arrière de la Bibliothèque Lénine, la principale bibliothèque de Moscou, à laquelle on peut accéder directement par cette rue. Pour un jeune Français qui aura à y passer de nombreuses heures, c'est une aubaine.

La chambre de Djamilla est une assez grande pièce dont la fenêtre ouvre sur la ruelle Marx-et-Engels et, au-delà, sur le chantier d'extension de la Bibliothèque Lénine. A côté de la chambre se trouve un cabinet de toilette avec douche. Djamilla y a disposé un réchaud à pétrole afin de faire du thé et de cuire quelques aliments. La chambre est très simplement meublée : une table, des chaises, une armoire et un lit assez large. Dans l'armoire, il y a — ce qui est miraculeux — assez de linge de maison que Djamilla

laisse à ma disposition.

Comme elle n'est pas une « spéculatrice », elle ne demande pas d'autre loyer que celui qu'elle doit elle-même payer au gérant nommé par l'Etat. En fait, le paiement s'effectue entre les mains du *dvornik*, du gardien de la maison, sans doute chargé aussi de renseigner la police sur ce qui se passe dans l'immeuble. Je ne remplis aucune des conditions exigées pour habiter la chambre louée à Djamilla, aussi je ne ferai pas enregistrer mon domicile à la milice, comme le veut le règlement, car je crains de me faire remarquer ; apparemment, cela n'aura aucune conséquence.

En ce jour de juillet, je ne fais pas encore la connaissance du *dvornik*, ni de mes futurs voisins.

Pour célébrer l'événement que constitue la location d'une chambre disponible pour moi seul à Moscou, pour remercier Djamilla de sa gentillesse et peut-être parce que j'ai quelque autre idée en tête, j'invite la jeune Ouzbèke à dîner le lendemain soir au Métropole, un des grands hôtels de Moscou où se trouve l'un des meilleurs restaurants de la ville.

Sur le pont du *Mourmansk*

Je suis arrivé en URSS en bateau. J'ai embarqué à Boulogne sur un bâtiment soviétique, le *Mourmansk*. Nous avons navigué à travers la mer du Nord, fait escale à Copenhague et remonté la Baltique jusqu'à Léninegrad.

Dès le premier jour, sur le pont où je me promène au soleil, je fais la connaissance d'un jeune Russe, Sacha. Son père et sa mère ont émigré en 1921 mais son grand-père paternel, physicien, est resté en Russie. Ce grand-père est un savant renommé, membre de l'Académie des Sciences. Sacha espère qu'il l'aidera à s'installer à Moscou. Cela a visiblement pesé dans sa décision de rejoindre l'URSS alors qu'il est si difficile de trouver du travail en France et que ses parents sont séparés. Sa mère vit à Paris, et il la laisse avec regret. Son père, médecin, s'est installé à Riga où ses diplômes sont reconnus : il peut donc y exercer tout en se trouvant plus près de son pays. De Riga, il téléphone facilement à son père et à son frère qui vivent à Moscou.

Sacha — que j'ai eu ensuite assez souvent l'occasion de revoir à Moscou — est grand et fort ; c'est un blond aux yeux bleus ; expansif, il aime à plaisanter. Il révèle un esprit caustique et plutôt sceptique. Il a hâte d'être à Moscou. Arrivé à Léninegrad, il n'y reste pas. Il part aussitôt pour la capitale mais me laisse le numéro de téléphone de son grand-père, et me fait promettre de l'appeler dès mon arrivée.

Sur le bateau se trouve un autre jeune Russe, Vladimir. C'est un marin qui — il y a quelques années —, lors d'une escale à l'étranger, est tombé amoureux d'une fille du pays. Il n'a pas rejoint son navire, un bâtiment de commerce. Il veut maintenant rentrer en URSS mais est fort inquiet de l'accueil qu'il recevra. Il n'a même pas demandé de visa d'entrée, espérant l'obtenir à l'arrivée au port. En fait, arrivé à Léninegrad, la police des frontières ne le laisse pas quitter le bord. C'est sans doute une grande chance pour lui. Une fois en URSS, Vladimir aurait probablement risqué une condamnation pour désertion ou abandon de poste. Quand je descends du bateau, je le vois penché sur la rambarde du navire faisant tristement des signes d'adieu à ceux qui avaient été ses compagnons de voyage.

Sur le *Mourmansk*, je me suis également lié avec un jeune Turc, du nom d'Adine, qui a décidé de traverser l'URSS avant de rentrer dans son pays.

Adine est grand, mince et brun. Il parle peu mais se révèle vite un esprit observateur et critique. Il a fait des études d'ingénieur en France et y est devenu communiste (du moins de conviction car il n'est pas clair qu'il soit membre du parti).

Au cours de nos conversations sur le *Mourmansk*, j'explique à Adine le but de mon voyage :

« Je ne me rends pas en URSS avec l'intention d'y voyager comme simple touriste. Je veux y séjourner en gagnant ma vie sur place. Je suis membre du parti communiste français et veux connaître l'URSS afin de comprendre comment fonctionne l'économie et se construit le socialisme, ainsi je pourrai mieux parler de l'URSS en France. Mon but est aussi de me perfectionner en russe, que j'ai commencé à apprendre à l'Ecole des langues orientales ; j'espère partager la vie des Soviétiques et avoir avec eux des rapports amicaux. »

Adine approuve mon projet mais ne croit pas qu'il soit aisé de le réaliser :

« Même s'il n'y a pas de chômage, ça ne doit pas être si facile de trouver rapidement du travail pour un étranger. Or, tu n'as pu te payer d'avance que quelques jours de chambre et de repas dans les hôtels de l'Intourist. Ensuite, il faudra trouver un logement et payer tout en roubles. De plus, tu arrives avec un visa de touriste qui ne te permet pas de séjourner durablement. »

Je lui réponds : « Je sais tout cela ! Mais je sais aussi que des amis français ont fait l'an dernier ce que je me propose de faire cette année et qu'ils n'ont pas eu trop de difficultés. »

Pourquoi cette surveillance ?

Léningrad m'a laissé une forte impression. J'avais lu des descriptions de la « perspective » Nevski, la plus vaste et la plus majestueuse avenue de l'ancienne capitale ; cependant aucune description ne rend compte de la beauté de cette ville, de ses anciens palais, de ses quais, de la vue que l'on y a de la forteresse-prison Pierre-et-Paul, de l'édifice de l'amirauté surmonté d'une magnifique flèche dorée et du musée de l'Ermitage.

Plus qu'au souvenir des lieux touristiques, je suis attaché à celui des promenades faites au hasard à travers la ville, le plus souvent accompagné d'Adine. C'est là l'occasion d'un premier contact avec la vie des Soviétiques et d'observations qui dérangent quelque peu nos idées préconçues.

Nous parcourons surtout les quartiers ouvriers. Nous sommes frappés de la grande pauvreté de la population et du peu de marchandises disponibles dans les rares magasins. Mais cette pauvreté n'est pas la misère, et les enfants des quartiers ouvriers ne semblent pas trop mal nourris, contrairement à ce qu'affirme en France la « presse bourgeoise ».

Un matin de bonne heure, dans un quartier industriel, nous voyons des ouvriers qui font la queue devant des usines. De petites affiches collées aux murs nous apprennent qu'on y embauche au jour le jour ; les services de main-d'œuvre font leur choix parmi ceux qui se présentent. Ce mode de recrutement nous intrigue d'autant plus qu'officiellement il n'y a pas de chômage.

Dans un débit de boissons du quartier nous entrons en conversation avec un groupe de travailleurs :

« Comment se fait-il qu'il y ait tant d'ouvriers qui cherchent de l'embauche ? »

Les réponses que l'on nous donne sont confuses, mais nous en tirons la conclusion que ces ouvriers en quête d'emploi viennent en grande partie des campagnes qu'ils quittent parce que le niveau de vie y a fortement baissé depuis la collectivisation. Ceci produit une migration constante des villages vers les villes et explique le surpeuplement de ces dernières. Il ressort aussi des réponses à notre question que nombre d'ouvriers ne sont pas satisfaits de leur travail et quittent leur usine afin de se faire embaucher ailleurs.

Adine, qui a remarqué que tous les bâtiments industriels sont gardés militairement demande :

« Pourquoi cette surveillance ? »

Devant cette question, nos interlocuteurs hésitent à répondre. Finalement, l'un d'eux déclare qu'il s'agit de précautions prises par crainte de sabotage, ce qui nous laisse perplexes.

Après cette conversation, nous poursuivons notre promenade. Nous remarquons que les usines comportent deux entrées, l'une destinée au personnel ordinaire, l'autre réservée aux ingénieurs et cadres. Adine ne peut s'empêcher de dire : « On ne mêle pas les torchons et les serviettes ! » L'image que nous nous faisons d'une « société fraternelle et solidaire » se trouve un peu ternie par ces constatations.

A la recherche d'un emploi

Arrivés à Moscou au tout début de juillet, Adine et moi sommes logés dans le même hôtel. Celui-ci est situé au-delà de la place Rouge, de l'autre côté d'un des bras de la Moskva, presque face aux quais que surplombe le long mur qui entoure aussi ce côté du Kremlin. Des fenêtres tournées vers la vieille forteresse, on voit la rivière et la basilique Saint-Basile, couronnée de clochers à bulbes multicolores. C'est une magnifique image de l'ancienne Russie.

Adine reste quelques jours à Moscou, il partira ensuite pour la Crimée puis rejoindra son pays. Nous sommes devenus de vrais amis et prenons souvent nos repas ensemble au restaurant de l'hôtel. Ces repas sont extrêmement copieux. Nous ne manquons pas de critiquer entre nous la trop grande abondance des plats qui conduit à un véritable gaspillage. Elle contraste avec les maigres rations qui sont l'ordinaire des travailleurs soviétiques. Les repas sont même si copieux que j'en « saute » quelques-uns afin de ne pas passer trop de temps au restaurant. Je veux aussi conserver une partie de mes tickets de repas achetés à l'Intourist afin de les utiliser dans d'autres occasions, notamment pour pouvoir inviter des Soviétiques à déjeuner ou dîner, car ces tickets sont acceptés dans tous les restaurants gérés par l'agence soviétique de voyage.

Mes premiers jours à Moscou sont en grande partie consacrés à chercher du travail. Je rencontre des Soviétiques dont des amis de France m'ont donné les adresses. Je suis reçu avec une grande cordialité. L'hospitalité russe n'est pas un vain mot. Bien que depuis la fin de 1934 de nombreuses arrestations aient eu lieu — très exactement depuis l'assassinat de Kirov, secrétaire du parti de Léninegrad et un des hauts personnages du régime — , les Moscovites ne vivent pas encore dans l'atmosphère de méfiance qu'ils connaîtront un peu plus tard. Ils accueillent les étrangers avec joie et apparemment sans méfiance. Peut-être est-ce d'autant plus le cas pour moi que je suis membre du parti français et que je leur suis recommandé par des amis.

Boris, qui termine ses études d'architecture, est particulièrement chaleureux. Il m'a promis d'obtenir des rendez-vous pouvant déboucher sur un travail. Il a des amis au *Journal de Moscou* et pense que je pourrai être engagé pour remettre en bon français des articles rédigés en russe et

déjà traduits par des Soviétiques. De ce côté, cependant, les choses n'avancent pas très vite. Je commence à être préoccupé.

Adine me pousse à chercher du travail par mes propres moyens, en essayant d'abord auprès de l'Intourist. Cela me paraît juste. Je décide d'entretenir Véra de mon problème. Véra est une des guides et interprètes de l'Intourist ; présente chaque matin, elle est particulièrement active. J'ai beaucoup de sympathie pour elle et il me semble que c'est réciproque. Nous avons eu plusieurs fois des conversations amicales au cours desquelles elle a fait montre d'un esprit ouvert et indépendant.

Un jour, je l'interroge pour savoir s'il serait possible de trouver du travail à l'Intourist. Elle ne s'étonne nullement de ma question. Elle m'assure même que cela ne lui paraît pas impossible.

Dès le lendemain de cette conversation, Véra s'est entretenue de mon cas avec le directeur des publications de l'agence de tourisme et j'ai rendez-vous avec lui l'après-midi même.

Le soir de ce rendez-vous, je dîne avec Adine

« Alors, comment s'est passé ta visite cet après-midi ? »

« J'ai été reçu par le directeur des publications, Alexandre Antonovitch, dont les services se trouvent dans une aile de l'hôtel Métropole, l'aile la plus éloignée du théâtre Bolchoï. Son bureau est au premier étage. Le directeur n'était pas seul, il y avait là deux autres personnes : un Russe dont le nom est Stepan Stepanovitch — je pense que c'est un responsable politique — il n'a rien dit mais seulement écouté. Le deuxième est un Italien, du nom d'Emilio ; il s'agit d'un collaborateur du service des publications. Il a participé à l'entretien et donné des détails sur le travail que l'on attend de moi. »

« Comment as-tu expliqué à ce directeur que tu veux rester en URSS ? »

« Je lui ai expliqué ce que je t'ai déjà dit, que je n'étais pas venu à Moscou avec l'intention d'y séjourner comme simple touriste et j'ai précisé que je suis membre du parti communiste français. Il a eu l'air un peu surpris que je ne sois pas venu en mission officielle mais a précisé que cela ne m'empêcherait pas d'être embauché par un organisme soviétique. »

« Quel travail feras-tu ? »

« Il s'agit de rédiger en français des brochures destinées aux touristes étrangers. Selon le directeur, les Soviétiques qui font ce travail ne le font pas comme il convient. J'aurai à m'inspirer de ce qu'ils ont fait mais en adaptant la présentation et le style à la clientèle française. Ces brochures doivent vanter les beautés et l'intérêt des différentes régions dans

lesquelles sont organisés des circuits touristiques, rappeler leur passé et mettre en valeur leurs “réalisations”. »

« Mais qu'est-ce que tu auras exactement à faire au cas où ta candidature est acceptée ? »

« Pratiquement, elle est acceptée. Mes diplômés les ont sans doute impressionnés. Je suis embauché à partir du début de la semaine prochaine. J'aurai la responsabilité de préparer ces brochures et de proposer les photos destinées à les illustrer. Bien entendu, mon travail sera contrôlé techniquement par un collaborateur expérimenté. J'ai cru comprendre que ce sera l'Italien qui assistait à l'entretien. Il y aura aussi un contrôle politique et idéologique exercé par un Russe. En fait, ce dernier sera corédacteur ; le contenu et la présentation finaux seront sous sa responsabilité. Ce corédacteur est venu participer à la fin de l'entretien. C'est un homme d'environ quarante ans, au crâne entièrement rasé. Il s'appelle Dimitri Ivanovitch. »

« Dis donc, tout cela se passe sans beaucoup de formalités. On parle tellement de la bureaucratie soviétique, même parmi nos amis. Dans ce cas, les choses ont lieu d'une façon vraiment très simple. »

« Oui, j'ai eu seulement à remplir un formulaire qui comportait une sorte de “biographie”. Mon contrat doit être préparé par le service du personnel. Il me sera remis un jour avant le début du travail. Avec ce contrat, je me présenterai à un service administratif du NKVD qui pourra transformer mon visa de tourisme en visa de séjour. »

« Et quel sera ton salaire ? »

« Bon, là je n'en reviens pas. Il sera de 600 roubles par mois ! Quand j'ai entendu ce chiffre, je croyais avoir mal compris. Je me suis fait répéter la somme. »

« 600 roubles ! mais c'est six fois ce que gagnent des millions de salariés ! »

« J'ai sans doute eu l'air tellement étonné que le directeur a insisté sur le caractère hautement qualifié et responsable du travail qui devait m'être confié. Il a même cru utile de préciser qu'on m'appliquait “l'échelle officielle des salaires arrêtée sur les directives du camarade Staline qui a lancé en 1931 le mot d'ordre de la lutte contre l'égalitarisme”. »

A l'époque, ce style pompeux et stalinien ne m'avait que faiblement frappé : il symbolisait tout un « climat politique » que j'ai eu de plus en plus de mal à supporter.

Après avoir rendu compte à Adine de ma conversation avec le directeur,

j'ai vraiment « réalisé » que j'avais du travail. Dès le lendemain matin, j'ai remercié Véra de son intervention.

« Je savais qu'Alexandre Antonovitch recherchait depuis longtemps un rédacteur français pour ses brochures. C'est pourquoi je vous ai dit qu'il me paraissait possible que vous soyez recruté ; mais je ne savais pas qu'on vous offrirait un aussi bon salaire. Si vous saviez comme je suis contente pour vous. »

« Puis-je vous inviter pour un prochain soir au théâtre, afin de fêter l'événement ? »

Véra a hésité un instant. Elle m'a expliqué qu'il est vivement « déconseillé » aux guides et aux interprètes d'accepter les invitations des touristes. Cependant elle a ajouté : « La semaine prochaine vous ne serez plus un touriste mais un travailleur soviétique, alors j'accepte avec plaisir. »

J'ai acheté immédiatement les billets : j'ai encore le statut de touriste, j'ai ainsi priorité pour l'acquisition des billets de théâtre que les Soviétiques ne peuvent acheter que très difficilement car la plus grande partie des places est réservée d'avance par un service officiel qui les répartit « conformément à un plan », soit à des citoyens privilégiés (qui sont toujours prioritaires), soit à divers organismes. Le citoyen ordinaire doit donc faire la queue pendant des heures pour obtenir des billets ou les acheter au marché noir, à plusieurs fois le prix officiel, sauf à bénéficier d'une des distributions de billets effectuées de temps à autre par le syndicat de l'organisme dans lequel il travaille, mais ces distributions ne sont pas fréquentes et il est rare que les billets que l'on reçoit soient pour les spectacles auxquels on voudrait assister.

Staline en fleur

Un soir, Adine et moi nous rendons au « Parc de Culture de Moscou ». Nous y arrivons vers neuf heures. En juillet, il fait encore grand jour à Moscou à cette heure.

L'entrée du parc est payante mais la somme est minime. On nous dit que ce paiement est exigé pour empêcher que des bandes d'enfants ne pénètrent dans le parc sans leurs parents ou sans accompagnateurs et s'y livrent à des dégradations.

Le parc est remarquablement entretenu, ce qui contraste avec le mauvais état dans lequel se trouvent la plupart des rues de Moscou. D'énormes massifs de fleurs ornent l'entrée. L'un de ces massifs reproduit le portrait de Staline, ce qui exaspère Adine, il est « saturé » des portraits, bustes et statues du secrétaire général que l'on voit partout : dans tous les bureaux, dans les entrées d'immeubles, sur de nombreuses places et d'innombrables carrefours. Adine n'est pas « antistalinien » mais il ne peut supporter cette adulation officielle. Il ne supporte pas non plus le terme de *Vojd* appliqué à Staline. Ce terme signifie à la fois chef et guide, comme le mot *Führer* en allemand, et son antifascisme se rebelle contre cette appellation.

Heureusement, il n'y a qu'un massif de fleurs qui reproduise ce portrait ! D'autres représentent des paysages ou des motifs géométriques.

L'expression « Parc de Culture » ne paraît guère justifiée. On n'y trouve pas grand-chose de « culturel », à moins que les énormes panneaux de propagande avec statistiques, courbes et diagrammes ne valent cette appellation au Parc. Peut-être, aussi, cette appellation est-elle due aux quelques conférences qui y sont prononcées régulièrement par des spécialistes et par des propagandistes officiels. Ces derniers ne sont guère écoutés, ils ne font que répéter ce qu'on peut lire dans les journaux ; quant aux panneaux de propagande, ils n'attirent pas non plus grand-monde.

En réalité, les gens — qui sont nombreux — viennent là surtout pour prendre le frais et se distraire. Il y a de grands arbres, de belles allées avec des bancs, une promenade le long de la rivière et de nombreux kiosques. Les uns comportent des orchestres de danse : les danseurs ne manquent pas. Dans les autres, on vend des glaces et des boissons rafraîchissantes. Certains de ces kiosques sont entourés de tables et de chaises. On peut s'y reposer en se désaltérant ce qui est fort bien venu après des journées

torrides où le thermomètre atteint 40°.

Adine et moi, nous nous installons près d'un de ces kiosques et commandons des glaces aux serveuses qui y sont employées. Celles-ci s'amuse de notre accent et lient conversation avec nous. Elles nous demandent de quel pays nous venons, ce que nous faisons, et quels sont nos noms. On est loin des rapports généralement froids et distants que les serveurs des hôtels de l'Intourist ont avec leurs clients. Ici règne une atmosphère bon enfant. Ces serveuses n'ont pas de fausse « retenue » et ont gardé leur spontanéité. L'une d'elles, apprenant que le jeune Turc s'appelle Adine, qui est la prononciation courante de « un » ou de « seul » en russe, fait semblant de comprendre qu'il se plaint d'être seul et lui demande en riant s'il veut une compagne.

Le retour du parc est moins gai. Aux environs de celui-ci se trouvent de nombreux débits de bière autour desquels s'agglutinent et titubent des hommes ivres. Ce sont surtout des ouvriers des chantiers de Moscou ; ils vivent entassés dans des baraquements généralement situés sur le même terrain que les chantiers. Ils ne disposent que d'un châlit et d'un matelas. L'atmosphère surchauffée de ces baraquements les pousse à rester dehors le plus tard possible et à boire. Ils essaient d'oublier ainsi pendant quelques heures leur existence de déracinés venant de tous les coins du pays et isolés parmi tant d'autres qui ont le même sort mais qu'ils ne connaissent pas.

Pour rentrer à notre hôtel, nous devons traverser la place Rouge puis descendre jusqu'au pont qui traverse la Moskva. Face au Kremlin et au mausolée de Lénine, des échoppes de bière sont installées et des hommes ivres morts sont étendus sur le sol. Pour avancer il faut enjamber leurs corps. En approchant de l'hôtel, nous sommes abordés par de misérables prostituées. Nous avons appris, depuis, qu'au-delà du GOUM se trouve un des « bas quartiers » de Moscou, où se réunit la pègre tolérée par la police.

Elle portait une robe ouzbèke

J'attendais ce dîner avec impatience et, aussi, une certaine anxiété. Pourquoi cette sorte d'inquiétude ? Est-ce la personnalité de Djamilla qui m'impressionne et qui m'attire depuis la soirée que j'ai passée chez Boris et où j'ai bavardé avec elle ? Est-ce l'endroit où j'ai donné rendez-vous, le restaurant du Métropole, un des hauts lieux des « mondanités » moscovites, ainsi que je viens récemment de l'apprendre, et dont je crains que le rigorisme de Djamilla (celui que je lui imagine) soit choqué ? En fait j'ai choisi ce lieu pour son agrément — par comparaison aux tristes restaurants moscovites que j'ai pu apercevoir — et, aussi, parce que j'y avais accès gratuitement avec mes tickets Intourist.

J'arrive au Métropole un bon moment avant l'heure fixée pour le dîner, ce qui n'est guère dans mes habitudes. Je pénètre par la grande porte qui donne sur la place où se trouve le théâtre Bolchoï, l'Opéra de Moscou. C'est avec le National l'un des meilleurs hôtels de la capitale, et l'un des plus anciens. Il a dû être construit à la fin du siècle dernier. Le hall est immense. Il conduit à un vaste escalier d'honneur où est posté un gigantesque ours empaillé dressé sur ses pattes de derrière, tenant un plateau d'argent. Le hall est meublé de nombreuses petites tables entourées de fauteuils confortables. Sur d'autres tables des téléphones permettent d'appeler les locataires de l'hôtel mais aussi de téléphoner à l'extérieur, ce que j'ai fait plus d'une fois, préférant appeler de ce lieu tranquille plutôt que d'une cabine où l'on se sent toujours pressé par d'autres candidats au téléphone. Ici rien de pareil, les Moscovites ignorent que ces téléphones sont accessibles à tous ceux qui se trouvent dans le hall (je l'ai appris par hasard) ; ils n'oseraient d'ailleurs pas rentrer, l'hôtel étant surtout réservé aux étrangers, aux officiels de haut rang et aux hôtes de marque.

Je m'installe dans un fauteuil et observe. Les allées et venues sont peu nombreuses et se font sans bruit. Le sol est recouvert d'épais tapis et la clientèle est discrète : des touristes, surtout américains, d'un certain âge, et des hommes d'affaires de divers pays. Le personnel est exclusivement masculin et plutôt âgé. Les serveurs portent la livrée et il ne faut pas beaucoup d'imagination pour croire que rien n'a changé depuis la Révolution.

Djamilla arrive enfin. « Enfin » est d'ailleurs de trop, car elle est à

l'heure. Elle porte une robe ouzbèke visiblement destinée aux jours de fête où dominant les coloris rouge-brun mais la robe est discrète ; Djamilla en a sans doute retiré quelques ornements multicolores plus appropriés aux festivités de l'Asie centrale qu'aux habitudes d'un grand hôtel moscovite. Elle porte de légers bijoux d'argent, bracelets et colliers, sûrement ciselés par des orfèvres de Tachkent. J'ai quitté mon fauteuil et elle s'avance vers moi et me salue comme la dernière fois, place du Manège. Sa poignée de main est chaleureuse et son sourire fait remonter vers ses tempes le coin de ses paupières légèrement bridées. Je demande :

« Veux-tu que nous prenions un verre ici ou que nous allions directement au restaurant ? »

« Tu sais, ce n'est guère l'habitude en Russie de boire sans manger. C'est plus simple de nous rendre au restaurant et de commander la vodka avec les zakouskis. »

Nous nous dirigeons donc vers le restaurant. C'est une immense salle qui se trouve à gauche du hall, quand on pénètre dans l'hôtel. Il est construit dans un style qui rappelle, à échelle réduite, le Grand Palais de Paris. Quelques colonnades de fonte soutiennent une immense verrière colorée qui domine toute la salle à manger. Au milieu de celle-ci, une grande fontaine, animée par des jets d'eau, est ornée de plantes aquatiques. Une partie des tables sont installées autour de la fontaine ; d'autres sont placées un peu partout dans l'immense pièce. Elles sont relativement éloignées les unes des autres et séparées par de grandes plantes en bacs : orangers, palmiers et lauriers-roses. Quelques tables sont encore placées plus loin des autres et isolées par des panneaux en fer forgé garnis de vitraux représentant des fleurs stylisées. Un maître d'hôtel préside à la cérémonie des repas ; il est entouré de sommeliers et de serveurs en habits.

Je ressens une gêne à me trouver dans un lieu si luxueux, beaucoup plus que je ne m'y attendais.

Djamilla ne semble pas éprouver la même gêne, ou elle n'en laisse rien voir. Elle n'est probablement pas plus habituée que moi à ce genre de restaurant mais elle sait sans doute depuis longtemps que ces contrastes et ces inégalités existent, qu'elles font partie de la vie soviétique et qu'il est puéril d'en être choqué ou en tout cas de laisser voir qu'on l'est.

Nous nous installons à la table qui nous est réservée. Le maître d'hôtel nous présente la carte. Elle est particulièrement abondante, ce qui contraste avec la pauvreté des étalages des magasins d'alimentation. C'est l'embarras du choix. Bien sûr, les zakouskis et la vodka s'imposent, il n'y

a pas de bons dîners moscovites sans cela. Mais, après, que choisir ? Du satsivi ou du chachlik ? Mais ce sont des plats caucasiens qu'il vaut mieux consommer dans un restaurant ayant des cuisiniers géorgiens. Même problème pour le pilaf azerbaïdjanais et autres plats des Républiques périphériques. Finalement, sur l'avis de Djamilla et le conseil du maître d'hôtel, le choix se fixe sur des plats russes. Pour le dessert, on verra après.

Débarrassés de ces préliminaires, nous pouvons enfin parler tranquillement, d'autant plus tranquillement que le service est lent, très lent. Il peut même être d'une lenteur désespérante pour des convives pressés. Mais ce n'est pas notre cas.

Djamilla parle la première : « Tu sais, je suis curieuse, j'aimerais beaucoup te connaître mieux, savoir qui tu es, ce que tu fais en général ? Si ça ne t'ennuie pas, raconte. Sinon, je ne t'en voudrai pas. »

Je suis heureux de cette curiosité de Djamilla d'autant qu'elle est loin de m'être indifférente.

« Je suis venu en URSS parce que je suis communiste et que je veux mieux connaître ce pays. J'ai aussi l'intention d'étudier l'économie soviétique. »

« Mais comment es-tu devenu communiste ? Ça ne doit pas être facile dans un pays où le parti n'est pas au pouvoir et où ses membres sont persécutés. Je sais qu'il y a des militants communistes arrêtés en France. Il y a quelque temps, j'ai lu que l'un d'eux, Raymond Guyot, qui avait été arrêté pour propagande antimilitariste, a été libéré après une grande campagne menée par le parti : la situation des communistes doit être dure. »

« Elle l'a été à certains moments. Actuellement, les persécutions ont cessé car il y a un gouvernement de Front populaire, mais les choses peuvent de nouveau changer. De toute façon, si on adhère au parti, ce n'est pas pour avoir une vie facile, mais parce qu'on veut lutter pour changer le monde. Tu sais qu'en France, comme dans le reste de l'Europe et en Amérique, il y a une terrible crise économique ; il y a de plus en plus de chômage ; beaucoup d'hommes et de femmes ne peuvent plus acheter à manger pour eux et leurs enfants. Ils reçoivent quelquefois une vague allocation et vont à la soupe populaire. Pendant ce temps, les capitalistes détruisent les richesses produites par les travailleurs. En Europe et aux Etats-Unis, on jette ou rend inutilisables des masses de céréales afin que les prix de ce qui n'est pas détruit soient élevés. Au Brésil, on brûle le café. Le régime capitaliste est absurde et criminel. Quand on réfléchit aux

misères qu'il entraîne, on ne peut que vouloir son anéantissement, et pour pouvoir y parvenir il faut rejoindre le parti qui seul lutte réellement pour le socialisme et le communisme, c'est ce que j'ai fait il y a plus de trois ans. J'ai adhéré d'abord aux Jeunesses communistes puis au parti. »

« Qu'est-ce que ça veut dire, pratiquement, être militant en France ? »

« Ça veut dire qu'on participe aux manifestations organisées par le parti, qu'on est prêt à se bagarrer avec la police et avec les fascistes, car il y en a de plus en plus. Ça veut dire aussi qu'on fait de la propagande pour le parti ; on prend la parole en public, on colle des affiches, on diffuse le journal du parti, *l'Humanité*. On étudie les textes du parti, ceux de Marx et de Lénine pour pouvoir mieux discuter. C'est ce que je fais depuis que j'ai adhéré. J'ai également rejoint l'UFE (l'Union fédérale des étudiants) qui est proche du parti et dans laquelle je fais un travail de propagande parmi les étudiants et je participe aux luttes antifascistes. »

« Je comprends, et je trouve tout ça bien. C'est certainement plus enthousiasmant que d'être communiste en URSS où il faut surtout assumer des tâches administratives et d'organisation, ce qui est plutôt fastidieux, même si c'est indispensable pour que le pays progresse. Mais, dis-moi, est-ce que par moment ce travail de militant d'opposition et de révolutionnaire n'est pas décourageant, quand on a contre soi un énorme appareil d'Etat, presque toute la presse, et qu'une grande partie de la population est indifférente ? »

« Oui, j'ai connu des moments de découragement. Surtout quand nous avions les socialistes contre nous. Ils étaient même nos premiers ennemis. Mais depuis les émeutes fascistes de 1934 les choses ont changé. Sans doute pas dans la direction de ce parti mais parmi ses militants. Un vrai courant d'unité d'action s'est développé. Les communistes ont imposé le Front populaire aux socialistes. Celui-ci a remporté une grande victoire électorale. Le parti est devenu beaucoup plus grand. Il a plus de députés. La classe ouvrière s'est renforcée grâce aux succès des grèves. Je crois que maintenant nous avancerons vite. Peut-être le sort de Kérénski est ce qui attend Léon Blum, car de toute façon on ne peut faire aucune confiance aux socialistes qui, en réalité, sont partisans du capitalisme. »

« Ça, je le sais. Mais j'aimerais bien me rendre compte de la façon dont tu vois ton propre rôle dans tout cela. »

« Mon rôle ne dépend pas réellement de moi. Il dépend du parti, des tâches qu'il m'assignera. Pour le moment, je milite vraiment à la base. Ma principale activité est à l'UFE et aux Jeunesses. Je fais partie d'une cellule

de la Jeunesse dans le 7^e arrondissement de Paris, cette cellule se trouve sous le patronage d'André Gide, cela nous aide. Je fais aussi partie d'une cellule étudiante à l'École des langues orientales, où j'apprends le russe. Pour le reste, je me prépare à être aussi utile que je pourrai en étudiant la société et l'économie soviétiques qui nous donnent l'exemple en construisant le socialisme. Comme tu sais, c'est la raison pour laquelle je suis venu à Moscou. »

« Tu es venu sans être chargé de mission par le parti ? »

« Oui. Si j'avais suivi des voies bureaucratiques, je ne serais arrivé à rien. Aussi, j'ai agi de mon propre chef. Je suis sûr que j'ai bien fait et que ça va marcher. J'ai été embauché comme rédacteur à Intourist et j'aurai mon contrat de travail demain. Ça montre qu'il y a des cas où il faut savoir décider par soi-même. Je suis sûr qu'ensuite je serai approuvé. D'ailleurs dans quelque temps, je prendrai contact avec les représentants français à l'Internationale. Les bureaux de l'IC sont tout à côté de la ruelle Marx-et-Engels, sur la place du Manège. »

« Pour moi, ce que tu as décidé de faire comme ça est formidable. Jamais un jeune communiste soviétique ne prendrait de telles initiatives. Il ne déciderait rien sans l'avis de son secrétaire de cellule ou, plutôt, il attendrait une suggestion de celui-ci, qui lui-même attend toujours les directives du district. Est-ce que c'est ta personnalité qui te pousse à agir comme tu le fais ou est-ce parce que tu es français ? »

« C'est sans doute l'un et l'autre. Mais parlons un peu de toi. Veux-tu ? »

« Moi, ce que j'ai à dire est beaucoup plus simple. Je suis venue à Moscou étudier l'histoire. Je viens de terminer ma troisième année et je retourne pour quelques mois dans ma famille, à Tachkent. »

« Franchement, je ne trouve pas cela si simple. D'après ce que je crois savoir des coutumes de l'Ouzbékistan, c'est assez exceptionnel qu'une famille accepte qu'une de ses filles aille étudier seule à Moscou, surtout que tu ne vis pas dans un foyer étudiant mais que tu as ta propre chambre. »

« Tu n'as pas tort. Mon cas est plutôt exceptionnel. »

« Comment l'expliques-tu ? »

« C'est difficile à dire. D'abord il y a mes parents qui sont de vrais révolutionnaires. Ils veulent sérieusement rejeter les mœurs anciennes et les vieilles coutumes. Envoyer une de leurs filles étudier seule à Moscou, c'est agir conformément à leur conviction. »

« Sans doute. Mais ça ne me paraît pas une explication tout à fait suffisante. »

« Il y a certainement autre chose. Mes parents n'ont pas seulement des convictions révolutionnaires, ils ont aussi tous les deux des responsabilités dans le parti. Ils sont respectés dans les milieux dirigeants. Ils peuvent donc agir plus librement que d'autres, surtout qu'en agissant ainsi, ils donnent un exemple que le parti aimerait voir suivi. »

« Est-ce que dans un tel cas, on peut parler de "l'opinion du parti" ? »

« Que veux-tu dire ? »

« Je veux dire qu'il y a sans doute la ligne du parti, qui est bien ce que tu viens d'expliquer, mais qu'il y a aussi ce que les membres du parti pensent comme individus. Et je ne suis pas sûr que même des hauts responsables du parti ouzbek voient nécessairement d'un bon œil qu'une famille envoie une de ses filles étudier seule à Moscou. »

« C'est vrai, mais ce que pensent ces hauts responsables n'a pas d'importance : ils ne peuvent pas l'exprimer puisque c'est contraire à la ligne du parti. »

« Peut-être ne peuvent-ils pas l'exprimer, mais sans rien dire ils peuvent probablement prendre des mesures discriminatoires, pas trop voyantes, à l'égard d'une famille qui, à leurs yeux, "se conduit mal". »

« C'est là qu'intervient la véritable volonté de mes parents qui ne se laissent pas influencer par de telles considérations. »

« Et toi, dans tout ça, où es-tu ? »

« Tu as tout à fait raison. Les choses ne se sont pas passées aussi simplement. Il y a bien eu la bonne volonté de mes parents mais il y a eu aussi et, peut-être surtout, ma propre détermination. Très jeune, j'ai désiré ne pas faire mes études seulement à Tachkent. Comme je réussissais bien dans mes examens et qu'un garçon qui réussit de la même façon est assez facilement envoyé à Moscou pour continuer ses études, j'ai voulu qu'il en soit de même pour moi. Je n'ai pas accepté l'idée que d'être une fille puisse constituer un obstacle. Je me suis donc battue pour ça, et j'ai réussi. Je pense que c'est important non seulement pour moi mais pour les autres filles de mon pays qui pourront suivre, mon exemple. Et puis, quand je rentrerai à Tachkent comme historienne, j'aurai une autorité plus grande que si j'avais fait mes études sur place. Et, ça aussi, c'est important pour les femmes de mon pays. »

« Tout ce que tu me dis là, je l'avais plus ou moins deviné dès la première fois que je t'ai vue. J'ai pensé que tu avais du caractère, de la

volonté et de l'esprit de décision, et je t'ai admirée pour ça. »

Elle est heureuse que ce soient ces qualités qui m'aient touché et elle ne cherche pas à le dissimuler.

Après le dîner, nous avons marché un bon moment. Nous avons traversé la place qui fait face au Bolchoï, franchi la rue Gorki, longé la place du Manège et, finalement, nous nous sommes retrouvés ruelle Marx-et-Engels. Je l'ai accompagnée jusqu'à sa chambre et elle m'a fait entrer.

Le lendemain matin Djamilla se lève la première et prépare le thé. Elle me réveille en me l'apportant. Je la prends dans mes bras, la serre fortement et l'embrasse. Je veux lui parler. Elle m'en empêche :

« Surtout, ne comprends pas mal ce que je dis. Je ne sais pas quels sont tes sentiments ; sans doute ce qui a eu lieu entre nous pourrait être le début de quelque chose de durable, mais c'est impossible. De toute façon, je pars ce soir. Nous nous dirons adieu tout à l'heure. Si nous devons nous revoir dans quelques mois et nous retrouver avec les mêmes sentiments et si tu restes alors à Moscou, tant mieux. Mais c'est là une éventualité sur laquelle nous ne devons pas trop compter. »

La maison habitée

Avant de partir, Djamilla veut me présenter à ceux qui seront mes voisins de palier. Elle connaît mal les autres locataires : elle ne voit presque jamais ceux qui habitent l'étage au-dessus et ceux qui habitent une sorte de demi-sous-sol qui servait autrefois d'office et de chambres pour les domestiques. En revanche, elle connaît assez bien les locataires de son palier. Elle les connaît d'autant mieux qu'il n'y a qu'un téléphone pour l'étage. Il est situé dans un local commun : quand il y a un appel, le premier qui l'entend répond et prévient celui à qui il est destiné.

Les premiers locataires qu'elle me présente occupent deux pièces au bout du couloir à droite en sortant de son logement. Il s'agit d'un couple d'ouvriers et de leurs deux enfants déjà adultes. Lui s'appelle Nikolai Stépanovitch, il est mécanicien et travaille dans une usine d'un faubourg de Moscou. C'est un homme de quarante-cinq ans environ, grand et fort, au visage ouvert et qui semble heureux de faire la connaissance d'un étranger. C'est son jour de congé. On est, en effet, dans la période où se pratique la « semaine de cinq jours » : chacun travaille quarante heures pendant cinq jours et a congé par roulement, le sixième jour (ce système permet de faire fonctionner sans arrêt les usines et les magasins). Nikolai est habillé pour sortir, il doit assister cet après-midi à un match de football au stade Dynamo. Elle, Sophia Pavlovna, est une petite femme plutôt grosse. Elle a à peu près le même âge que son mari. Elle a l'air timide et parle peu. Elle est aussi ouvrière et travaille dans une usine de chaussures. Elle m'accueille avec cordialité et me dit que si j'ai besoin de quelque chose elle fera de son mieux pour m'aider. Leurs deux enfants ne sont pas là. Leur fils, Micha a 25 ans et est plombier dans une grande usine. Sophia Pavlovna remarque en riant que, grâce à lui, la plomberie de l'immeuble est bien entretenue, ce qui est loin d'être le cas général. Leur fille, Anna, a un peu plus de 20 ans et a suivi un enseignement technique moyen. Elle travaille dans une usine de matériel électrique.

La porte qui est en face de celle du logement de Djamilla donne accès aux commodités communes : cuisine, où chacun dispose de son réchaud à pétrole (Djamilla me montre quel est le sien), salle de bains et toilettes. Sur le côté gauche de la chambre de Djamilla, face à la porte d'entrée, se trouve une autre chambre. Elle est habitée par Mikhaïl Semionovitch. Il

n'est pas chez lui. C'est, paraît-il, un bureaucrate plutôt âgé et peu communicatif.

Enfin, à l'autre bout du palier, habite Elena Ivanovna. C'est une femme d'environ 55 ans. Une vieille bolchevique. De petite taille, les cheveux blancs noués en chignon ; elle me fait grande impression. Elle a participé à la Révolution de 1905. Elle avait alors un peu plus de 20 ans. Après l'échec de la Révolution, dans la période de répression, comme des centaines d'autres révolutionnaires elle s'est réfugiée en France. Elle parle d'ailleurs parfaitement le français. Elle s'était mariée avec un autre réfugié, également bolchevik, un Turkmène du nom d'Abdoul. Quand ils sont revenus après la victoire d'Octobre, ils ont rempli des fonctions importantes. Lui a présidé une éphémère République autonome dans le Turkestan. Il est resté un haut personnage. Comme pas mal de vieux bolcheviks qui ont accédé à un poste élevé, il s'est séparé de son ancienne compagne pour se remarier avec une jeune femme d'origine aristocratique. Il réside dans un de ces grands immeubles officiels que le gouvernement a fait construire pour les dignitaires depuis le début des années 1930. Quant à Elena Ivanovna, elle vit là depuis plusieurs années, dans une chambre bourrée de livres. Il semble qu'elle travaille pour l'Internationale. Elle m'accueille en véritable camarade et me demande de revenir la voir quand je serai libre. Elle souhaite bavarder avec moi.

Je fais encore la connaissance d'une autre locataire qui habite un bâtiment annexe. C'est une femme très âgée qui — me dit Djamilla — est aussi une vieille militante du parti mais elle n'a jamais occupé de poste important. Elle touche une pension dérisoire et a visiblement du mal à joindre les deux bouts. Elle me dit que si j'ai du linge à racommoder, elle s'en chargera volontiers.

Après ce tour du palier, Djamilla me donne son adresse en Ouzbékistan afin que nous puissions nous écrire. Je lui fais avec peine mes adieux, et je vois que sa peine n'est pas moindre. Je me suis déjà attaché à elle, à son intelligence et à son esprit de décision autant qu'à son charme et à sa beauté.

Questionnaire pour un visa

Le matin du 12 juillet, je me rends dans les bureaux de l'Intourist où on doit me remettre mon contrat de travail. La matinée est assez avancée. Les bureaux sont presque vides : le travail ne se fait qu'en partie sur place. Emilio est là. Il me salue amicalement.

« J'ai ton contrat en deux exemplaires. Signe les deux. J'en garde un pour le service du personnel et je te remets l'autre. Surtout ne le perds pas. C'est la preuve que tu travailles pour un organisme soviétique. Pour le moment, il faut que tu ailles avec ce contrat au service du NKVD qui te délivrera ton visa de séjour. »

« Est-ce que ce sera vite fait ? »

« Bon, tu auras sans doute à faire la queue, comme partout, mais ce ne doit pas être très long. Normalement ton visa t'est délivré sur-le-champ car ils ont déjà un dossier sur toi avec ton visa de touriste. En principe, tu n'as pas à retourner. Voici l'adresse. Tu prends le tram en face de l'hôtel, dans la direction qui s'éloigne de la Moskva et tu descends au bout de sept stations. Une fois sur place tu trouveras facilement. Demain n'arrive pas trop tard car je devrai t'expliquer concrètement ton travail. »

Je prends le tram. Le bâtiment du NKVD qui délivre les visas de séjour est une bâtisse qui ne paye pas de mine. L'avenue où il se trouve est d'ailleurs en bien mauvais état : la chaussée est défoncée et les trottoirs sont pleins de trous et de fondrières. Je ne tarderai pas à découvrir que dès qu'on s'éloigne un peu du centre de Moscou les rues sont dans cet état.

Les prévisions d'Emilio se révèlent fausses. Le bâtiment est presque vide. Tout au plus une dizaine de personnes à qui l'on a donné un numéro, ou qui sont en train de remplir un formulaire, attendent qu'on les appelle à un guichet ou dans une des pièces qui donnent sur la salle d'attente. Les amateurs de visas de séjour en URSS sont plutôt rares.

Je me dirige vers un guichet où j'explique mon cas en montrant mon contrat de travail et mon passeport qui porte un visa de tourisme. Le fonctionnaire qui siège de l'autre côté du guichet porte l'uniforme au liséré bleu du NKVD. Il me pose quelques questions et me remet un formulaire à remplir.

C'est un long questionnaire qui — comme d'habitude — comporte de nombreuses questions biographiques, y compris sur les professions

antérieurement exercées et sur celles des parents et grands-parents. Il est évident qu'il s'agit de connaître « l'origine de classe » des demandeurs. La mienne n'est pas très mauvaise, du moins en sachant la présenter. Il y a des ouvriers et des paysans parmi mes grands-parents. Certes, mon père était avocat mais ce n'est pas une profession trop mal considérée. Quant à moi, je suis étudiant. En accomplissant cette formalité, je me dis qu'il n'est pas trop difficile d'apparaître dans les statistiques comme un « ouvrier » ou un « paysan ». Depuis lors, j'ai appris que bien des cadres et des dirigeants du parti soviétique sont considérés comme « d'origine ouvrière » parce qu'ils ont travaillé quelques mois en usine.

Après un certain temps, un autre fonctionnaire du NKVD m'appelle. Il me dit que tout est en ordre. Un visa de séjour valable jusqu'au 20 décembre est apposé sur mon passeport. Une étape décisive est ainsi remplie dans la réalisation de mon projet. Contrairement à ce que je craignais, cela s'est fait avec un minimum de bureaucratie.

Où Djamilla me parle de son pays

J'avais fait la connaissance de Djamilla chez Boris. Fils d'un haut cadre soviétique, il dispose d'un logement relativement spacieux qui lui permet de réunir quelques amis. Quand j'arrivai, Djamilla était en grande discussion avec deux jeunes collaborateurs de la revue soviétique *Littérature internationale*, Sergueï et sa femme Ekaterina ; Boris me présenta aussi à un professeur de français d'environ 35 ans, Pavel, et à sa femme Emma habilleuse dans un théâtre, à une jeune spécialiste de pédagogie, Olga, et à deux ou trois autres personnes dont je ne me souviens pas bien.

Pavel, un homme brun, de taille moyenne, au visage rond orné d'une barbiche est particulièrement expansif. Il enseigne le français, qu'il parle remarquablement, à l'Institut des langues étrangères. Sa femme et lui sont des enfants de Russes émigrés en France à la suite de la Révolution de 1905 ; le français est leur « deuxième langue maternelle ». Lui, philosophe de formation, est content de son travail à l'Institut des langues étrangères mais assez soucieux d'un livre de philosophie qu'il a commencé à écrire.

Il parle franchement de ses préoccupations et n'hésite pas à dire que la façon dont les débats philosophiques et scientifiques sont menés risque de tarir toute originalité de pensée. Une telle conversation — qui met en cause la ligne idéologique officielle — est assez exceptionnelle, je m'en suis rendu compte depuis. Elle révèle chez Pavel une certaine naïveté ; il l'a perdue dans les mois qui ont suivi.

Sa femme, Emma, est une blonde aux yeux bleus, plutôt plantureuse et beaucoup moins soucieuse que lui. Elle est satisfaite de son métier d'habilleuse au théâtre d'art. Toutefois, elle aussi exprime des craintes, en particulier celle de voir l'art dramatique se figer sur les modèles légués par le XIX^e siècle dont les metteurs en scène s'efforcent de reproduire le style. Ils hésitent à innover : ce qui est nouveau est facilement critiqué, le plus souvent sous l'accusation de « formalisme ».

Ce soir-là, je parle peu à Olga, engagée dans une conversation animée avec un des autres invités. De toute façon nous devons nous revoir car, elle aussi, a vécu en France et nous avons des amis communs à Paris.

En réalité, je passe la plus grande partie de la soirée à bavarder avec Djamilla. Je lui découvre une personnalité intéressante et complexe. C'est

une militante convaincue que la « construction du socialisme » doit rapidement amener le bien-être à l'Union soviétique. En même temps, cependant, elle n'hésite pas à émettre des critiques sur certains aspects de la politique officielle concernant son pays, l'Ouzbékistan.

Rétrospectivement, je me rends compte qu'à partir de ce qu'elle me disait, un « informateur » du NKVD aurait pu facilement bâtir un rapport la présentant comme une « nationaliste » ouzbèke hostile à la ligne générale du parti.

Personnellement, je suis très intéressé par ce qu'elle dit et nullement choqué, en dépit de l'admiration que je porte à la politique soviétique. Ses remarques critiques me semblent s'adresser non à une « ligne politique fausse » mais à des « erreurs » dans l'application de cette ligne. Je pense que ces erreurs sont dues à des cadres locaux malhabiles ou qui témoignent d'un zèle aveugle, qu'elles pourront donc être rectifiées dès que la direction centrale en prendra connaissance. Je ne m'interroge guère sur les raisons qui font que ces « erreurs » durent depuis des années sans que la direction centrale en prenne acte et les rectifie. Dans la conversation de Djamilla, cet aspect des choses reste d'ailleurs dans l'ombre.

Elle reproche particulièrement aux cadres russes envoyés en Ouzbékistan par la direction centrale du parti une sorte de complexe de supériorité. Ces cadres prennent la plupart de leurs décisions sans consulter leurs homologues ouzbeks avec lesquels ils sont censés collaborer. Ils les traitent non comme des égaux mais comme des exécutants. Ce comportement suscite un certain mécontentement en Ouzbékistan, dont diverses régions n'ont été « pacifiées » que récemment ; deux ans plus tôt il existait encore ce qu'elle appelle du « banditisme ». Le comportement des cadres russes conduit souvent à de graves conséquences pratiques. Les surfacesensemencées en coton sont exagérément étendues, au détriment des céréales, suscitant de très sérieuses pénuries alimentaires dans des régions qui n'en ont jamais connues. Au-delà de ces critiques, je vois que Djamilla reproche aux cadres russes de ne pas faire confiance aux Ouzbeks et de mépriser le passé de son pays. Selon elle, il y a quelques années, ce passé était encore respecté par les communistes russes, alors que maintenant ils semblent persuadés que les Ouzbeks n'ont pas de véritable histoire ni de véritable civilisation derrière eux. Ils agissent comme s'ils avaient pour mission de tirer l'Ouzbékistan d'un état plus ou moins « primitif ». Elle en est profondément ulcérée et considère que le rôle de la jeune génération ouzbèke est non seulement d'occuper la

première place dans le développement de son pays mais aussi de contribuer à la réhabilitation de son passé. Elle pense qu'une fois rentrée définitivement en Ouzbékistan, elle aura pour devoir, en tant que communiste et historienne, d'agir pour que les choses évoluent dans ce sens.

C'était la première fois que j'entendais parler ainsi des « problèmes nationaux » de l'Union soviétique. J'étais trop inexpert et naïf pour poser des questions qui auraient pu conduire à évoquer les contradictions de la politique officielle ou à se demander si cette dernière n'était pas une des sources essentielles de ce que Djamilla considérait comme le simple « comportement » des cadres russes envoyés dans son pays. Rien de cela ne me venait à l'esprit. Je me bornais essentiellement à écouter. J'étais profondément surpris par ce que j'apprenais et aussi plein d'admiration pour la fougue avec laquelle Djamilla s'exprimait.

Les autres invités étaient de plus en plus absorbés par leurs propres discussions. Un certain nombre d'entre eux, grands buveurs de vodka, devenaient « absents » ; ils étaient plongés dans une sorte de rêverie qui les rendait plus ou moins indifférents à ce qui se disait autour d'eux. L'expérience m'apprendrait que les choses se passaient fréquemment ainsi.

Mes débuts à Intourist

Le 13 juillet, je commence mon travail à Intourist. J'arrive de bonne heure au service des publications. Emilio est déjà là. Il me montre la pièce que je partage avec lui. Il pourra me mettre ainsi plus facilement au courant de ce que j'aurai à faire. Après m'avoir dit quelques mots amicaux, il commence tout de suite :

« J'ai mis sur ton bureau un certain nombre de brochures que nous avons publiées ces derniers temps. Il faut que tu les examines. Nous ne les trouvons pas très bonnes. Quand tu les auras regardées de près, tu me présenteras tes remarques et tes suggestions. Nous verrons si tes critiques rejoignent les nôtres et quelles conclusions pratiques en tirer. »

« Est-ce que ce sont ces brochures que j'aurai à refaire ou aurais-je à préparer des brochures entièrement nouvelles ? »

« En principe, ce ne sont pas ces brochures que tu auras à refaire. Celles-ci viennent d'être tirées. Elle ne sont pas très bonnes mais nous ne les trouvons pas désastreuses. Nous continuerons donc à les distribuer jusqu'à ce que le stock soit épuisé. A ce moment-là, la décision devra être prise : ou on en fera un nouveau tirage, mais j'en doute, ou on en préparera de nouvelles. De toute façon tes remarques nous aiderons pour préparer des brochures sur d'autres régions et refaire ultérieurement celles dont nous disposons mais dont nous ne sommes pas satisfaits. »

« Quel genre de remarques attendez-vous de moi ? »

« Les plus diverses : sur la présentation, le contenu, le style. Le mieux c'est que tu commences. Ensuite nous discuterons. Nous arrêterons quelques idées directrices et tu essayeras de les mettre en application pour un circuit touristique. Nous discuterons alors du résultat de ton travail. »

Je m'installe à mon bureau et examine les brochures qui y ont été placées ; elles concernent notamment Moscou et Léninegrad mais aussi des villes et des régions que je ne connais pas : Odessa et la Crimée, Kiev, Kharkov et l'Ukraine, Tbilissi et la Géorgie, etc.

D'autres collaborateurs du service des publications arrivent. Certains entrent dans le bureau d'Emilio qui me les présente. Dans l'ensemble, ce sont des techniciens, certains ont à veiller à la réalisation matérielle des brochures ; d'autres ont à contrôler leur bonne répartition. La plupart sont des Russes mais il y a aussi des traducteurs et des rédacteurs arméniens

(Katanian et Tchalian), un Allemand (Rudolf) de la République soviétique autonome allemande de la Volga. Ce dernier est naturellement chargé de la préparation des brochures de langue allemande. Celles-ci sont destinées à l'Allemagne — dont les touristes (mais non les hommes d'affaires) sont devenus moins nombreux après l'arrivée au pouvoir d'Hitler — et aussi à l'Autriche et à la Suisse.

Vers dix heures, se déroule une « cérémonie » qui me surprend, mais qui se renouvelle tous les jours : la distribution du thé et des pâtisseries. Elle est assurée par des employées d'Intourist affectées au service des bureaux. Pardessus leur robe, elles ont un tablier bien blanc, sur leur tête, un léger bonnet de dentelle. Le thé est servi gratuitement. Les pâtisseries sont présentées sur un plateau et chacun paye selon ce qu'il a choisi.

Tout en consultant les brochures qui m'ont été confiées, je regarde autour de moi. De mon bureau, j'aperçois — par les portes qui sont restées ouvertes — ce qui se passe dans d'autres pièces. Je suis frappé par la faible activité qui y règne. Quelques collaborateurs du service sont assis à leur bureau mais ne paraissent pas très occupés, certains lisent même leur journal ; d'autres se sont réunis et bavardent ; peut-être discutent-ils de leur travail, mais cela n'en a pas l'air. Cette atmosphère bon enfant contraste avec le dur travail des ouvriers des chantiers, qui, en fin de journée, sortent épuisés des ateliers des usines et, surtout, des sites de construction du métro de Moscou.

Midi est l'heure du déjeuner. Une cantine dessert les services d'Intourist situés dans cette partie de l'immeuble, elle est au sous-sol et semble bien tenue. Pour une somme modique — parfois inférieure à un rouble — on peut déjeuner. Emilio m'invite à partager sa table. Comme la plupart de ceux qui déjeunent là, nous prenons un plat qui comporte un peu de viande, un dessert et une tasse de thé. Les serveuses sont les mêmes que tout à l'heure, pour le thé, et prennent les commandes comme au restaurant.

Emilio me raconte qu'il est arrivé en URSS en 1929 comme émigré antifasciste et membre du parti italien. Il se plaît à Moscou bien qu'il trouve les mois d'hiver très froids. Il est particulièrement sensible au fait qu'il n'y a pas de discrimination à l'égard des étrangers. C'était en effet assez vrai en ce début de juillet mais les choses ont commencé à changer rapidement à partir de la fin du mois d'août, après l'ouverture du procès contre d'anciens hauts dirigeants du parti : Zinoviev, Kamenev et leurs co-accusés. Au fil des ans, cette méfiance se transformera en une véritable

« espionnite ».

En quelques jours, je prends connaissance de l'ensemble des brochures. Je me rends compte de leur caractère peu attrayant : on y vante surtout les succès de la construction du socialisme dans chaque région et on ne dit pas grand-chose des monuments du passé, de l'histoire de la ville ou de la région et des beautés éventuelles des paysages.

Emilio, à qui j'ai dit que j'étais prêt pour une discussion, organise une petite réunion informelle dont les conclusions seront présentées au directeur du service des publications. A cette réunion participent, outre Emilio et moi-même, Rudolf, Katanian, Tchalian et trois collaborateurs russes.

En gros, les participants à la discussion sont d'accord avec mes critiques et mes suggestions. Toutefois la crainte s'exprime de voir les brochures consacrer trop de place au passé et ne pas insister assez sur les réalisations du présent.

« Il ne faut pas oublier que nous bâtissons un monde nouveau », dit l'un des participants, et que « c'est cela qui intéresse avant tout nos visiteurs », ajoute l'un des rédacteurs russes.

Je ne conteste évidemment pas l'intérêt porté au présent, mais j'insiste sur la nécessité de le placer dans une perspective historique ; j'ajoute qu'une partie des touristes peut être attirée par les monuments, l'architecture et les sites pittoresques dont la description doit trouver une place plus grande dans nos brochures. Un accord se fait sur cette conception qu'Emilio et moi devons présenter au directeur du service.

Deux jours plus tard, celui-ci nous reçoit. Dimitri est à ses côtés. La discussion se déroule bien. Tous deux sont d'accord avec nos conclusions mais insistent aussi sur la place qui doit être faite aux « réalisations ». En fin de séance, le directeur m'indique les régions pour lesquelles des brochures seraient à préparer : il cite, notamment, les excursions sur la Volga, l'Azerbaïdjan et l'Ouzbékistan. « Par quelle brochure voulez-vous commencer ? Ce sera votre banc d'essai », me dit-il.

Je choisis l'Ouzbékistan. « Vous vous inspirerez des anciennes brochures mais vous ferez aussi des recherches personnelles. Sur cette base, vous présenterez une première esquisse. Pour la documentation que vous ne trouverez pas ici, nous vous ferons un mot pour que vous ayez accès aux bibliothèques et aux archives photographiques. » Il me donne un mois pour réunir la documentation.

Le délai me paraît raisonnable. J'espère bien pouvoir utiliser un peu du

temps que je passerai dans les bibliothèques pour me documenter en même temps un peu mieux sur l'économie soviétique, ce qui est un des buts de mon séjour.

Après cette entrevue, je déjeune à nouveau avec Emilio qui m'encourage.

« Je suis persuadé que tu pourras nous présenter une très bonne esquisse. J'ajoute que le directeur m'a dit que si la documentation manquait à Moscou, il ne serait pas impossible que tu te rendes quelques jours sur place, en Ouzbékistan. »

Cette phrase ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd, mais je ne le montre pas. Je déclare :

« Ce ne sera peut-être pas nécessaire. Il doit y avoir une bonne documentation à Moscou. »

Au cours du repas, Emilio est très en verve, il a commandé un vin du Caucase que nous partageons et déclare :

« Je fête aujourd'hui la conquête d'une nouvelle jeune amie russe. »

Me voyant surpris, Emilio poursuit : « Tu ne me connais pas. A me voir comme ça j'ai l'air d'un homme ordinaire. En réalité je serais plutôt un Centaure : le haut de mon corps est celui d'un homme, l'autre partie est celle d'un taureau. Il me faut beaucoup de femmes, de préférence jeunes. Heureusement, avec l'argent que nous gagnons et le besoin d'argent des jeunes femmes russes, ce n'est pas un problème. »

Je ne sais pas comment dissimuler le choc que me produisent ces phrases qui me révèlent l'existence d'une sorte de prostitution parmi les jeunes travailleuses soviétiques et qui font apparaître également le comportement cynique de ce vieux communiste. J'essaie de détourner la conversation. Je n'y réussis pas facilement. Il faut encore qu'Emilio prononce une sorte d'éloge de la langue française qui, dit-il, a le mérite d'employer le même verbe « toucher » pour désigner deux activités également agréables : « toucher de l'argent » et « toucher une femme ». Je tombe de haut concernant les rapports qu'Emilio entretient avec ce que je considère être « la morale communiste ». Je devais m'apercevoir peu à peu qu'Emilio n'était pas une exception.

Désarroi

Alors que j'ai commencé à travailler à l'Intourist, le jour du départ d'Adine pour le Sud arrive. Je n'ai pas eu beaucoup l'occasion de le voir depuis que je suis installé ruelle Marx-et-Engels. Il est bien venu une fois chez moi pour que je lui montre mon installation mais sa visite a été brève et il n'a guère pu me faire part de ses impressions. Nous sommes donc convenus de dîner ensemble le soir de son départ, ensuite je l'accompagnerai à la gare.

Le dîner a lieu à son hôtel. Cela ne fait que quelques jours que je n'y habite plus mais je me sens déjà comme un « Moscovite » venant rendre visite à un ami étranger de passage.

Pendant le dîner, Adine me parle de ce qu'il a vu, notamment des visites d'usines organisées par Intourist. Comme il est ingénieur et a effectué des stages dans des usines françaises, j'écoute les observations dont il me fait part avec beaucoup d'intérêt.

Son impression générale est que l'organisation de la production laisse beaucoup à désirer, même dans des usines qui ont été installées par des firmes étrangères et qui sont plus ou moins semblables, dans leur agencement matériel, aux usines que ces firmes font fonctionner sur leur territoire national.

« J'ai été frappé par le désordre qui règne dans la plupart des ateliers. Une partie du petit outillage traîne par terre, d'un côté ou de l'autre. Des pièces en cours de fabrication sont souvent abandonnées dans les allées de circulation des ateliers au lieu d'être immédiatement transmises au poste de travail suivant. Elles encombrent et rendent difficile l'accès à certaines machines. Une partie des machines ne tournent pas, tantôt elles sont en panne, tantôt les ouvriers qui devraient les faire tourner sont occupés à autre chose. En fait, par rapport aux usines françaises analogues à celles que j'ai vues ici, il y a beaucoup de personnel dont une partie considérable n'est pas directement affectée à la production mais chargée de tâches auxiliaires, de transport ou de manutention. D'après les chiffres qui m'ont été donnés — mais que je n'ai évidemment pas pu vérifier — la productivité par travailleur atteint, au mieux, un tiers de celle réalisée en France dans des usines de même type. Il est vrai que les salaires sont, eux, très inférieurs au tiers des salaires des ouvriers français. »

Nous discutons de ce que peuvent être les raisons d'une telle situation. Adine y voit le résultat de la vitesse à laquelle s'est effectuée l'industrialisation.

« La majorité des ouvriers n'a pas d'expérience antérieure de la production industrielle et n'a pas encore eu le temps d'en acquérir. La situation est la même pour l'encadrement et pour les ingénieurs. Je pense que d'ici quelques années, ce qui n'est sans doute qu'une "maladie infantile" de l'industrialisation sera guéri. A ce moment, la productivité soviétique sera égale et même supérieure aux productivités allemande et américaine car l'ensemble de la production a l'avantage d'être organisée selon un plan établi à l'échelle nationale. »

Je partage volontiers cet optimisme d'Adine. Les faits ne la confirmeront cependant pas. Sous des formes à peine différentes, la mauvaise organisation de la production caractérise toujours globalement l'industrie soviétique. A égalité d'équipement, elle ne parvient pas à atteindre les niveaux de productivité des autres pays industriels.

Adine dit aussi quelques mots du « mouvement stakhanoviste » qui s'était développé à la fin de 1935 et dont la presse communiste avait annoncé qu'il allait permettre un bond en avant de la production industrielle, grâce à l'initiative organisatrice des ouvriers les plus décidés.

« On parle toujours de ce mouvement qui conduit à battre des "records de production" cependant, dans la réalité, il me paraît piétiner. Dans les usines visitées, j'ai vu des "brigades stakhanovistes" : les résultats qu'elles obtiennent ne sont pas tellement spectaculaires. De plus, j'ai l'impression que les facilités données à ces brigades privent les autres d'une partie de leurs possibilités de travail, si bien que la productivité globale au niveau des usines ne se trouve guère accrue. Elle peut même se trouver réduite ! »

Adine tire plutôt des conclusions négatives de ce qu'il a vu dans les usines ; mais n'en reste pas moins optimiste pour l'avenir. Il se dit en revanche très inquiet des rapports de travail, de la façon autoritaire et brutale dont les ouvriers sont commandés :

« On ne sent nullement un esprit de camaraderie entre les ouvriers, la maîtrise et les cadres. Au contraire, il semble régner un esprit fortement hiérarchique. Il m'est souvent arrivé d'observer les cadres donner des ordres brutalement au lieu d'expliquer ce qu'il faut faire. J'ai eu plusieurs fois l'impression d'être non dans une usine mais dans une caserne où les sous-officiers se comporteraient d'une façon presque caricaturale. »

Les conditions de vie des ouvriers lui paraissent aussi déplorables. Non

seulement les salaires sont très bas mais la sécurité et l'hygiène dans les usines, et les logements des travailleurs, laissent beaucoup à désirer.

« Une bonne partie de ceux qui ne sont pas moscovites d'origine vivent toujours dans des baraques où manque le confort le plus élémentaire ; la plupart des autres n'ont trouvé à se loger que dans des sous-sols aménagés de façon primitive. »

Adine voit aussi dans cette situation une « maladie de croissance ». Il pense que le temps a manqué pour construire des logements ouvriers et que cela pourrait être fait bientôt.

L'heure du départ approche. Nous quittons le restaurant, retrouvons les bagages d'Adine à la réception de l'hôtel et prenons un taxi jusqu'à la gare.

De nuit, le spectacle que nous découvrons nous paraît hallucinant. Il y a, dans le bâtiment même et dans ses environs, des centaines de familles de paysans vêtus de façon misérable ou enroulés dans des couvertures. Les uns sont assis par terre, les autres couchés sur le sol. C'est une vision d'exode massif. Le chauffeur n'est nullement étonné. Il dit qu'il en est ainsi depuis le début des années 1930 et parle avec un certain mépris de ces paysans qui, au lieu de rester où ils sont nés, comme autrefois, se sont mis à migrer en famille, en violation de toutes les lois.

« La plupart ne disposent même pas du "passeport intérieur", pourtant obligatoire pour voyager. Ils partent quand même ! La police en arrête quelques-uns, d'autres sont reconduits dans leur village natal mais finalement le plus grand nombre arrive à ses fins. Ils s'installent dans d'autres régions, où ils ne sont pas sûrs de vivre mieux que dans leur localité d'origine et où ils doivent aussi s'organiser en kolkhozes. Que voulez-vous, c'est ainsi ! »

Avec peine nous nous frayons un chemin à travers cette foule pour rejoindre le quai où se trouve le wagon d'Adine. Là aussi, à même le quai, campent quelques familles paysannes. Ce spectacle nous laisse désemparés ; nous ne savons plus trop quoi nous dire.

Après avoir vérifié que chacun a bien l'adresse de l'autre dans son pays, nous nous donnons l'accolade, et je regarde, avec tristesse, le train s'en aller.

Où Véra me met en garde

Pour la soirée au Bolchoï, Véra et moi avons pris rendez-vous un peu avant six heures sur la place au bas des marches conduisant à l'entrée du théâtre.

Les soirées théâtrales commencent toujours de bonne heure à Moscou. Les spectateurs peuvent ainsi s'y rendre en sortant de leur travail et ceux qui en ont les moyens dînent ensuite en ville, ce qui contribue à donner une dimension supplémentaire de « fête » à une telle sortie.

Véra s'avance, elle porte une robe longue et décolletée qui met en valeur la beauté de ses épaules et de son cou. Ses chaussures à talons hauts contribuent à lui donner une silhouette élancée. Jusque-là j'avais surtout vu en elle une employée d'Intourist active et sympathique, mais elle n'est pas seulement cela. C'est une jeune fille belle et gracieuse au visage d'un ovale régulier, éclairé par de grands yeux gris-vert et encadré d'une chevelure blonde, coiffée en nattes bien tressées retenues au-dessus des oreilles. Cette coiffure accentue encore la régularité de ses traits.

Elle me prend la main pour me saluer amicalement et me remercier de cette invitation. Je m'aperçois qu'en me parlant elle est passée au tutoiement. A Moscou, à cette époque, ce n'est pas une marque particulière de familiarité. J'interprète ce fait comme l'expression d'une volonté de marquer que nos relations ne sont plus celles d'une interprète d'Intourist avec un client de l'agence, ce qui est bien ce que je souhaite.

Devant le Bolchoï, il y a un grand afflux de monde, des discussions et des remous qui me surprennent. Véra m'explique :

« Il se fait ici tout un trafic de billets. Quelques personnes parviennent à en acheter un certain nombre au prix légal, en faisant la queue, et ils les revendent au prix fort à des amateurs qui arrivent au dernier moment. Parmi les revendeurs, il y a aussi des gens auxquels leur entreprise et leur syndicat ont fait cadeau d'un billet et qui préfèrent le monnayer. Cela donne lieu à ces attroupements et à ces discussions. »

Ce remue-ménage ne facilite pas l'accès à l'entrée du théâtre et me fait hésiter à avancer. Véra constate mon embarras. Elle glisse son bras sous le mien et monte les marches sans craindre de bousculer les groupes qui y stationnent.

Je suis impressionné d'entrer dans ce bâtiment. C'est un édifice

imposant construit au XIX^e siècle dans le style classique des grands théâtres d'Europe, style auquel se trouvent mêlés des éléments « vieux russes » qui lui donnent beaucoup de caractère. C'est aussi un édifice historique : en 1917, le Bolchoï a été une des forteresses des Gardes rouges qui combattaient les éléments hostiles à la Révolution dont bon nombre campaient dans l'hôtel Métropole, de l'autre côté de la place. Tout cela me revient en mémoire lorsque je pénètre dans l'immense salle de spectacle.

Véra a pris en main les détails pratiques. Elle s'est chargée de nous guider vers les portes qui conduisent à l'orchestre et de remettre les billets à l'ouvreuse. Nous sommes assis à nos places sans que je me sois aperçu de ce qui s'était passé. Elle a l'air ravie d'avoir mené les opérations avec autant d'efficacité et me regarde en souriant. Elle a même acheté le programme qu'elle me donne.

La salle se remplit rapidement car il faut être à l'heure. Les portes se ferment dès que les trois coups annoncent le début du spectacle.

Le chef d'orchestre jette un regard circulaire, s'assure que tous les musiciens sont prêts, lève sa baguette, et l'extraordinaire ouverture de *Boris Godounov*, qui met en œuvre des thèmes de musique populaire, si appréciés des Russes, déferle à travers la salle.

L'ensemble du spectacle est réglé avec minutie. Les spectateurs manifestent leur enthousiasme à la fin de chaque acte. Ils se lèvent pour applaudir longuement : ils aiment profondément cette musique et sont touchés par les voix des chanteurs et des chœurs. Véra participe à cet enthousiasme. Je suis aussi impressionné par la qualité de l'orchestre et des artistes, mais un peu déçu du caractère très classique, presque stéréotypé de la mise en scène qui semble reproduire celle du XIX^e siècle. Je me rappelle ce qu'Emma m'a dit à ce sujet l'autre soir chez Boris. Je m'interroge sur le conservatisme non seulement artistique mais culturel et même social dont cet attachement aux formes du passé pourrait être le signe ; pour le moment, je n'en dis rien à Véra.

Pendant les entractes, nous quittons la salle comme la plupart des spectateurs. Nous nous promenons dans les couloirs et dans le foyer. Dans les angles sont disposés des buffets où l'on peut acheter quelques boissons et prendre une collation.

Je suis frappé par la « recherche » avec laquelle nombre de spectateurs sont habillés. Certes, comme l'autre soir au Métropole, les vêtements ont un air un peu démodé et rappellent les gravures de mode du début du siècle mais tous sont en bon état et bien soignés. Quand on sait comment sont

logés et vivent les ouvriers et quel est le niveau de leurs salaires, on est conduit à penser que dans cette salle ils ne doivent guère être nombreux. Ces spectateurs se recrutent sûrement parmi les cadres politiques et techniques, les couches privilégiées de la société. Beaucoup semblent se connaître et se donnent à voir : ils forment de petits groupes qui se promènent en marchant de façon circulaire autour du foyer. Ils peuvent ainsi apercevoir leurs connaissances et être aperçus par eux. De temps à autre, certains se saluent cérémonieusement. Quel contraste entre ces spectateurs et les malheureux ouvriers qui rôdent autour des échoppes de bière et boivent jusqu'à tomber ivres morts. Quel contraste avec ces foules paysannes qui campent autour de certaines gares !

Une nouvelle société de classe serait-elle en train de naître ? Je ne peux empêcher cette question de me venir à l'esprit bien que j'essaie de la refouler en me disant que l'URSS est dans une phase de transition ; que, pour accélérer l'industrialisation, le pouvoir a dû accorder quelques privilèges à ceux qui assurent l'encadrement du pays ; ces privilèges disparaîtront quand l'URSS sera plus riche et disposera de plus de cadres.

Après le spectacle, j'invite Véra à dîner. J'ai remarqué un restaurant caucasien dont l'entrée se trouve en bas de la rue Gorki. Je demande à Véra son avis sur ce restaurant. Elle me dit qu'il est très bon et qu'elle sera heureuse d'y dîner avec moi.

Nous y sommes accueillis par un personnel en livrée qui a aussi l'air de sortir d'une gravure du siècle dernier. Il se montre « stylé » et plein de prévenances pour les clients, ce qui n'est pas du tout le cas des vendeurs dans les magasins populaires où la clientèle est souvent reçue avec mauvaise humeur, comme si elle venait importuner les employés nullement pressés de la servir. Nous assistons alors à une scène qui m'est particulièrement pénible : deux hommes, visiblement des ouvriers, veulent entrer dans le restaurant ; leurs vêtements sont propres, mais, apparemment, n'ont pas le standing jugé nécessaire par le personnel qui leur interdit l'entrée de la salle. Ils repartent sans faire de scandale, presque sans rien dire, comme si l'affront qu'ils subissaient faisait partie de ce à quoi ils pouvaient s'attendre.

Une fois installés à table, je fais part à Véra de la façon dont j'ai ressenti cet incident.

« Je te comprends, les choses évoluent actuellement dans ce sens. Nous avons connu à la fin des années 1920 et au début des années 1930 une période de "révolution culturelle" qui insistait sur un mode de vie

“prolétarien”. Cela est abandonné depuis environ cinq ans. Maintenant, on insiste sur les “bonnes manières”, sur une façon “cultivée” (*koultourny*) de se présenter et de se comporter. Ceux qui ne répondent pas à ces normes ne sont pas facilement admis dans des lieux comme celui-ci. »

Le garçon vient prendre notre commande. J’interroge Véra qui choisit des spécialités caucasiennes et un vin géorgien.

Pendant le dîner, je reviens sur l’incident qui s’est passé à l’entrée du restaurant et le rapproche d’autres faits qui me préoccupent comme étant le signe d’inégalités et de discriminations sociales. Véra ne semble pas très disposée à parler de ce sujet.

« Les discriminations sociales ont toujours existé, depuis la Révolution comme avant. Ce qui change, selon les moments, ce sont ceux qui en subissent les inconvénients. Comme tu le sais, de 1917 à 1921, c’est contre l’ancienne bourgeoisie et la noblesse que les discriminations ont joué. De 1921 à 1928, ces discriminations sont devenues moins marquées. Elles ont ensuite connu, comme je te l’ai dit, une sorte de période d’exaspération jusqu’en 1931 ou 1932 ; maintenant les choses vont dans l’autre sens. »

« Comment expliques-tu cela ? »

« Je me garde bien de l’expliquer. Je me contente de le constater. »

Puis, après un court instant de silence, elle me prend le bras et me dit :

« Tu sais, j’ai beaucoup de sympathie pour toi et même, plus exactement, de l’affection. Je ne voudrais surtout pas qu’il t’arrive d’ennuis. Or ceux-ci peuvent arriver facilement à qui fait en public certaines remarques ou pose certaines questions. Tu dois être prudent dans ce que tu dis comme dans ce que tu écris. »

On ne m’avait jamais tenu ce langage. Je savais, certes, qu’il y avait des choses qu’il valait mieux ne pas dire pour ne pas être « mal vu » mais je ne croyais pas que de simples paroles puissent entraîner des conséquences graves.

« Que veux-tu dire ? Je pensais que des ennuis pouvaient arriver si on agissait contre le régime ou si on tenait des propos ouvertement contre-révolutionnaires mais les questions que je pose ne sont pas de cette nature. »

« Ça, c’est ce que tu penses mais ce n’est pas nécessairement ainsi que les autorités voient les choses. J’aimerais pouvoir te parler tranquillement. Un lieu comme celui-ci n’est pas propice à une telle conversation. Pour cela il faudrait que nous soyons seuls. »

Je détourne la conversation vers d’autres sujets. Nous parlons du

spectacle du Bolchoï. Je lui dis le plaisir que j'y ai pris mais aussi les réserves que je fais sur le caractère « vieillot » de la mise en scène. Elle n'est pas en désaccord avec moi bien que la fidélité à la tradition scénique ne lui déplaît pas.

Au moment où nous quittons le restaurant, je propose à Véra de marcher un moment en remontant la rue Gorki, ce qui nous permettra de parler sans être entendus, comme elle le souhaite, puis je la raccompagnerai chez elle.

Nous marchons lentement. Nous passons devant la poste centrale qui, semble-t-il, est ouverte nuit et jour ; plus loin, nous longeons l'immeuble ancien où est installé l'administration du Soviet de Moscou ; en face se trouve une belle place calme ; nous parvenons ensuite à la place Pouchkine, dominée à droite par l'immeuble des Izvestia, vivement éclairé, enfin nous arrivons à la place Maïakovski où commence un jardin dans lequel sont installés quelques bancs. Nous nous asseyons sur l'un d'eux.

Tout en marchant, je lui demande si elle-même a eu des « ennuis » du genre de ceux auxquels elle a fait allusion pendant le dîner.

« Moi, personnellement, non. Cependant, j'ai été exclue de l'Université pendant un an, en 1930, alors que je pensais y commencer mes études. J'en ai été écartée à la demande d'un groupe d'activistes de la "révolution culturelle" qui a reçu l'appui du Komsomol (des Jeunesses communistes). La raison de cette exclusion est que j'avais une "mauvaise origine de classe" : mon père et mon grand-père étaient magistrats sous l'ancien régime et étaient relativement riches. Mes parents ont eu des gouvernantes françaises ; à la maison nous parlions le français, cela m'a facilité les choses pour entrer à Intourist. »

« Mais tu as pu quand même continuer tes études ? »

« Oui, à partir de l'automne 1931 les excès de la "révolution culturelle" ont été officiellement condamnés. Ils avaient d'ailleurs conduit non seulement à des exclusions de l'Université ou d'autres institutions mais à des arrestations et à des déportations. Un terme a été mis à cela. Des réhabilitations ont été prononcées. Staline lui-même a affirmé que les membres de l'ancienne intelligentsia ne devaient pas être systématiquement traités en ennemis. J'ai donc pu entrer à l'Université et y faire mes études normalement sans me heurter à des discriminations. »

« Ce dont tu parles se situe dans un passé récent, mais dans le passé tout de même ; il y a environ cinq ans. Alors pourquoi parles-tu des ennuis qui pourraient arriver aujourd'hui, et en particulier de ceux qui pourraient

m'arriver ? »

« Comme tu peux être naïf ou ignorant ! Les persécutions dont je te parle et qui étaient dirigées contre les “membres des anciennes classes ennemies”, comme on dit, ont bien cessé. Nombre de membres desdites classes ont même reçu des situations en vue dans les lettres et les arts, comme par exemple le comte Alexis Tolstoï ; d'autres ont reçu des postes honorifiques ; leurs enfants s'intègrent aujourd'hui à l'administration, c'est mon cas ; leurs filles se marient souvent avec des dignitaires du régime qui apprécient leurs “bonnes manières”, leur “culture” aujourd'hui si recherchée — après avoir été dénoncée comme “bourgeoise” et “aristocratique”. Pour moi et les miens, tout cela est très bien, encore que nous ne sachions pas combien de temps ça durera... »

« Je ne vois toujours pas comment quelques questions que je poserais ou quelques phrases que je dirais pourraient m'occasionner des ennuis, surtout que je suis membre du parti français et que mon “origine de classe” n'a rien de suspecte. »

« Pierre très cher ! j'adore ta naïveté mais elle me fait peur pour toi. Tu ne m'as pas laissé terminer ; or je veux t'éclairer et, pour cela, il y a des choses que je dois te dire, puisque tu sembles les ignorer complètement. C'est vrai qu'en 1932 la politique de discrimination dont je t'ai parlé a cessé, mais l'activité de la Tchéka — pour prononcer ce mot qui fait peur à beaucoup — ne s'est pas arrêtée pour cela. Elle a simplement visé d'autres cibles. Il y a eu les arrestations des membres des anciens partis et de ceux qui sont supposés avoir voulu leur redonner vie. Il y a eu les arrestations des trotskystes lorsqu'ils n'ont pas fait d'autocritiques suffisantes... »

« Je sais tout cela plus ou moins, mais je ne vois pas en quoi cela me concerne. Je ne suis ni menchevik ni trotskyste, mais communiste. Tes préoccupations pour moi me touchent mais elles me paraissent complètement irréelles. »

« Tu ne m'as toujours pas laissé terminer. Précisément, aujourd'hui, on n'en est plus aux seules arrestations de mencheviks et de trotskystes. Depuis l'assassinat de Kirov, en décembre 1934, ce sont — d'après ce qu'on peut savoir — des dizaines de milliers de communistes qui ont été arrêtés et déportés. Parmi eux figurent des hommes qui se sont toujours imaginés être fidèles au parti, et même de vieux bolcheviks. Parfois ils sont accusés de “complots” dans des conditions qui rendent la chose invraisemblable ; d'autres fois, on leur reproche d'avoir fréquenté des éléments qualifiés de “douteux” mais en général on ne sait rien des raisons

de ces arrestations. Il semble que souvent elles soient dues au fait que ceux qui sont arrêtés ont tenu des propos que le NKVD juge inadmissibles, comme des critiques non seulement contre la ligne du parti mais contre tel ou tel aspect de la situation économique et sociale, c'est-à-dire des propos qui ne sont pas très éloignés des réflexions que tu fais toi-même à haute voix dans des lieux publics. Voilà pourquoi je suis inquiète pour toi et je te mets en garde. »

« Ma chère Véra, je te comprends et je te remercie mais je ne suis pas convaincu que je risque grand-chose pour le genre de propos que je tiens. »

« Je n'en suis pas si sûre. Certes, tu n'es pas soviétique, tu es membre d'un parti communiste étranger. Dans ces conditions, les risques que tu cours sont peut-être plus limités. Il est possible que le plus grave qui t'arrive soit un retrait de visa qui t'oblige à quitter le pays. Mais il n'est pas impossible que cela puisse être aussi plus grave. On ne sait jamais. Je veux ajouter une chose : je crains — sans que je puisse dire pourquoi — que l'on entre dans une nouvelle période d'arrestations, et même de procès dirigés contre de vieux communistes mais ce n'est là qu'une crainte. »

Maintenant nous faisons route vers la maison de Véra. Arrivés à la porte de son immeuble, je la remercie pour la préoccupation dont elle témoigne à mon égard et pour la confiance qu'elle me fait. Elle me dit qu'elle n'aurait jamais parlé ainsi à un étranger si elle n'avait éprouvé pour moi beaucoup d'amitié. Elle me quitte en m'embrassant.

En repensant plus tard à cette conversation, j'ai pu me convaincre combien les préoccupations de Véra étaient fondées. Pourtant, sur le moment, ce qu'elle m'a dit m'a paru complètement exagéré. Je ne savais rien de l'ampleur des arrestations de communistes et des déportations qui avaient eu lieu depuis 1934, et je ne voulais pas y croire. A mes yeux, Véra avait certainement parlé avec sincérité mais elle exagérait la portée de quelques événements. J'attribuais ce fait non à une hostilité particulière de sa part envers le régime mais à l'expérience des discriminations qu'elle avait vécues et qui avait fait naître en elle des craintes constantes pour l'avenir. Je décidai qu'il ne fallait donc pas trop tenir compte de ce qu'elle m'avait raconté ; quant à ma sympathie pour Véra, elle se trouvait renforcée par la façon confiante dont elle s'était exprimée. J'avais le désir de l'aider à se rassurer, à dissiper des craintes qui me paraissaient vaines, à contribuer à ce que l'énergie incontestable qui l'animait soit le moins possible paralysée par une peur qui me semblait largement imaginaire.

J'étais persuadé que l'URSS avait maintenant traversé ses années les plus difficiles, que la situation économique allait s'améliorer rapidement et que — par voie de conséquence — les phénomènes de répression policière qui avaient marqué les années difficiles ne pouvaient qu'être appelés à disparaître. Ce sont les conclusions que je croyais pouvoir tirer d'un « matérialisme historique » qui allait s'avérer bien simpliste ou, peut-être, carrément faux.

Un voyage en Ouzbékistan s'impose !

Pendant les derniers jours de juillet, l'essentiel de mon temps est consacré à la préparation de la brochure sur l'Ouzbékistan. Après avoir examiné encore une fois les anciens textes, d'ailleurs peu nombreux, de l'Intourist, je me persuade qu'il faut rédiger quelque chose de complètement différent. J'écris à Djamilla pour la tenir au courant du travail dont je suis chargé et lui demande si elle peut m'aider à compléter ma documentation. La réponse de Djamilla est enthousiaste. Elle me dit qu'elle fait un stage dans un Centre de recherche, que son travail sur l'histoire de l'architecture de son pays progresse et elle me promet de m'aider, tout en disant qu'à distance, c'est difficile. Sa lettre se termine par quelques mots tendres.

Mes recherches dans les bibliothèques de Moscou se font assez facilement grâce aux autorisations délivrées par l'Intourist. J'ai aisément accès aux principaux départements de la Bibliothèque Lénine. J'y passe des heures. Je consulte les ouvrages géographiques et historiques sur l'Ouzbékistan. Cependant, ce que je trouve n'est qu'assez peu utilisable pour la brochure que je dois rédiger. Je profite du temps passé à la bibliothèque pour consulter aussi quelques ouvrages économiques, soit généraux, soit consacrés à l'Ouzbékistan. Ma récolte dans ce domaine est un peu meilleure mais elle reste médiocre.

Je constate qu'une bonne partie des livres écrits avant 1934 (et dont j'ai trouvé trace dans des numéros de revues) ne sont pas accessibles au simple lecteur. Ils sont retirés du catalogue général lorsqu'ils ont un contenu historique et politique jugé aujourd'hui « dangereux », placés dans un département spécial ; ils ne peuvent être consultés que si on y est autorisé par les services du Comité central ; et ces autorisations ne sont accordées que pour des motifs considérés comme très sérieux, à des chercheurs inscrits sur les listes du secrétariat général du parti. Tel n'est pas mon cas.

La situation est la même pour les chercheurs soviétiques ordinaires, sans parler des simples citoyens. La connaissance des faits historiques est réservée à un petit nombre d'hommes de confiance, les autres n'ont droit qu'à des faits sélectionnés. J'apprendrai plus tard que ces « faits » sont ceux que la direction du parti juge bon de proclamer « vrais » à tel ou tel moment.

Tout en ne croyant pas beaucoup aux mises en garde de Véra, et à ses conseils de ne pas poser de questions « imprudentes », je n'en tire pas moins quelques conclusions de ce qu'elle m'a dit. J'évite de soulever le problème de la sélection draconienne de la documentation mais je signale au Service des publications d'Intourist que les ouvrages qu'il m'est possible de consulter à la Bibliothèque Lénine et dans quelques autres bibliothèques sont peu nombreux et de peu d'intérêt pour ma brochure, surtout pour sa partie historique.

La documentation photographique aurait dû être assez facile à réunir. Une agence photographique d'Etat centralise la documentation photographique sur l'URSS et ses bureaux sont proches d'Intourist : situés dans une des annexes du GOUM, on peut y accéder en passant par le vieux quartier de *Kitai Gorod* (expression souvent traduite par « ville chinoise », alors que le terme désigne sans doute un ancien quartier mongol).

Je visite l'agence photographique mais cela s'avère décevant. La documentation est mal classée. Il est pratiquement impossible de savoir ce que l'agence possède comme photos intéressantes de l'Ouzbékistan. On ne me montre guère que des clichés représentant des usines récemment construites et quelques barrages.

Pendant ce travail, je vais rarement déjeuner à la cantine de l'Intourist. Je me contente de prendre chez moi un repas sommaire. J'apprends ainsi à connaître un peu mieux mes voisins de palier et ceux-ci m'enseignent dans quelles boutiques me rendre pour ne pas trop faire la queue. Ils me disent aussi que si je veux que mon linge soit bien lavé et repassé, il faut le donner aux blanchisseurs chinois. L'un d'eux se trouve précisément à proximité de chez moi.

En faisant les courses, je me rends mieux compte de ce que les gens achètent pour se nourrir quand ils ne disposent pas de cantine. C'est une alimentation pauvre et peu variée. La base en est le pain, un pain noir et amer fabriqué avec du seigle et des céréales secondaires. Les choux, les concombres salés et les harengs constituent le reste de leur ordinaire. Mes revenus me permettent de mieux m'alimenter ; j'achète de la viande, principalement du porc, et des œufs. De plus, je vais souvent au restaurant et au café, notamment au café *Artitcheski*, face au Théâtre d'Art. Les pâtisseries y sont excellentes ; surtout, c'est un lieu de rencontre non officiel d'acteurs et d'artistes moscovites et de tout un monde qui gravite autour d'eux.

J'y revois Sacha qui me reproche de ne pas lui avoir fait signe. Il se

montre cordial et me dit qu'il s'est fait des amis dans les milieux du cinéma ; il ajoute :

« Si tu veux gagner ta vie sans trop te fatiguer, je suis sûr que tu peux trouver à doubler en français des films russes. Cela rapporte bien et je peux facilement t'introduire auprès des gens qui décident. »

« Je te suis reconnaissant d'avoir pensé à moi. Peut-être cela pourra me rendre service un jour mais mon travail actuel me plaît. »

A l'*Articheski* je rencontre parfois aussi Emma qui travaille en face, au théâtre. Elle m'a fait faire la connaissance d'un certain nombre d'acteurs. Ceux-ci parlent d'abondance et j'ai mieux compris ainsi de nombreux aspects de la vie quotidienne des Soviétiques. Dans ce café, j'ai revu également Boris qui m'a dit que le *Journal de Moscou* était en principe bien disposé en faveur de ma candidature et qu'il faudrait que j'aille voir le rédacteur en chef. Je l'ai remercié, tout en lui disant que, pour le moment, j'avais un autre travail.

Finalement, le bilan des sources d'informations dont je pouvais disposer à Moscou pour la mise au point de la brochure sur l'Ouzbékistan s'avéra faible. Néanmoins, je rédigeai un projet de brochure, en me rendant pleinement compte de ses lacunes. Les parties traitant de l'histoire de ce pays étaient nettement insuffisantes ; la documentation laissait dans l'ombre les grands moments de la civilisation de l'Ouzbékistan. Cette République apparaissait comme un pays que seule l'arrivée des Russes était parvenue à tirer d'une arriération séculaire. De même, tout ce qui concernait l'art ouzbek et l'architecture du pays était insignifiant et superficiel.

J'apportai ce projet de brochure à Emilio. Je lui en soulignai moi-même les faiblesses ainsi que les raisons de celles-ci. J'indiquai que je ne voyais pas comment faire mieux à partir des vieilles brochures et de la maigre documentation supplémentaire que j'avais pu recueillir.

Deux jours plus tard, je revis Emilio. Il ne trouvait pas le projet vraiment mauvais ; toutefois il reconnaissait que les lacunes signalées étaient réelles et que le manque de documentation ne permettait pas de faire mieux et plus attrayant. Pour cela, il faudrait se rendre sur place, en Ouzbékistan. Je lui rappelai alors que, selon le directeur, il ne serait pas impossible qu'en cas de nécessité je puisse m'y rendre.

Emilio se souvenait de cette déclaration du directeur. Elle lui semblait cependant irréaliste, non pas pour des raisons financières : Intourist dispose dans tous les centres touristiques de facilités d'hébergement,

puisqu'il gère des hôtels et des restaurants généralement sous-occupés. Ce qui lui paraissait irréaliste, c'était de consacrer dix à quinze jours au seul déplacement jusqu'en Ouzbékistan, car la distance est considérable entre Moscou et Tachkent (environ 3 000 km). Toutefois il me promit d'en parler le lendemain matin au directeur. Nous déjeunerions ensemble à la cantine pour faire le point.

J'attends avec impatience ce déjeuner. L'heure venue, je vais à la cantine prendre une table pour deux personnes afin de ne pas être dérangés. Emilio arrive. Il est souriant et m'explique :

« Tu sais, quand le directeur a parlé de la possibilité que tu te rendes en Ouzbékistan, il avait déjà un projet précis en tête. Aujourd'hui, il a paru fort satisfait que tu envisages de t'y rendre car parmi les Russes il n'y a pas tellement d'amateurs pour ce voyage et, d'ailleurs, si l'un d'eux se déplaçait cela ne résoudrait pas tous nos problèmes. »

« Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Peux-tu mieux t'expliquer ? »

« Les choses sont un peu compliquées mais voici comment elles se présentent. D'abord, nous avons un problème de préparation de service touristique aérien entre Moscou et Tachkent. Les services civils de l'aéronautique prévoient qu'en 1940, les lignes intérieures transporteront plusieurs centaines de milliers de passagers. Elles ont conclu un accord avec nos services pour tester certains vols. Parmi les vols prévus, il y a celui entre Moscou et Tachkent. Les services de l'aéronautique nous en ont informé il y a plusieurs semaines. Ils attendent que nous leur indiquions quels jours nous conviennent pour réaliser les premiers vols. Notre directeur ne souhaitait pas que ceux-ci soient simplement des tests, il voulait qu'ils nous soient utiles. Ton déplacement correspond à cette exigence, surtout si tu ne te limites pas à réunir de la documentation mais si tu en profites pour te rendre dans quelques hôtels que nous voudrions utiliser. Tu nous ferais savoir dans quelle mesure leurs installations sont conformes à ce qui doit être offert à des touristes non soviétiques. Le directeur doute que des gens qui ne connaissent pas l'étranger soient tout à fait aptes à le faire. Bien entendu, tu fais cela officieusement, sans avoir l'air d'empiéter sur les fonctions du personnel local. Le directeur a ajouté que tu toucherais une prime pour ce travail supplémentaire. Il m'a précisé que si tu acceptes — ce dont il ne doute pas — , il faut que tu te tiennes prêt au départ. Les services civils de l'aéronautique semblent pressés : il les préviendra dès que tu auras donné ton accord, et le vol pourra avoir lieu

d'un jour à l'autre. »

Je n'ai pas interrompu le long exposé d'Emilio. En réalité, je ne m'attendais pas à une réponse positive, surtout si rapide et je m'attendais encore moins à un voyage en avion qui va être pour moi une première expérience que je trouve passionnante. De plus, je suis heureux à l'idée de revoir Djamilla dans quelques jours. Emilio me sort de mes réflexions en me demandant quelle est ma réponse.

« Ma réponse est que j'accepte. C'est évident. Me rendre à Tachkent en avion est pour moi une expérience extraordinaire. C'est aussi le seul moyen de compléter ma documentation. Quant à l'examen des conditions d'hébergement, il n'y a pas de problème. Mais je n'ai pas besoin de toucher une prime pour cela. »

« Je ne te conseille pas de refuser, dit Emilio en riant. Ici nous appliquons réellement le principe que "tout travail mérite salaire". »

Je suis bien trop préoccupé pour faire remarquer à Emilio que ce n'est pas là un principe communiste, et que le parti vante lui-même les « samedis communistes » (au cours desquels le travail n'est pas rémunéré) et les heures supplémentaires fournies gratuitement par les ouvriers. Je n'ai nulle envie de discuter de points plus ou moins épineux. Je réponds donc que j'accepte bien entendu la prime.

« Après le déjeuner, je préviens le directeur. De ton côté, tiens-toi prêt pour un prochain départ. On t'informera dès que possible du jour du voyage. Je fais aussi préparer les mots d'introduction indispensables pour que tu sois accueilli comme il convient par nos différents services, et par les organismes que tu auras à consulter. Je les informe télégraphiquement de ta venue. Il faut qu'ils soient « mobilisés » pour ton arrivée, sinon tu risques de rencontrer des difficultés sur place ou, en tout cas, les choses se feront plus lentement ; or ton séjour ne devra sans doute pas être très long. »

Emilio parti, je ne reste pas au bureau ; je n'ai rien à y faire. Je rentre chez moi à pied. J'ai l'intention de lire les quelques livres sur l'Ouzbékistan que j'ai pu acheter et qui me paraissent les plus utiles. En passant, j'entre au bureau central du télégraphe pour informer Djamilla de ma prochaine arrivée. Sans que les raisons en soient très claires pour moi, je préfère lui adresser mon télégramme à son adresse de travail, au Centre d'études historiques où elle effectue un stage, plutôt que chez elle, c'est-à-dire dans sa famille.

Le lendemain, un peu avant l'heure du déjeuner, le téléphone sonne :

Emilio m'annonce que le départ a lieu demain matin et que le directeur veut me voir cet après-midi à 4 heures.

A l'heure indiquée, je me trouve chez le directeur. Il insiste sur le double caractère de ma mission et m'explique qu'il est satisfait qu'Intourist ait pu répondre positivement aux offres du service civil de l'aviation qui avait prévu de toute façon un vol sur Tachkent pour cette semaine.

Je remercie le directeur pour la confiance qui m'est faite. En le quittant, je me rends chez Emilio. Il me remet les différents papiers dont j'ai besoin, y compris un ordre de mission signé par le directeur, par l'organisateur du parti (le partorg) d'Intourist et par un fonctionnaire du NKVD. Cet ordre de mission me donne l'autorisation de me rendre à Tachkent et de circuler en Ouzbékistan dans toutes les zones pour lesquelles n'est pas exigée une autorisation spéciale. Je dois le présenter à toute réquisition en même temps que mon passeport et que les documents précisant les fonctions que je remplis auprès d'Intourist. Emilio me remet aussi une enveloppe contenant 500 roubles, pour mes frais de mission ; j'aurai à justifier de mes dépenses à mon retour. Il m'indique qu'à six heures et demie du matin, le lendemain, une voiture d'Intourist viendra me prendre chez moi pour me conduire à l'aérodrome.

Destination Tachkent

A l'entrée de l'aérodrome, le chauffeur présente plusieurs documents aux fonctionnaires du NKVD qui contrôlent les entrées et les sorties. Ces fonctionnaires visent aussi mes documents et nous laissent passer. La voiture se dirige directement vers un avion qui nous attend. L'appareil peut contenir dix à quinze personnes. C'est une dimension normale à l'époque pour un avion de tourisme commercial. L'intérieur est aménagé de façon plutôt sommaire par rapport aux normes qui se sont imposées depuis la Seconde Guerre mondiale. Plusieurs personnes sont déjà installées mais l'avion n'est même pas plein. Nous décollons cependant peu après. Une fois en vol, un des membres de l'équipage nous annonce que nous ferons une escale technique à Saratov, où nous resterons un minimum de temps. L'avion est assez bruyant et il n'est guère possible de bavarder avec ses voisins. Je sors un livre et me plonge dans sa lecture tout en regardant de temps en temps le paysage qui est plutôt monotone.

Nous arrivons à Saratov vers midi. La piste sur laquelle nous atterrissons n'est pas cimentée, elle est faite de terre battue. Pendant que l'appareil subit quelques vérifications techniques et reçoit un complément d'essence, je pénètre avec les autres passagers dans un local aménagé pour y prendre une collation ; il y a des nappes sur les tables et les fenêtres sont garnies de rideaux et de doubles-rideaux. Cela ressemble plutôt à un buffet de gare du début du siècle et n'a rien de « moderne ». On nous sert un repas froid accompagné d'eau minérale. Pendant ce casse-croûte, je fais vaguement connaissance avec les autres passagers. Trois d'entre eux appartiennent au service de l'aviation civile et un autre aux postes : il est chargé d'étudier la question du transport du courrier par avion. Les autres sont des ingénieurs russes travaillant dans des usines implantées en Ouzbékistan. Venus pour affaire à Moscou, ils ont été autorisés à utiliser cet avion pour leur retour.

La deuxième partie du vol me paraît moins longue. Le panorama survolé est plus varié que précédemment ; je vois apparaître successivement à droite, les boucles de la Volga puis, à gauche, les premiers contreforts de l'Oural ; ensuite, les divers paysages de steppes semi-arides puis désertiques et enfin les champs irrigués, les canaux, le fleuve et, plus au loin, en approchant de Tachkent, les montagnes qui s'élèvent

progressivement vers la frontière de l'Afghanistan et dont les sommets sont couverts de neige.

Par suite du décalage horaire nous arrivons pratiquement à la nuit. L'installation de l'aérodrome est encore primitive : une piste herbeuse, balisée par des torchères alimentées au pétrole lampant. Cet éclairage est cependant suffisant pour assurer un bon atterrissage.

A la descente d'avion, je suis accueilli par le directeur local d'Intourist, Grigori Mikhaïlovitch, qui me reçoit cordialement et me présente un collaborateur qui l'a accompagné : c'est un Ouzbek. Je remets au directeur une lettre qui m'avait été confiée pour lui à Moscou. Il pense que je dois être plutôt fatigué par mon voyage (ce qui est vrai) et propose donc que j'aille directement à l'hôtel où il a retenu une chambre. Il m'y accompagne, veille à ce que la chambre retenue me soit effectivement attribuée et me conduit au restaurant de l'hôtel, où je commande un dîner léger. Grigori Mikhaïlovitch me quitte alors en m'annonçant qu'une voiture d'Intourist passera me prendre le lendemain matin à neuf heures et me conduira à son bureau.

Mon hôtel est sans doute le meilleur de Tachkent, celui où l'on reçoit les hôtes étrangers non officiels (les officiels ont droit à des résidences du gouvernement ou du parti) ; il est destiné aussi aux visiteurs d'Intourist. J'observe avec attention le service et les aménagements de l'hôtel. C'est un bâtiment très simple, composé d'un rez-de-chaussée, et de deux étages. De l'extérieur, il n'est pas très différent des immeubles voisins. Tous sont construits dans un style russe qui n'a évidemment rien d'ouzbek. J'apprendrai plus tard que je suis installé dans la « ville russe », ville coloniale construite à l'époque tsariste (comme l'est mon hôtel) et séparée de la ville ouzbèke par un canal, le canal Bas-Soul.

L'entrée de l'hôtel ressemble à celle d'une auberge : elle ouvre sur un vestibule assez vaste où est installé un bureau de réception. Du fond de cette pièce part un escalier conduisant aux étages. A droite du vestibule, une double porte donne sur un « café » — qui est en réalité une salle où l'on sert surtout du thé, des fruits et des galettes du pays. On y trouve une clientèle locale presque exclusivement composée de Russes. Une porte de ce « café » donne sur la salle du restaurant, où j'ai pris mon dîner. Celle-ci n'est pas très grande. Au mieux, elle peut recevoir une soixantaine de clients. Le rez-de-chaussée est bas de plafond, et les fenêtres ont un double vitrage, car les hivers sont rudes. Je ne sais pourquoi, cet hôtel me fait penser à certaines auberges de campagne d'Europe centrale, où j'ai passé

des vacances il y a deux ans. Il a quelque chose de *gemütlich* qui fait que l'on s'y sent bien. Ni par son installation ni par la carte de son restaurant, il ne ressemble à un hôtel international, mais ce peut être un atout auprès de touristes étrangers qui cherchent le dépaysement, bien qu'en l'occurrence ce dépaysement soit celui de la province russe et non de l'Asie centrale !

Ma chambre est confortable et spacieuse, le lit y est de grande dimension. La salle de bains est vaste mais la plupart des robinets laissent échapper un filet d'eau ou un goutte à goutte.

Avant de me coucher, je demande à être réveillé à sept heures et demie et que l'on m'apporte le petit déjeuner dans ma chambre.

Le lendemain matin à neuf heures, je me trouve dans le bureau de Grigori Mikhaïlovitch. C'est un Russe de grande taille d'une trentaine d'années. Il n'a sans doute pas encore beaucoup d'expérience. En tout cas cet homme n'a pas la morgue des fonctionnaires plus âgés occupant un rang analogue. Il ne cherche visiblement pas à m'imposer un programme mais souhaite que mon séjour soit le plus utile possible. Il me dit :

« La lettre du directeur des publications que vous m'avez remise donne des indications très générales sur ce qu'il faudrait que vous voyiez, je préfère que vous m'exposiez vous-même comment vous souhaitez que les choses soient organisées. »

Je lui explique mes principales préoccupations.

« Il me faut compléter la documentation sur l'Ouzbékistan, en particulier en ce qui concerne son histoire, y compris son histoire littéraire, artistique et architecturale. »

(En disant cela, j'exprime une exigence réelle de mon information ; je pose en même temps un jalon sur le chemin qui me conduira vers Djamilla car il est préférable que je la rencontre tout naturellement dans le cadre de ma mission.)

Je précise encore :

« Il me faudra visiter quelques-uns des sites touristiques et, par la même occasion, me rendre compte des facilités d'accommodation des touristes étrangers. J'aurai aussi à réunir une documentation photographique sur l'Ouzbékistan. »

Grigori Mikhaïlovitch me dit que tout cela ne présente aucune difficulté. Il pense qu'en organisant bien les choses, un peu moins d'une semaine sera nécessaire pour que je remplisse mon programme ; je pourrai donc repartir pour Moscou le 4 août, c'est le jour où l'avion par lequel je suis venu passe de nouveau à Tachkent. Il avance les propositions suivantes :

« Aujourd'hui, vous vous rendez au Centre d'études historiques. J'espère que vous y trouverez la documentation désirée. On s'y efforcera sûrement de vous procurer celle qui manquerait sur place. C'est également au Centre que l'on établira le programme des visites des sites touristiques à Tachkent et dans d'autres localités ; cependant, les moyens de transport seront mis à votre disposition par Intourist. »

Il pense que les trois jours suivants pourront être consacrés aux visites hors de Tachkent, notamment à Samarcande. De retour à Tachkent, je ferai le point avec mes interlocuteurs du début et réunirai la documentation que j'aurai demandée à l'agence photographique. La veille de mon départ, aura lieu un petit dîner d'adieu (ce dîner est un cérémonial auquel tiennent beaucoup les fonctionnaires chargés de recevoir des étrangers ou même des hôtes d'autres Républiques ; c'est une occasion de faire un bon repas payé sur le budget de l'Etat).

Je dis à Grigori Mikhaïlovitch :

« Je vous remercie de vos propositions. Ce programme doit me permettre de bien remplir ma mission. Lorsque des détails supplémentaires seront arrêtés, je vous préviendrai, afin que vous soyez au courant de mon emploi du temps, et, aussi pour qu'Intourist puisse prendre les mesures pratiques. »

« Sur ce dernier point, ne vous faites pas de souci. C'est la voiture d'Intourist qui vous a amené ici qui est mise à votre disposition pour la durée de votre séjour. Quant aux chambres qu'il faudra réserver pour vous et celui qui vous accompagnera, nous ferons le nécessaire dès que vous nous communiquerez les lieux et les dates de vos visites. Vous n'aurez pas à régler vos chambres, par contre, les repas sont à payer sur vos frais de mission. »

Après avoir échangé quelques phrases de politesse avec Grigori Mikhaïlovitch, je pars pour le Centre d'études historiques où l'on est prévenu de ma visite.

Arrivé à ce Centre, je suis immédiatement reçu par son directeur, un Ouzbek qui s'appelle Mohammed Idriss. Il a à ses côtés un directeur adjoint russe, Ivan Pavlovitch.

Mohamed Idriss se déclare très heureux de m'accueillir et de savoir que le but de ma visite est la préparation d'une brochure présentant l'Ouzbékistan aux touristes étrangers. Il remarque :

« Je n'ai vu qu'une partie des brochures rédigées ces derniers temps. Elles ne m'ont pas semblé très attrayantes. Elles fournissent trop peu

d'informations sur le grand passé culturel et artistique de notre République. C'est une bonne chose que ce soit un Français qui prépare une nouvelle brochure : vous verrez les choses d'un œil neuf. Je suis sûr, d'après les demandes que vous avez faites et qui m'ont été transmises, que vous consacrerez beaucoup d'attention à des questions qui ont été négligées jusqu'ici. »

Ivan Pavlovitch dit quelques mots dans le même sens mais semble nettement moins intéressé par ma mission que Mohammed Idriss. Ce dernier m'indique qu'un bureau est mis à ma disposition et que les collaborateurs du Centre ont été prévenus : « Ils savent qu'ils peuvent avoir à vous rencontrer et connaissent les raisons pour lesquelles vous êtes là. D'autre part, une secrétaire vous a été affectée. Elle a la liste des collaborateurs du Centre et connaît leur domaine de travail. Avec son aide, vous pourrez demander aux chercheurs avec qui vous voulez vous entretenir de venir dans votre bureau. Après vos conversations de ce matin vous verrez vous-même quel collaborateur pourra vous être le plus utile pour vous accompagner dans vos visites de la ville et des environs. Je lui donnerai les autorisations nécessaires. »

Je remercie Mohammed Idriss et Ivan Pavlovitch de leur accueil. Un de leurs collaborateurs m'accompagne jusqu'au bureau qui m'a été attribué et me présente la secrétaire ; c'est une Russe, Irina.

Je demande à Irina de m'aider à établir les contacts que je dois prendre. J'hésite à commencer par rencontrer Djamilla : je crains d'attirer inutilement l'attention sur l'intérêt que je lui porte mais, après réflexion, je me dis qu'il n'est pas surprenant que je commence par la voir. Nous nous connaissons depuis Moscou, ce qui n'a aucune raison d'être dissimulé ; en outre, son domaine de recherche est celui qui m'intéresse le plus. Je dis donc à Irina que je voudrais d'abord voir Djamilla. Elle l'appelle au téléphone. Quelques instants après Djamilla est dans mon bureau. Irina s'est retirée dans une autre pièce.

« Djamilla ! Tu ne peux pas savoir quelle joie c'est pour moi de te revoir. Depuis que je savais que j'allais pouvoir venir à Tachkent, j'ai beaucoup pensé au moment où nous allions nous retrouver. »

« Pierre, pour moi aussi c'est une très grande joie. J'attendais ton arrivée avec impatience. Je voudrais t'embrasser mais je n'ose pas le faire ici. Il faut que nous bâtissions un programme de travail qui corresponde à ta mission mais qui nous permette d'être ensemble le plus possible. »

« Tu penses qu'il n'y aura pas trop de difficultés ? Est-ce que si on nous

voit beaucoup ensemble, cela ne risque pas de te nuire ? »

« Tu me connais assez pour savoir que je ne me soucie pas trop de ce qu'on appelle une "réputation". De toute façon, j'ai vécu seule plusieurs années à Moscou, on ne me considère pas comme ces jeunes filles qui ne sortent de chez elles qu'accompagnées par leur mère ou par un "chaperon". Je ne tiens d'ailleurs pas à ce genre de "réputation" Je veux apparaître comme je suis, c'est-à-dire émancipée. Je ne cherche évidemment pas à faire scandale, car cela porterait préjudice à ce que je veux faire mais je pense qu'il n'y rien d'extraordinaire à ce que nous soyons beaucoup ensemble. Puisque les recherches que tu fais recourent mes propres études, il ne sera pas difficile de faire admettre que je serai pour toi le meilleur guide. »

« Tu ne peux pas savoir combien ce que tu me dis me fait plaisir. J'étais sûr que tu parlerais ainsi mais, en même temps, j'imaginai toutes sortes d'obstacles à ce que nous nous voyions aussi souvent que je le voudrais... »

« Et que je le veux moi-même. »

« Merci Djamilla ! Mais, dis-moi, comment vois-tu que nous allons organiser les choses concrètement pour que je remplisse ma mission au mieux ? »

« Ça ne me paraît pas très difficile. Ce matin et au début de l'après-midi, il faut que tu voies les quelques personnes qui travaillent sur l'histoire de l'Ouzbékistan, il se peut qu'elles aient conservé des livres qui sont maintenant retirés des bibliothèques et que tu n'as donc pas pu voir à Moscou. Tu discuteras avec elles et tu leur demanderas de te communiquer les ouvrages dont tu as besoin en te signalant les passages les plus intéressants. Comme ce sont des Ouzbeks, ils le feront avec plaisir. »

« Et comment organiserons-nous les visites de Tachkent et des autres sites ou villes ? »

« Fais-moi confiance ; depuis que j'ai reçu ton télégramme, j'ai établi un programme de visites. Je vais te le soumettre et tu verras s'il te convient. Après examen et modifications, tu le présentes comme le programme que tu as arrêté. Quant à la question de "qui t'accompagne", j'ai déjà préparé les esprits. J'ai dit que nous avons travaillé ensemble à Moscou sur les problèmes de l'histoire de l'art et de l'architecture, dont je suis d'ailleurs pour le moment la seule "spécialiste" ici. On s'attend donc à ce que ce soit moi qui guide tes visites. Je ne vois pas qui d'autre pourrait se porter candidat. En fait je pense, connaissant mes collègues, qu'aucun

ici ne souhaite se déplacer pour plusieurs jours. »

« C'est merveilleux comme tu as pensé à tout. Peux-tu me montrer le programme que tu as préparé ? »

Djamilla sort le programme d'un dossier qu'elle a apporté et me le remet. Je l'examine rapidement. Il comporte une visite de Tachkent pour cet après-midi et un circuit jusqu'à Samarcande qui doit avoir lieu à partir du lendemain. Ce programme me convient parfaitement. Je demande à Irina de le taper afin d'en communiquer un exemplaire à Grigori Mikhaïlovitch et un autre à Mohammed Idriss. Je rédige une note d'accompagnement dans laquelle je remercie pour l'aide qui me sera apportée dans mes déplacements et dans laquelle je précise que je serai accompagné par Djamilla. Je demande à Irina de prévenir le chauffeur de la voiture d'Intourist qu'il est libre jusqu'à trois heures et demie et qu'il lui faut préparer sa voiture pour une randonnée qui nous ramènera à Tachkent le 3 août.

Le reste de la matinée et le début de l'après-midi sont consacrés aux chercheurs du Centre dont j'ai établi la liste avec l'aide d'Irina et de Djamilla.

Ces conversations m'apprennent pas mal de choses sur le changement d'attitude des historiens soviétiques russes à l'égard du problème des nationalités et des rapports de celles-ci avec la Russie. Ainsi, dans les années 1920, ces historiens admettaient que la colonisation tsariste russe avait eu des effets négatifs sur les peuples colonisés. Depuis la fin de ces années, l'idée est développée que cette colonisation a eu certains effets bénéfiques ; elle a permis de combattre les féodalités locales et de « protéger » les peuples colonisés contre une domination plus « réactionnaire », comme celle de la Turquie ou de la Perse. Aujourd'hui, la thèse officielle est que ces peuples sont « arriérés » et qu'ils ne peuvent progresser qu'avec l'aide de la Russie. Les collaborateurs de l'Institut que je rencontre — et qui sont ouzbeks — s'élèvent, avec prudence, contre le caractère unilatéral des thèses actuelles. Sans s'exprimer très nettement, il semble qu'ils voient dans celles-ci une négation des capacités de leur propre peuple et de son passé, et une tentative visant à justifier une mise en tutelle de leur République par des cadres russes qui fixent plus ou moins unilatéralement les plans de développement de l'Ouzbékistan. Tout ceci est dit avec beaucoup de précautions, non que mes interlocuteurs se méfient de moi, mais ils pensent visiblement que ce qu'ils disent est dangereux et peut facilement être taxé de « nationalisme bourgeois contre-

révolutionnaire ». Ils voudraient surtout que je puisse montrer les capacités du peuple ouzbek et que je laisse entendre que la question du degré d'initiative laissé à la République n'a pas toujours été vue de la même manière. Ils me promettent de m'apporter des livres soviétiques parus avant 1934 qui corroborent ce qu'ils me disent. Comme je ne pourrai pas les emporter, ils en feront copier des passages particulièrement significatifs.

Je les remercie de ce qu'ils m'apprennent. Je leur dis que cela me sera extrêmement utile comme « arrière-plan » du texte que j'ai à rédiger bien que je ne puisse pas y aborder directement ces problèmes. Ils en sont conscients mais pensent que le peu que je pourrai indiquer sera toujours utile et permettra aux lecteurs étrangers de placer dans une perspective plus juste les questions du passé de l'Ouzbékistan, de son statut actuel et de son développement économique futur.

Personnellement, je retire de ces conversations l'impression qu'il existe une véritable tension entre l'intelligentsia ouzbèke et les cadres russes, mais de cela, il me sera évidemment impossible de parler. Je me demande par ailleurs si cette situation reflète, et dans quelle mesure, une tension plus profonde au sein des masses populaires. Les événements qui ont suivi ont montré la profondeur des contradictions nationales : en 1937 et 1938, une grande partie des cadres des Républiques d'Asie centrale ont été « épurés » et condamnés pour « nationalisme bourgeois ».

Après avoir déjeuné à la cantine, je remonte à mon bureau. A trois heures et demie, Djamilla vient me chercher pour la visite de Tachkent.

La ville ancienne est divisée en *makhallas* qui forment de petites communautés au sein de la ville, chacune est axée sur sa propre rue centrale et est gérée par un comité. Celui-ci organise la vie communautaire ; il possède de nombreux ustensiles et organise la confection de certains plats. Il y a là une forme d'existence collective à partir de laquelle d'autres activités, y compris productives, auraient pu être développées, c'est du moins ce que suggère Djamilla, mais les cadres russes ignorent ces réalités sociales, quand ils ne les considèrent pas avec mépris. A leurs yeux, l'usine, la ferme d'Etat et le kolkhoze sont les seules formes de travail collectif « progressistes ».

Visiter la ville, c'est plonger dans une cité d'Asie pleine de vie et de couleurs. C'est voir quelques spécimens de l'architecture ouzbèke ancienne, comme la medersa Koukeldach qui date du milieu du XVI^e siècle et est située au centre de la vieille ville et aussi l'ensemble

architectural Khazret-Ima qui date de la même époque mais comporte des parties plus anciennes. Ces monuments sont mal entretenus et en partie en ruine ; cependant ce qui reste debout est magnifique par la beauté des formes et des majoliques qui les décorent.

Au cours de cette visite, nous nous arrêtons dans une ancienne *tchaïkhana* située au bord d'un canal : nous y buvons du thé vert en dégustant des galettes confectionnées sur place. Nous parlons peu. Je devine que, comme moi, Djamilla pense aux quelques jours que nous allons passer ensemble.

En fin d'après-midi, nous sortons un peu de la ville en roulant vers les contreforts du Tianchan qui culmine à plus de 3 000 mètres au-dessus de Tachkent. Dès les premières pentes, de magnifiques prairies apparaissent. En ces lieux, on pourrait implanter un hôtel permettant à des touristes de prendre du repos à l'abri de la forte chaleur que Tachkent connaît pendant une grande partie de l'été.

Vers le soir, je demande à Djamilla si elle veut dîner avec moi à l'hôtel.

« J'aurais été très heureuse d'accepter mais je ne pense pas que cela soit raisonnable. Ce n'est pas la peine de nous faire remarquer, d'autant plus que, dans les jours qui viennent nous serons ensemble et assez libres de notre temps. »

Samarcande la belle

Le matin, quand Djamilla arrive à l'hôtel nous prenons immédiatement la route. Le chauffeur connaît bien le chemin ; il l'a parcouru plus d'une fois. Lui-même est né à Samarcande, il y a été élevé et la plus grande partie de sa famille s'y trouve encore.

A l'heure matinale à laquelle nous partons, l'air est encore frais et la vie de la ville ancienne et des campagnes qui l'entourent est extrêmement animée. Plus encore que la veille, je me sens en Asie. Nous circulons dans des rues puis sur des routes où nous croisons une foule d'hommes et de femmes dans laquelle les jeunes sont les plus nombreux. Je suis frappé par la variété des types physiques et des vêtements et, en même temps, par une grande unité, qui est celle d'une très ancienne civilisation commune. Les visages au teint cuivré et aux grands yeux noirs expriment une calme confiance en soi ; la dignité tranquille de ceux qui savent ce qu'ils ont à faire et comment le faire. Cette tranquillité n'exclut pas la vivacité : certains — par exemple ceux qui poussent en avant leurs petits ânes chargés de fruits et de légumes destinés au marché — se pressent visiblement plus que les autres, mais il n'y a pas de brutalité et on évite les bousculades.

Autre image, celle des campagnes que nous traversons et que l'on sent façonnées par des siècles de travail, même si de grands travaux récents ont étendu les dimensions des champs. Ici est inscrite dans la terre la continuité d'une très vieille culture au sens plein du mot, une culture qui est à la fois celle de l'esprit et des mains, de mains qui ont façonné un paysage et creusé des canaux. Ce paysage a derrière lui plus de deux mille ans d'histoire. Comme les villes et comme les hommes, il porte la marque des civilisations qui se sont succédé et ont formé la civilisation ouzbèke d'aujourd'hui dans sa plénitude et dans son unité. Ces civilisations sont d'abord, dès avant le milieu du I^{er} millénaire avant J.-C., celles des Perses et des Grecs, pour lesquels l'Amou-Daria était l'Oxus.

Du temps d'Alexandre le Grand, Samarcande était déjà une immense capitale. A cette époque et dans les siècles qui suivent, elle est au carrefour des caravanes qui relient la Chine, l'Inde, l'Iran et Byzance. Au VI^e siècle après J.-C., les Turcs jouent un rôle décisif et contribuent à une relative

unification linguistique. Aux VII^e et VIII^e siècles, ce sont les armées arabes qui s'efforcent de conquérir le pays. En vain, mais ils y ont implanté l'islam qui unifie fondamentalement les Ouzbeks et les tribus et nations voisines, comme les Tadjiks, et qui marque sa civilisation actuelle. Puis au XIV^e siècle, c'est Tamerlan, conquérant tatar qui domine le pays et fait de Samarcande la capitale de l'empire mongol s'étendant de la Chine au Bosphore et à la Syrie, de la Volga au Gange. Après la mort de Tamerlan, ses successeurs assurent pour quelque temps encore la grandeur de Samarcande, une des véritables capitales des sciences et des arts de cette époque. Ensuite, commence la période des luttes intestines et des divisions qui ouvriront la voie aux conquérants tsaristes.

En avançant sur les routes de l'Ouzbékistan, ce passé me revient à l'esprit, commenté par Djamilla qui semble deviner le cours de mes réflexions. Les campagnes ouzbèkes d'aujourd'hui ce sont aussi les immenses kolkhozes, essentiellement cotonniers, édifiés depuis le début des années 1930. Leur prospérité semble réelle mais elle dépend entièrement de la Russie qui a implanté dans ce pays une monoculture et une mono-industrie. Si les autres activités n'ont pas disparu, elles sont devenues secondaires, elles n'assurent plus l'équilibre interne de ce pays.

Au milieu de la journée, nous nous arrêtons dans un kolkhoze que nous visitons. Le président nous accueille, entouré de quelques cadres ouzbeks ; tous ont l'air de bien connaître leur affaire. C'est l'heure du déjeuner. Un repas copieux nous est offert au cours duquel sont exposés les résultats obtenus par le kolkhoze. Je pose quelques questions et prends quelques notes. Cela sera utile pour traiter des réalisations récentes dans ma brochure. Malgré le caractère officiel et formel de la réception, nous sommes entourés d'une atmosphère de véritable hospitalité. Ces hommes, et ces quelques femmes, qui nous accueillent, ne sont pas seulement des fonctionnaires accomplissant un devoir de parti et d'Etat, ce sont des Ouzbeks chaleureux et fidèles aux traditions qui veulent que l'on traite l'hôte étranger en ami.

De l'après-midi me reviennent quelques images de maisons entourées d'arbres, de fleurs et de vignes. Images d'un pays dont les habitants soignent leur demeure avec amour ; cette demeure est le véritable foyer de familles encore placées sous l'autorité du plus âgé de ses hommes. Comme me l'explique Djamilla, cette autorité s'exerce en général avec fermeté. Le parti a essayé de réduire le caractère autocratique de la direction familiale. Il n'y est parvenu que très partiellement. Si le pays est aujourd'hui à peu

près paisible, c'est aussi que le parti a renoncé à introduire trop vite des changements dans les mœurs. Jusqu'à une époque récente, des groupes de rebelles (faut-il dire de résistants ?) se heurtaient encore de façon organisée à l'armée soviétique. Il s'agit de la longue lutte des *Basmatchs* comme les appelaient les troupes soviétiques (en ouzbek « bazmak » signifie « opprimer, dévaster »).

Depuis le début des années 1930, toute lutte organisée semble avoir cessé, mais le parti a dû s'accommoder de bien des traditions. Toutefois, et de cela Djamilla est évidemment heureuse, la façon dont les femmes sont traitées s'est améliorée : dès la fin des années 1920, des dizaines de milliers de femmes ouzbèkes et tadjiks ont littéralement jeté au feu leur « survêtement » traditionnel (parandjas et tchatchvans). Cette transformation de l'habillement est maintenant visible partout : elle est le signe d'un début de véritable émancipation des femmes. Il n'empêche qu'un très long chemin reste à parcourir.

Djamilla observe qu'il ne le sera que dans la mesure où les femmes elles-mêmes lutteront pour cela car les résistances sont énormes. En outre, ajoute-t-elle, les membres du parti tiennent un discours en faveur de l'émancipation des femmes alors que la pratique de la plupart d'entre eux — même celle des Russes qui se prétendent plus « avancés » — contribue à maintenir les femmes dans une situation infériorisée.

Nous arrivons à Samarcande en fin de journée et allons directement à l'hôtel. Le directeur nous accueille avec une « courtoisie » qui me paraît curieuse. Il a semble-t-il, l'intuition que je ne viens pas seulement visiter Samarcande mais qu'étant envoyé de Moscou par Intourist je ferai peut-être un rapport sur la façon dont son hôtel est tenu. En tout cas, il est aux petits soins pour nous. Les chambres qu'il nous a réservées sont les meilleures. Elles sont situées au « bel étage » et disposent chacune d'une vaste salle de bains. Comme je l'espérais, elles sont voisines. Il existe même une porte de communication, fermée de chaque côté par une serrure ; sans doute, à l'occasion, peuvent-elles servir de « suite ».

La visite des chambres terminée, Djamilla et moi décidons de faire quelques pas dans les rues avoisinantes pour nous délasser les jambes. Djamilla dit au chauffeur qu'il peut disposer de sa soirée : nous n'aurons besoin de lui que le lendemain matin à neuf heures. Il est d'autant plus heureux qu'il va pouvoir rejoindre sa famille qui vit ici. Après une journée de route, cela nous fait du bien de nous promener dans quelques rues de

Samarcande, cependant nous ne voyons pas la vieille ville. Comme à Tachkent, l'hôtel est situé dans la ville russe, ville coloniale, d'ailleurs harmonieusement construite.

Au bout d'une demi-heure nous rentrons prendre un bain et dîner. Nous commandons un repas léger. Il y a peu de monde dans l'hôtel et au restaurant. Les dîneurs semblent appartenir à la clientèle locale ; mais on voit aussi quelques Russes, sans doute des ingénieurs qui font des recherches géologiques dans les montagnes et viennent se replonger brièvement dans la vie urbaine. Après dîner, nous montons à nos chambres. Nous nous séparons sur le palier en nous souhaitant une bonne nuit. Les apparences sont sauvées. Mais n'est-ce que les apparences ? Lorsque j'ai revu Djamilla dans mon bureau à Tachkent, elle s'est montrée tout à fait amicale et même affectueuse mais je ne sais rien de ses intentions. Depuis hier, nous avons toujours été en présence de tiers, ne serait-ce que de passants ou du chauffeur, ou placés dans une situation où des tiers pouvaient apparaître, ce qui, dans ce pays, exclut une conversation trop explicite et à plus forte raison un simple échange de baisers.

La présence de Djamilla à mes côtés pendant toute la journée n'a fait qu'exacerber mes sentiments pour elle. J'éprouve un besoin profond de la serrer dans mes bras, et de l'embrasser. Cependant, je ne veux pas me risquer à aller frapper à sa porte. Je fais autre chose : j'ouvre le verrou qui sépare sa chambre de la mienne en le tournant de telle sorte qu'elle entende le bruit. Puis je m'éloigne de la porte et me dirige vers un fauteuil. Je n'ai pas le temps de m'y asseoir : Djamilla a déjà ouvert sa porte. Elle vient vers moi à pas rapides. Nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre et nous embrassons comme nous ne l'avions jamais fait jusque-là.

Je garde de cette nuit et des suivantes un extraordinaire souvenir : nous nous donnons l'un à l'autre avec beaucoup plus de passion qu'à Moscou, avec d'autant plus de passion que nous pensons que cette chance que nous avons eue de nous rejoindre ne se produira probablement plus, et que ces nuits sont pour nous les dernières.

Le lendemain matin, Djamilla rejoint sa chambre, et vers huit heures et demie nous ouvrons chacun notre porte pour descendre prendre le petit déjeuner au restaurant.

C'est une journée entièrement consacrée à la ville de Samarcande, à la visite de ses magnifiques monuments anciens : le mausolée de Gur Emir, l'ensemble de Shah-Zindeh, la médessa d'Oulougbek. Ces monuments

figurent parmi les plus beaux d'Asie centrale mais malheureusement, comme ceux de Tachkent, ils ne sont pas bien entretenus. Djamilla qui connaît bien le passé de son pays sait me faire voir toutes les nuances des changements de style et les mettre en rapport avec une histoire mouvementée. Dans la ville ancienne, je retrouve l'intense animation d'une population très diverse.

La visite du marché révèle la grande multiplicité des productions locales, pas encore écrasées par l'orientation du pays vers la monoculture. Les paysans apportent eux-mêmes la partie de la production que la loi leur permet d'écouler directement. Celle-ci est abondante, comme en témoignent les étalages : melons, pastèques, raisins, pêches, amandes, pistaches, figues vertes confites, venant des vergers collectifs et, surtout, des jardins individuels. On voit aussi les étalages des marchands qui subsistent : bols de porcelaine bleue, vases de cuivre, superbes tapis de laine ou de soie, vêtements divers : khalats en soie brochée, redingotes persanes ornées de tiges et de fleurs, tubeteïkas dont les Ouzbeks se couvrent la tête et sandales ornées de mille façons. L'habileté et le génie de ce peuple se donnent ici à voir dans la multiplicité de leurs formes.

On pourrait rester des heures à admirer aussi bien les monuments anciens que les produits de l'artisanat contemporain, mais le temps nous est compté. Il faut aussi rendre visite au conservateur des monuments, qui nous entretient de ses projets de restauration.

A midi, nous avons à peine le temps de déjeuner. Nous nous contentons d'un bref repas pris dans une tchaïkhana traditionnelle : des ravioli locaux, des galettes aux parfums les plus divers et des fruits. Le tout arrosé de thé vert. Lorsque nous rentrons le soir à l'hôtel nous avons faim et soif. Nous commandons un copieux repas ouzbek. Cette fois-ci nous arrosons notre dîner d'un vin blanc local, un moussalass très parfumé.

Quand nous remontons dans nos chambres nous procédons au même cérémonial que la veille mais aussitôt refermées les portes donnant sur le palier, nous nous retrouvons dans les bras l'un de l'autre.

Le lendemain est le dernier jour de notre séjour à Samarcande et nous avons encore à faire plusieurs visites.

Le matin, nous nous rendons chez le directeur des musées. Il nous fait visiter une partie des chefs-d'œuvre de peinture, de sculptures, de céramiques, etc., dont il a la garde. Il est urgent, nous dit-il, que soient construits de nouveaux locaux afin de mieux exposer les objets qui lui sont confiés et ceux qui viendront s'y ajouter grâce aux fouilles à effectuer sous

l'antique Samarcande, qu'on appelait Maracanda, et qui constitue le site archéologique d'Afrassiab, l'un des plus grands du monde : une dizaine de civilisations s'y sont succédé.

Au programme est également prévu — à la suite d'un coup de téléphone de Grigori Mikhaïlovitch — la visite d'une grande maison située un peu en dehors de la ville, elle pourrait servir d'hôtel pour des touristes séjournant quelques jours à Samarcande. Nous nous y rendons et découvrons un très grand bungalow bâti au milieu d'un jardin planté de peupliers. Au prix de quelques transformations ce bâtiment peut très bien devenir un bon hôtel pour touristes. Le gardien tadjik prévenu de notre arrivée nous le fait visiter. Il nous explique que cette maison sert de temps en temps de résidence à des hôtes de marque. Il parle un assez bon russe, aussi remarque-t-il mon accent et demande de quel pays je viens. Lorsque nous lui expliquons que je suis Français, il nous raconte qu'il y a deux ans, il a reçu la visite d'écrivains français dont il a conservé un très bon souvenir, mais il ne parvient pas à se rappeler leur nom. Peut-être s'agit-il de Paul Nizan qui a visité l'Asie centrale à cette époque et qui a publié en 1935 des souvenirs de voyage dans *Europe*. Je pense alors que ces souvenirs pourraient éventuellement m'aider dans la rédaction de ma brochure.

Cette campagne est si agréable que nous décidons de déjeuner rapidement dans une tchaïkhana rurale, construite, comme la plupart, au bord d'un canal.

L'après-midi est consacré à la visite de jardins d'enfants et d'écoles. L'effort accompli par le gouvernement soviétique dans le domaine de l'enseignement est immense ; aussi, les visites aux écoles font-elles obligatoirement partie des programmes d'Intourist.

Pour nous accueillir, une petite fête a été organisée au cours de laquelle les enfants dansent et chantent. Je suis frappé par la ségrégation : d'un côté, les enfants ouzbeks, bruns, guidés par leur instituteur également ouzbek. De l'autre côté, les enfants russes, généralement blonds, guidés par leur institutrice russe. Chaque groupe exécute ses danses et ses chants séparément. Ils sont tous très gais mais ils s'ignorent. Peut-être qu'ainsi les Ouzbeks préservent mieux leur culture ? Cependant, j'apprends qu'à partir d'un certain âge les jeunes Ouzbeks doivent apprendre la langue russe ; l'obligation inverse n'existe pas. Djamilla m'explique qu'en fait la grande majorité des petits Ouzbeks n'acquièrent que des rudiments de russe ; seuls ceux qui poursuivent des études supérieures s'efforcent de maîtriser cette langue : elle leur est indispensable.

Notre programme est terminé. Un peu avant l'heure du dîner, nous décidons de nous faire déposer à la médersa Tilla-Kari que nous visitons pour notre plaisir. Nous revenons à pied à notre hôtel en traversant des jardins.

Nous nous asseyons un instant sur un banc. C'est une occasion pour parler tranquillement. Je demande à Djamilla comment elle envisage son avenir en dehors de sa vie professionnelle et du rôle d'émancipation qu'elle veut jouer. Elle me répond que cet avenir sera déterminé par beaucoup d'événements sur lesquels elle a conscience de n'avoir aucune maîtrise. Elle ne veut donc pas prendre de véritables décisions :

« Autant que je puisse prévoir, je ne me marierai pas. Je ne voudrais pas me marier à un Ouzbek, j'ai trop rompu avec les mœurs patriarcales pour que cela soit possible. Il me serait tout aussi impossible de me marier à un Russe. La révolution russe nous a certainement apporté beaucoup de choses, mais après tout, peut-être aurions-nous pu les conquérir de notre propre chef, et donc mieux. Mais la question n'est pas là : la politique russe actuelle et ceux qui l'exécutent ont trop de mépris à notre égard pour que je puisse m'imaginer vivant avec un Russe. Même si celui-ci respectait mon pays et sa civilisation, il m'isolerait des miens et des Ouzbeks qui luttent pour notre dignité et pour que soit reconnue notre civilisation. Celle-ci doit certainement être transformée, mais elle ne peut l'être correctement que de l'intérieur, à partir de ses propres bases. Non, je suis à peu près sûre que je ne me marierai pas. »

Elle me parle encore longuement des problèmes qu'elle rencontre depuis son long séjour à Moscou. Pendant ce temps, sa façon de voir les choses et ses habitudes se sont transformées. Elle est devenue différente du monde encore si traditionnel qui l'entoure ici. Certes, elle le respecte, il fait partie de l'identité de sa nation mais, en même temps, elle veut agir pour qu'il change car il opprime les initiatives et la liberté des femmes et des jeunes.

Au dîner, nous parlons surtout de ce que nous avons vu dans la journée. Nous discutons de la ségrégation des écoliers qui m'a beaucoup frappé. Je lui dis aussi que je suis curieux de savoir quel écrivain français a visité la maison dans laquelle nous avons été ce matin et lui parle de Nizan qui a publié l'an dernier un récit de voyage en Asie centrale soviétique, elle n'en a jamais entendu parler.

Quand nous nous retrouvons dans nos chambres, je l'embrasse fortement et regarde avec intensité, pour ne jamais les oublier, le beau

visage cuivré de Djamilla, ses grands yeux en amande, ses cheveux dont elle a défait les nattes et qui lui tombent jusqu'à la hauteur des reins, son corps mince et gracieux, ses seins hauts et fermes. Je pense que, cette fois, c'est la dernière nuit que nous passons ensemble. Elle a deviné ma pensée et me dit :

« Je ne pense pas que ce soit notre dernière nuit. Je m'arrangerai pour venir te rejoindre dans ta chambre à Tachkent. J'ai un projet pour cela, il suffit que tu ne fermes pas ta porte à clé ; je ne peux pas supporter l'idée que nous ne passions pas cette nuit-là ensemble, alors que nous serons dans la même ville.

Retour à Tachkent

Le retour vers Tachkent s'effectue rapidement. Le rôle d'accompagnatrice et de « guide » joué par Djamilla est terminé, mais elle sera présente ce soir au dîner d'adieu.

En début d'après-midi, je revois mes interlocuteurs du 31 juillet, trois hommes et une seule femme, tous sont ouzbeks. Ils ont tenu leur promesse : ils me fournissent la documentation historique dont j'avais besoin ainsi que les photos demandées. Ils font un excellent exposé sur les sites d'Ouzbékistan que je n'ai pas pu visiter et me remettent un texte correspondant à ces exposés. Grigori Mikhaïlovitch téléphone pour me demander comment s'est passée ma visite à Samarcande ; il confirme le dîner du soir. Il a pris rendez-vous pour moi à l'Institut d'économie. J'y serai reçu à quatre heures et demie par le directeur Vazira Aïmanbek et ses collaborateurs qui me feront un exposé sur les réalisations économiques récentes de l'Ouzbékistan et me remettront la documentation correspondante. Je remercie Grigori Mikhaïlovitch de son initiative : la « surinformation » des brochures antérieures sur les aspects économiques m'avait conduit à ne pas faire l'effort nécessaire dans cette direction.

Avant de partir pour l'Institut d'économie, j'exprime ma reconnaissance à mes interlocuteurs historiens ainsi qu'à Irina, et je demande si je peux passer saluer le directeur Mohammed Idriss. Il peut me recevoir. Après un rapide récit de mon déplacement à Samarcande, je le remercie de l'aide que son Centre m'a apportée et fais l'éloge de ses collaborateurs, en particulier de Djamilla qui m'a appris beaucoup de choses sur son pays. La visite est brève car nous nous revoyons au dîner.

A l'Institut d'économie, je perçois un certain étonnement devant le fait que je termine mes visites par cet Institut au lieu d'avoir commencé par lui, mais rien d'explicite n'est dit, et l'atmosphère est très amicale. La courtoisie ouzbèke est une réalité. La visite à cet Institut est d'ailleurs très utile.

Vazira Aïmanbek est un jeune directeur d'une trentaine d'années qui s'exprime avec facilité. Lui et ses collaborateurs me parlent des réalisations techniques et économiques ainsi que des problèmes sociaux. Le développement industriel a entraîné un gros afflux de main-d'œuvre qui pose de sérieuses questions de logement. Mes interlocuteurs reconnaissent

que celles-ci sont loin d'être résolues. Ils soulignent que le développement industriel concerne essentiellement le textile cotonnier qui emploie surtout des femmes dont les salaires sont bas (c'est le cas de l'industrie textile dans toute l'Union soviétique) ; l'industrialisation ne contribue donc pas aussi fortement à l'accroissement du revenu national de la République que si d'autres industries avaient également été favorisées. Vazira Aïmanbek s'empresse d'ajouter :

« Ces remarques visent à mettre en lumière certains des problèmes qui se posent à l'Ouzbékistan. Il s'agit de problèmes liés à une phase particulière de notre développement. Ils sont inévitables et le parti a tout fait pour qu'ils soient le moins aigus possible. »

Cette visite est la dernière que j'effectue avant mon départ. Je rentre à l'hôtel pour me reposer un peu et me préparer au dîner qui doit avoir lieu dans une salle, spécialement réservée à cet effet, de l'hôtel où j'habite. Cette salle se trouve à côté du restaurant ; une table d'une dizaine de couverts est placée au centre de la pièce. Au moment où j'y pénètre, Grégori Mikhaïlovitch est déjà présent. En arrivant, chacun va d'abord le saluer. A ses côtés se trouve un sous-directeur ouzbek d'Intourist.

En peu de temps tous les invités sont là : Mohammed Idriss et son adjoint russe, Djamilla et un autre chercheur du Centre historique et, enfin, Vazira Aïmanbek et deux chercheurs de son Institut, dont une femme.

Grégori Mikhaïlovitch annonce qu'il est temps de commencer à dîner. Chacun s'installe sans qu'il y ait d'ordre protocolaire. Toutefois, je suis assis entre Grégori Mikhaïlovitch et Mohammed Idriss. Vazira Aïmanbek est en face de moi. Djamilla est placée à une extrémité de la table à côté de la collaboratrice de l'Institut d'économie qui a été invitée.

Ce n'est pas un grand repas mais un « dîner amical », dont la pièce de résistance est constituée par le plat national ouzbek, le plov, sorte de pilaf au mouton et au riz fortement épicé.

Les toasts sont portés à la vodka et tous ceux qui ont un poste de responsabilité sont tenus d'en porter au moins un qui donne lieu à des applaudissements plus ou moins nourris. Chaque fois, l'orateur vide son verre et tous l'imitent. Il s'agit d'un rite au cours duquel les toasts se succèdent. L'alcool réchauffe rapidement l'atmosphère.

Les orateurs sont plutôt médiocres. Ils débitent des banalités sur un ton généralement emphatique. La volonté d'unanimisme est flagrante, seuls font un peu exception les Ouzbeks qui essaient, tout en utilisant un langage mesuré, d'affirmer leur personnalité et de dire quelques mots des

problèmes de leur pays. Cependant, dans l'ensemble, les toasts se distinguent plus les uns des autres par ce qu'ils taisent que par ce qu'ils énoncent.

Un long toast à Staline, à sa santé et à ses succès est porté par l'adjoint russe de Mohammed Idriss tandis que Vazira Aïmanbek célèbre les succès économiques de l'Union soviétique et de l'Ouzbékistan et souhaite des succès nouveaux de plus en plus remarquables. Quelques autres participants reprennent les mêmes thèmes avec plus ou moins de bonheur. Au bout d'un moment, j'ai le sentiment que quelque chose n'a pas été dit qui aurait dû l'être et qui a été tu parce qu'il pouvait compromettre l'unanimité qui a régné jusqu'ici. Je ne me suis pas trompé. Vazira Aïmanbek reprend en effet la parole pour célébrer l'aide fraternelle apportée à l'Ouzbékistan par le prolétariat russe. Il rappelle les paroles de Staline qui déclare que les inégalités entre les peuples de l'URSS ne peuvent être surmontées « que si le prolétariat russe prête une aide réelle et durable aux peuples arriérés de l'Union soviétique... ». Il fallait que cela fût dit. Il eût été inconcevable que cela ne le fût pas mais les applaudissements des Ouzbeks sont nettement moins nourris que ceux des Russes : ils ne goûtent évidemment pas beaucoup d'être traités de « peuple arriéré ».

Et le dîner se poursuit, ponctué par des échanges de toasts de plus en plus laborieux, quand ils ne sont pas d'une brièveté exceptionnelle, visiblement destinée à satisfaire la soif d'alcool de celui qui les prononce.

Vers la fin de la soirée, la plupart des Russes, grands amateurs de vodka, sont passablement ivres. Grigori Mikhaïlovitch juge le moment venu de lever la séance en prononçant un dernier toast et chacun quitte sa place pour prendre congé. Je m'aperçois que Djamilla a disparu, ainsi d'ailleurs que la collaboratrice ouzbèke de l'Institut d'économie, sans doute fatiguée par tant de libations.

Je remonte à mon étage en empruntant les couloirs à cette heure déserts, me demandant si je retrouverai Djamilla dans ma chambre. Elle y est en effet. Elle m'explique que dans la confusion et le brouhaha de la fin du repas, cela a été pour elle un jeu d'enfant d'atteindre ma chambre sans être vue. Elle partira au petit matin avant que l'hôtel et le restaurant aient repris leur activité. (En réalité, elle a accompli une « prouesse » qu'elle n'aurait pas pu réaliser dans un grand hôtel de Moscou, dont les couloirs sont surveillés nuit et jour par des « femmes de service » chargées de contrôler toutes les allées et venues).

Je suis heureux qu'elle soit là pour cette dernière nuit. Au petit matin, comme prévu, Djamilla s'apprête à me quitter. Elle dira à sa famille qu'elle n'est rentrée à Tachkent que le 5 août.

Le moment de la séparation est douloureux. Nous avons vécu intensément ensemble ces quelques jours. Elle m'a fait aimer son peuple et sa civilisation. Je comprends l'ambition qu'elle a de contribuer à redresser l'image de pays « arriéré » diffusée par la propagande russe, et qu'elle veuille faire tout ce qu'elle peut pour aider à l'émancipation des femmes et des jeunes Ouzbeks écrasés par des traditions mais qu'elle estime modifiables sans nuire à cette culture.

Au moment où nous nous quittons, Djamilla me dit : — Nous ne devons pas être tristes. Nous avons fait et faisons ce que nous estimons devoir faire. Nous pouvons garder l'un de l'autre une image que nous respecterons. Nous pouvons aussi conserver présents en nous les instants que nous avons vécus et que nous aurions pu ne jamais connaître si la chance ne nous avait pas favorisés. Je détesterais l'idée que tu portes en quelque sorte mon deuil. Je suis bien vivante et je m'efforce d'avancer dans la voie que je me suis choisie. Je serais heureuse de savoir que je resterai pour toi un souvenir qui te réchauffe le cœur mais qui ne te brûle pas. Je souffrirais par contre d'imaginer que ce souvenir soit une source de chagrin et t'empêche de vivre aussi librement que tu le dois. Embrassons-nous comme si nous ne nous quittons pas tout à fait puisque nous resterons unis par les liens d'une véritable affection et par ceux de la mémoire. »

Malgré ces paroles, je ne peux tout à fait retenir mes larmes. Je la serre fortement dans mes bras avant qu'elle me quitte.

Deux heures plus tard, je me trouve sur l'aérodrome de Tachkent où Grigori Mikhaïlovitch est venu me saluer et assister à mon départ. Je ne conserve qu'un vague souvenir de l'escale à Saratov et du vol vers Moscou. Une voiture d'Intourist m'attend à l'aérodrome et me conduit directement chez moi, ce « chez moi » qui est aussi la chambre de Djamilla.

La vérité blessée

Après une bonne nuit de sommeil, je téléphone à Emilio pour lui confirmer mon retour. J'ajoute :

« J'ai rapporté la documentation nécessaire. En utilisant le premier projet que je t'avais montré et en travaillant d'arrache-pied, je peux te remettre mon projet définitif dans quelques jours. »

Travailler avec acharnement est le meilleur moyen de ne pas trop penser à Djamilla. Aussi, je me jette dans ce travail avec ardeur. Je progresse très vite car il s'agit surtout de combler les lacunes de mon ancien projet. Tout ce que j'ai vu, tout ce qui m'a été dit sur l'histoire et sur l'architecture par Djamilla, par ses collègues du Centre de recherches historiques, par le directeur des musées, le conservateur des monuments est encore présent dans mon esprit. Il en est de même de ce qui m'a été dit à l'Institut d'économie. Je dispose en outre des informations écrites que les uns et les autres m'ont remises. Surtout, la réalité du pays, de ses habitants et des sites que j'ai visités est entièrement vivante dans ma mémoire.

Très rapidement, le projet définitif est prêt. Je le porte à Emilio à son bureau d'Intourist. Il me promet de le lire dans les vingt-quatre heures puis de le remettre au co-rédacteur Dimitri Ivanovitch. J'ai tapé moi-même le projet en français, qui sera la langue de publication. Emilio et Dimitri lisent le français sans difficulté.

Avant de partir d'Intourist, Emilio et moi déjeunons ensemble à la cantine. Je lui raconte quelques-unes de mes impressions d'Ouzbékistan. Je parle avec enthousiasme de la beauté des sites et des paysages et de la civilisation ouzbèke qui plonge ses racines dans un passé millénaire. Il me plaisante en disant que je suis tombé amoureux de l'Ouzbékistan. Je parle aussi des problèmes de l'éducation, de la ségrégation que j'ai observée dans les écoles, et de l'apprentissage obligatoire de la langue russe par les enfants ouzbeks à partir d'un certain âge, apprentissage qui donne des résultats fort médiocres. Emilio me fait alors un exposé assez étonnant sur la nécessité, pour une meilleure compréhension entre les peuples, d'une « langue universelle » que tout le monde devrait apprendre. Il tourne en ridicule l'esperanto qu'il considère comme une langue artificielle, incapable de jouer un rôle mondial et il conclut en disant qu'à ses yeux la seule langue universelle à venir sera l'anglais car « cela est inscrit dans le

mouvement historique, dans l'expansion mondiale croissante de cette langue ».

A cette époque, une telle affirmation en URSS était « scandaleuse ». Elle pouvait même être dangereuse car la propagande officielle n'arrêtait pas de dénoncer l'impérialisme anglais (on n'en était pas encore à l'impérialisme américain). Officiellement, on était défavorable à l'idée d'une langue universelle tout en affirmant que la langue commune des peuples de l'Union soviétique devait être le russe. Emilio qui habituellement ne craignait pas trop d'énoncer des opinions hétérodoxes, sauf en ce qui concerne la « ligne générale » du parti, me demande cette fois-ci de ne pas trop parler de ses opinions sur l'anglais devenant la langue universelle.

Je reviens à Intourist le lendemain en fin d'après-midi et retourne directement voir Emilio. Il a fini de lire ma brochure et la trouve excellente. Il ne présente qu'un petit nombre de critiques de détail. Celles-ci concernent la présentation, insuffisante à son avis, des réalisations économiques de l'Ouzbékistan. Il fait quelques propositions concrètes que j'accepte sans difficulté. Nous nous rendons ensuite ensemble dans le bureau de Dimitri Ivanovitch. Nous lui remettons le texte auquel j'ai joint une note indiquant le complément qui y sera apporté sur les réalisations économiques du pays. Dimitri attendait visiblement ma brochure. Il me dit :

« Je vous promets de lire rapidement votre texte. Emilio m'a dit que c'est un bon travail. J'espère qu'il n'y aura pas de difficultés pour la mise au point. Soyez à votre bureau demain après-midi, je vous ferai signe. »

Le lendemain, Dimitri Ivanovitch me téléphone et me demande de venir le voir. Son accueil n'a plus l'amabilité de celui de la veille ; il me paraît hostile et agressif.

« Je dois vous le dire franchement : la conception d'ensemble du travail que vous m'avez remis hier est idéologiquement et politiquement erronée. Les rapports entre le parti et le gouvernement soviétiques et l'Ouzbékistan y sont présentés de façon malveillante. Vous donnez l'impression au lecteur que l'Ouzbékistan peut se développer essentiellement de lui-même, que son passé qui serait grandiose en fait une nation capable de progresser par ses seules ressources. Vous sous-estimez complètement l'aide décisive que le prolétariat russe a apportée et apporte à l'Ouzbékistan. Il y a pire : votre texte laisse entendre que la politique soviétique s'oppose à un développement multilatéral et harmonieux de cette République, en y

implantant une monoculture et une mono-industrie. A vous lire, on pourrait croire qu'il y a "exploitation" de cette République parce que les travailleurs de l'industrie textile reçoivent des salaires moins élevés que d'autres. Si je ne savais pas que vous êtes membre du parti français, je pourrais penser que ce travail est l'œuvre d'un ennemi de l'Union soviétique. Je trouve tout cela très grave. Le jugement favorable porté par Emilio sur ce que vous avez écrit ne fait que confirmer sa légèreté et son absence d'une position de classe claire. » Pour la première fois de ma vie, j'entendais un communiste me faire un discours aussi hostile et brutal. C'était une sorte d'acte d'accusation. Je ne savais trop que répondre. En tout cas, je proclamai ma bonne foi et ma conviction que l'URSS, que je considérais comme le pays du socialisme, devait être défendue par tout communiste.

Dimitri Ivanovitch me répond :

« Vous devez savoir que les intentions importent peu. Ce qui compte, c'est ce que l'on fait. Or, en écrivant ce travail, vous avez rédigé un texte calomnieux envers l'Union soviétique. Nous verrons avec Alexandre Antonovitch quelles conséquences en tirer. Je lui en parlerai et il vous convoquera certainement demain. »

Son réquisitoire achevé, Dimitri me fait comprendre que « l'entretien » est terminé. Je quitte son bureau profondément perturbé par la violente attaque verbale que je viens de subir et, aussi, par le ton de cette attaque qui ne laisse aucune place à la discussion ou à une justification.

A quoi correspond cette prise de position de Dimitri par rapport à mon texte et à moi-même ? Et plus généralement, quelle est cette façon d'aborder les problèmes politiques et idéologiques, de traiter avec une hostilité ouverte un point de vue autre que le sien. Je viens de découvrir un style particulier de rapports entre des hommes censés travailler en commun, un style caractérisé non par l'examen rationnel d'arguments mais par la dénonciation brutale des idées qu'on ne partage pas. Ces idées sont carrément considérées comme « hostiles » et reflétant l'absence d'une « position de classe claire ». Suis-je en présence seulement du comportement personnel de Dimitri, ce qui n'aurait qu'une signification limitée, ou suis-je en présence, comme j'en ai l'impression — Dimitri ayant parlé de faire appel immédiatement à Alexandre Antonovitch — d'un comportement institutionnel, d'une pratique politique établie ?

Je veux y voir clair. Je veux aussi tirer des conclusions de tout cela

concernant la façon dont il faut que je me comporte : dois-je tenter de discuter, d'argumenter et comment ? Ou dois-je m'incliner ? Je sens que la situation peut devenir sérieuse, qu'un faux pas peut facilement me faire classer — ce que je n'aurais jamais imaginé — dans la catégorie des « ennemis du peuple », par application du slogan « qui n'est pas avec nous est contre nous ». Je sais où cela peut mener d'être classé de cette façon. Jusqu'ici, j'étais persuadé que seuls étaient « qualifiés » ainsi ceux qui s'étaient livrés de façon systématique à des activités volontairement néfastes au pays et au socialisme, je commence à me demander si l'appellation d' « ennemi du peuple » n'est pas beaucoup plus largement appliquée.

Revenu dans le bureau que je partage avec Emilio, ce dernier m'interroge sur mon entrevue avec Dimitri Ivanovitch. J'en rends compte de façon détaillée ; j'ometts seulement de mentionner le jugement déplaisant que Dimitri a porté sur lui.

Plus mon récit progresse, plus le visage d'Emilio s'assombrit. Je termine en lui demandant ce qu'il pense de cette affaire.

Il hésite avant de parler puis il commence :

« C'est une affaire politique sérieuse et qui signifie que la situation est sans doute très différente de celle que je croyais. Dimitri t'a certainement dit ce qu'il pense. Il y a longtemps que je considère qu'il fait partie de ceux que Lénine fustigeait comme “chauvins grand-Russes” ; cependant, il y a quelques mois, il n'aurait pas parlé comme il l'a fait. Il se serait contenté de demander de sérieuses rectifications à ta brochure, il n'aurait pas prononcé un tel réquisitoire ni employé des termes aussi menaçants. S'il s'est exprimé de la sorte, c'est qu'il prévoit qu'un durcissement de la ligne politique se prépare au sommet du parti, que nous allons entrer dans une nouvelle ère de suspicion et, simultanément, de glorification unilatérale des succès du prolétariat russe entraînant les autres peuples dans la marche en avant. »

« As-tu observé toi-même des signes avant-coureurs d'un tel durcissement de la ligne politique ? »

« Aucun. Au contraire, depuis quelques mois la propagande affirme que “la vie est devenue plus facile”, ce qui est vrai en partie. D'autre part, les discours sur la nouvelle Constitution, insistent sur l'idée qu'elle sera “la plus démocratique du monde” ; ces discours soulignent aussi la nécessité d'une certaine liberté d'expression, et de discussions franches et ouvertes. Ils ne semblent donc pas annoncer un durcissement de la ligne politique. »

Ces paroles d'Emilio me ramènent brutalement quelques mois en arrière, en avril 1936, lorsque Boukharine est venu en voyage officiel en France pour négocier le rachat par un Institut de recherche scientifique soviétique des Archives de Marx et d'Engels détenues par Boris Nicolaevski, ancien dirigeant menchevik qui vivait à Paris. La plus grande partie des archives qu'il possédait était à Amsterdam mais lui-même avait ses bureaux et dirigeait une bibliothèque située au 7 de la rue Michelet, dans le 6^e arrondissement. J'avais l'habitude de me rendre dans cette bibliothèque toute proche des jardins du Luxembourg. Je connaissais bien Boris Nicolaevski ; aussi, un jour je l'interrogeai sur Boukharine et les conversations qu'il avait eues avec lui.

La personnalité de Boukharine m'intéressait beaucoup. Je savais que malgré certaines critiques qu'il lui avait adressées, Lénine le considérait comme le meilleur théoricien du parti. Je savais aussi que de 1923 à 1928 il avait été étroitement associé à la politique prudente alors menée par Staline et je n'arrivais pas à bien comprendre comment s'était effectuée la rupture entre les deux hommes. Boukharine avait alors été qualifié de « droitier » et réduit à faire son autocritique publique. Pendant quelques années, ce dirigeant qui avait été président de l'Internationale communiste et rédacteur en chef du quotidien du parti, la *Pravda*, avait disparu de la scène politique. Il réapparût en 1933. Il occupa alors le poste de rédacteur en chef des *Izvestia* et devient membre de la commission chargée de rédiger une nouvelle Constitution. J'aurais aimé en savoir davantage sur ces péripéties de la vie de Boukharine, et sur ce qu'elles pouvaient indiquer concernant les débats ayant lieu dans le parti.

Malheureusement les questions que je posais à Nicolaevski sur ce sujet ne suscitaient que des réponses vagues et évasives. Nicolaevski ne voulait visiblement pas trop parler. Il me dit que ses conversations portaient essentiellement sur la vente des Archives. Pourtant, j'insistai pour savoir ce que Boukharine pensait de la situation actuelle en Union soviétique.

A force d'insister, Boris Nicolaevski finit par me dire que Boukharine, en communiste discipliné, se refusait de discuter hors du parti des affaires intérieures de celui-ci. Néanmoins, il acceptait de porter en privé quelques appréciations sur la situation politique en URSS. A court terme, il était plutôt optimiste. Il croyait que la nouvelle Constitution, qu'il disait avoir lui-même rédigée, pouvait permettre un passage pacifique de la dictature du parti à une vraie démocratie populaire. Il espérait qu'aux élections il pourrait y avoir plusieurs candidats rivaux et qu'il y aurait égalité devant la

loi entre communistes et non communistes. Il ne pensait donc pas à un durcissement prochain de la ligne, toutefois il n'était pas très optimiste pour un avenir plus éloigné. Il craignait l'influence de ceux qu'il appelait les « bureaucrates professionnels », pour qui la terreur était la méthode normale d'administration et qui considéraient que l'obéissance absolue aux ordres était la qualité suprême. Il craignait même que ces gens finissent par transformer le pouvoir soviétique en un empire du *talon de fer*, selon le titre d'un livre de Jack London, qui décrivait ainsi la domination du grand capital.

Mon entrevue avec Dimitri tend à me faire penser que la « démocratisation » évoquée par Emilio et à laquelle Boukharine semblait croire au mois d'avril était un mirage ; peut-être un « rideau de fumée » destiné à préparer une toute autre politique. Cependant, je n'arrive pas à comprendre comment un tel « tournant » peut s'expliquer, à quelles nécessités il correspond. Pensant qu'Emilio n'en sait sûrement pas plus que moi sur ce sujet, je m'abstiens d'en discuter avec lui. En revanche, je lui demande s'il peut me conseiller sur le comportement que je devrai avoir le lendemain, lors de mon entrevue avec Alexandre Antonovitch.

« Ce sont des conseils difficiles à donner, d'autant plus que je ne sais pas ce qu'Alexandre Antonovitch dira : s'il aura ou non une attitude aussi sévère que celle de Dimitri. En réalité, je crains qu'il soit également très dur avec toi, précisément parce qu'il me semble qu'il s'agit d'un durcissement de la ligne. S'il n'y avait pas un tel durcissement, je suis persuadé, connaissant un peu le passé d'Alexandre Antonovitch, qu'il serait favorable à ta brochure comme je l'ai été moi-même. »

« S'il était favorable, il n'y aurait plus de “grave problème” et Dimitri n'aurait qu'à garder pour lui son hostilité et son réquisitoire de procureur. »

« Inutile de compter là-dessus. Dimitri n'est pas un homme qui s'engage à la légère. C'est un homme bien informé. Il a peut-être même des liens particuliers avec le NKVD. »

Plus tard, ces paroles d'Emilio me reviendront à l'esprit quand la prolongation de mon visa de séjour me sera refusée par le NKVD. Ce dernier était peut-être au courant par Dimitri lui-même du jugement sévère que celui-ci avait porté sur ma brochure.

« Donc je dois m'attendre à ce qu'Alexandre Antonovitch soutienne Dimitri. Dans ces conditions, que dois-je faire ? Est-ce que je peux essayer de me défendre ? »

« Ce serait la pire des choses. Tu ne ferais que t'enfoncer, et on ne sait pas jusqu'où cela pourrait mener. Si tu étais membre du parti soviétique, tu serais presque certainement obligé de faire une autocritique en règle. Etant membre d'un parti étranger, les choses n'iront pas aussi loin mais on attendra certainement de toi que tu "reconnaisse tes erreurs". Si tu ne veux pas avoir de sérieux ennuis, c'est ce qu'il faut que tu fasses. Il faut que tu réfléchisses à la façon dont tu t'exprimeras. Je ne peux pas le faire à ta place, trop de choses dépendent de la manière dont l'entretien se déroulera et de l'attitude que prendra Alexandre Antonovitch. Je suis désolé de ce qui t'arrive. J'espère que tu t'en tireras avec un simple blâme car il n'y a pas longtemps ton texte n'aurait pas suscité de telles réactions. Je te souhaite bonne chance pour ton entretien de demain. Tu me raconteras comment les choses se seront passées. »

Je remercie Emilio pour tout ce qu'il m'a dit, et en tire quelques conclusions. L'une d'elles est que dans l'URSS d'aujourd'hui les rapports entre ceux qui dirigent et ceux qui sont dirigés sont tels que les seconds doivent admettre que les premiers ont toujours raison, sauf peut-être sur des points secondaires. Il faut donc se comporter en conséquence. C'est là ce que Boukharine avait en vue lorsqu'il parlait de l'obéissance absolue que les administrateurs soviétiques attendent de leurs subordonnés. Ce qui me frappe, c'est que cette obéissance absolue paraisse être exigée aussi dans un travail d'élaboration qui habituellement suppose des prises de position personnelles. Mais les choses semblent bien se présenter ainsi.

Je me dis qu'il se peut que ce soit là une exigence de l'étape actuelle de la « construction du socialisme », et que Boukharine en cherchant à s'opposer à ces pratiques se trompe peut-être. Après tout, en 1916, dans la controverse qui avait opposé Boukharine à Lénine, n'avait-il pas été accusé par ce dernier de « position anarchiste » ? Ainsi, sous la pression d'une situation contraignante, je me préparais non seulement à me soumettre mais aussi justifier cette soumission.

A l'époque, je ne cherchais pas à analyser les mécanismes qui commandaient l'attitude dictatoriale de la hiérarchie bureaucratique, ni les raisons idéologiques qui poussaient ceux qui se voulaient communistes à se soumettre à la hiérarchie. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai rattaché ces mécanismes à une certaine conception du marxisme, celle qui a prévalu en URSS puis dans tous les pays se réclamant de la même tradition idéologique.

Le soir, c'est l'esprit très confus que j'entrai au café du National, où

j'avais donné rendez-vous à Véra.

Elle était déjà arrivée et installée à une table relativement isolée des autres. Elle me tournait le dos mais je la reconnus aussitôt à ses magnifiques cheveux blonds sagement coiffés. Lorsque j'approchai et qu'elle m'aperçut, elle tendit les deux mains vers moi, saisissant ma main droite et se montrant visiblement heureuse que je l'ai appelée.

Pour ma part, j'eus un peu honte de lui avoir fait signe parce que je souhaitais recevoir ses conseils, après l'avoir laissée longtemps sans donner de mes nouvelles. Je commençai donc par lui parler de mon absence de Moscou, du voyage en Ouzbékistan sur lequel je lui donnai pas mal de détails. Je terminai en disant :

« Comme tu vois, j'ai été très occupé. Il n'y a que quelques jours que j'ai remis en lecture mon projet de brochure sur l'Ouzbékistan. »

« Comment ce travail a-t-il été accueilli ? »

« De façon très différente selon les lecteurs. J'ai eu jusqu'ici deux lecteurs : Emilio et Dimitri Ivanovitch. Je crois que tu les connais tous les deux. »

« Oui, je les connais un peu. Quelles ont été leurs réactions ? »

« Très différentes, comme je te l'ai dit. Emilio a eu un jugement positif ; il ne m'a suggéré que des rectifications secondaires. »

« Et Dimitri ? »

« Lui a été extrêmement sévère et sans nuances. J'ai eu droit à un véritable réquisitoire. »

Je résume ensuite ce que Dimitri m'a dit, j'indique les termes qu'il a employés. Lorsque j'ai terminé, Véra ne cache pas une certaine inquiétude. Elle regarde autour de nous pour s'assurer que nous n'avons pas de voisins trop proches et qui pourraient nous entendre. Elle me dit :

« Je crains que ce soit une affaire sérieuse. Cette réaction de Dimitri semble indiquer que la situation est en train de se durcir. Je te l'ai dit la dernière fois, depuis un moment je prévois un tel durcissement. Je n'avais pas tort de te conseiller d'être prudent. »

« Je sais, mais je n'ai pas cru commettre d'imprudence. »

« Je peux te comprendre. En réalité, il faut bien connaître les mœurs de ce pays pour savoir ce qui est prudent ou non à tel ou tel moment. Pour éviter cette affaire, tu aurais dû discuter plus concrètement du contenu de la brochure non seulement avec Emilio mais avec Dimitri qui est un responsable politique. Tu aurais pu observer ses réactions aux différents thèmes que tu te proposais de développer et tu en aurais tenu compte en

rédigeant ton projet. C'est dommage que nous ne nous soyons pas vus plus tôt. »

« Je vois. Tu m'aurais donc conseillé d'écrire non pas essentiellement d'après les observations que j'ai faites et les informations que j'ai recueillies sur place auprès des gens qui connaissent le pays et ses problèmes mais d'après les opinions de Dimitri qui n'a jamais visité l'Ouzbékistan et qui ignore pratiquement tout de la réalité de ce pays. »

« Mon cher Pierre, je t'aurais conseillé cela non parce que je trouve correct, en général, d'agir de la sorte, mais parce que chez nous c'est ainsi que ceux qui font un travail intellectuel sont plus ou moins obligés d'agir. Sauf rares exceptions, on ne demande pas à ceux qui écrivent d'exposer ce qu'ils ont réellement vu ou ce qu'ils savent ou encore ce qu'ils croient être juste, mais de répéter ce qui est conforme à la ligne politique, et en employant les arguments que les dirigeants utilisent pour exposer cette ligne. Ceux qui écrivent ne doivent pas faire montre de trop d'originalité, d'où le style stéréotypé de ce que nous publions, y compris de la plupart des œuvres littéraires contemporaines. Tout écrit est une défense et une illustration de la ligne politique. »

« Dans ce cas, pourquoi m'avoir envoyé en Ouzbékistan ? »

« Simplement pour y découvrir le délabrement dans lequel étaient tombées l'économie et la culture ouzbèkes à l'époque féodale », puis, après 1917, en raison du sabotage des ennemis du pouvoir soviétique, et de démontrer, à partir de là, les progrès accomplis grâce à la sagesse de la ligne politique, aux initiatives du secrétaire général et au rôle décisif joué par l'aide financière et technique dispensée par le gouvernement soviétique. On s'attendait aussi à ce que tu rapportes de ton voyage des exemples concrets de la clairvoyance du parti ; si possible des exemples tirés de conversations avec des ouvriers, des paysans et des étudiants ouzbeks : ceux-ci auraient vanté en termes édifiants la sagesse du Comité central et de son secrétaire général. Tu n'as qu'à lire ce qui est publié dans notre presse, c'est ainsi que l'on écrit. Bien sûr, il y a des variations dans la densité des stéréotypes et dans celle des références à la sagesse de nos dirigeants, et avant tout de notre grand dirigeant. Ces variations en plus ou en moins dépendent beaucoup des circonstances ; plus la situation est tendue, plus ces références doivent être nombreuses. Si je ne me trompe pas, nous entrons maintenant dans une nouvelle période de tension. Dans ces conditions, il est normal qu'on exige de toi un texte ultra-conformiste, donc quelque chose de très différent de ce que tu as écrit, me semble-t-il. »

« Tu as probablement raison. Comme tu me l’as dit l’autre jour, je suis “naïf et ignorant”. Mais ce n’est pas seulement cela : je ne suis pas capable d’écrire des choses auxquelles je ne crois pas. »

« Heureusement pour toi tu n’es pas soviétique, car ici le sort de la plupart des intellectuels est, à un moment ou à un autre, d’écrire des choses auxquelles ils ne croient pas. Il existe certainement une minorité qui croit spontanément ce que dit le pouvoir ; eux n’ont pas de difficultés : ils répètent le discours officiel en le “concrétisant” à leur manière. Mais je pense que ce n’est pas le cas de la majorité qui voit combien le discours tenu par les dirigeants sur la “vie heureuse” ou sur la” prospérité des kolkhozes et sur nombre d’autres thèmes, est un discours irréal. Ceux qui font partie de cette majorité et qui ne veulent pas être éliminés doivent être capables d’écrire des choses auxquelles ils ne croient pas, sinon ils sont éjectés du système, ils perdent leur situation et sont arrêtés et persécutés. D’autres n’attendent pas d’en être arrivés là : ils sortent d’eux-mêmes du système et de la vie en se suicidant, comme l’a fait Maïakovski. Evidemment, tes problèmes ne sont pas ceux d’un écrivain célèbre et connu mais, à une autre échelle, ce sont les mêmes. Aussi, je le répète : heureusement pour toi que tu n’es pas un Soviétique alors que tu es un intellectuel. »

Je dis à Véra :

« Je savais qu’il y avait eu une période extrêmement sectaire dans la vie littéraire soviétique mais je croyais que cette période était dépassée, que depuis le I^{er} Congrès international des écrivains soviétiques d’août 1934 on était entré dans une autre ère, celle d’une “ouverture”, préconisée semble-t-il par Gorki et qui a permis de réintégrer des hommes comme Pasternak et Ehrenbourg. »

« C’est vrai que ce Congrès avait une telle orientation, mais cette orientation n’a pas été maintenue. Aujourd’hui, sous l’étiquette du “réalisme socialiste” on demande aux écrivains de produire des œuvres qui plaisent avant tout au pouvoir, qui lui renvoient l’image de ce qu’il voudrait que soit la société soviétique ou, du moins, de ce qu’il voudrait que soit la représentation que chacun se fait de cette société. »

« Ce que tu affirmes concerne essentiellement les écrivains ; je pense que tu exagères en généralisant à l’ensemble des intellectuels. »

« Non, je n’exagère pas ! La situation est la même dans le domaine scientifique mais elle est seulement moins évidente pour le moment. En tout cas, je peux te dire — car je le sais par un de mes frères qui est

biologiste — que dans ce domaine comme dans celui des techniques agricoles, il existe de plus en plus une doctrine officielle, celle prônée par Lyssenko ; les biologistes et agronomes qui développent des thèmes en contradiction avec cette doctrine commencent à être persécutés. Je crains que ces pratiques ne se développent, ce qui serait catastrophique pour la science soviétique. »

Je n'arrivais pas à croire tout ce que Véra me disait. Il me semblait qu'il y avait là des éléments de vérité mais que — par suite de l'expérience de persécution par laquelle elle était passée — elle avait tendance à généraliser et à exagérer. Aussi, je décidai de ramener la discussion à mon cas personnel ; j'enchaînai :

« Tu as peut-être raison mais il me semble qu'on n'en est pas là. De toute façon, le cas de ma brochure est bien différent. Il s'agit d'une brochure destinée à faire connaître l'Ouzbékistan et à inciter des touristes à le visiter en leur fournissant un certain nombre de connaissances sur son passé, sur son présent, sur sa culture, son architecture, son économie, etc. Il n'y a pas là de quoi ouvrir un vaste débat. »

« Tu te trompes. D'abord, si on le veut, n'importe quoi peut faire l'objet d'un "vaste débat", et à partir de ce "débat" on peut découvrir des gens qui ont commis des "erreurs impardonnables", qui ont défendu le "point de vue de l'ennemi", etc. Ce que Dimitri t'a dit devrait te l'avoir appris. »

« C'est juste, je l'ai constaté. Mais dis-moi, si demain lors de l'entretien avec Alexandre Antonovitch je suis soumis aux mêmes critiques et accusations, que dois-je faire, selon toi ? »

« Si tu ne veux pas que les choses s'aggravent, tu es bien obligé de leur donner raison. Tu dois plaider ton inexpérience. Tu les placeras ainsi sur un terrain difficile pour eux : ton inexpérience est réelle ; aussi, aux yeux des instances supérieures, Alexandre Antonovitch peut apparaître comme ayant commis une grave faute en te confiant la préparation d'une brochure qui soulève les problèmes délicats des rapports entre le pouvoir central et une République soviétique ayant un passé aussi brûlant que l'Ouzbékistan. Je crois qu'Alexandre Antonovitch ne grossira pas cette affaire. Il te retirera simplement la responsabilité de la mise au point finale de la brochure en te laissant le soin de vérifier la traduction. Dans cette histoire, c'est Dimitri qui remporte une victoire. Si dans quelques temps une discussion s'ouvre sur la vigilance politique de la direction des publications, il disposera d'un bon élément pour un dossier de mise en accusation, ce qui peut lui donner la possibilité de faire éliminer Alexandre

Antonovitch et, peut-être, de le remplacer. »

J'écoutais Véra avec étonnement : elle me révélait un aspect complètement ignoré par moi des rapports bureaucratique-politiques au sein des administrations soviétiques. Cet aspect me fascinait mais je le trouvais profondément répugnant : il n'avait rien à voir avec les rapports de coopération et de camaraderie que j'imaginai.

Je proposai à Véra de la raccompagner chez elle afin de poursuivre notre conversation en marchant.

Cette fois-ci nous ne suivîmes pas les grandes artères mais de petites rues parallèles à celles-ci. Elles étaient beaucoup moins bien entretenues que les grandes avenues mais elles étaient bordées de petits immeubles datant du XIX^e ou du XVIII^e siècle. On se retrouvait ainsi plongé dans l'ancienne ville de Moscou, une ville semi-rurale au charme tout particulier.

Au moment où nous approchons de l'immeuble où habite Véra, je lui demande :

« Ainsi tu crois que ce qui peut arriver de pire, c'est qu'Alexandre Antonovitch confie à Dimitri la responsabilité de la mise au point de la brochure, ma tâche se limitant à celle de traducteur ? »

« Oui, c'est ce que je t'ai dit. Quant à l'avenir, je ne suis pas prophète mais je pense qu'on te confiera la préparation de textes moins délicats comme, par exemple, une brochure concernant les excursions sur la Volga ; en effet, celle dont nous disposons n'est plus du tout à jour. »

« Tu sais, Véra, je ne suis pas tout à fait décidé à rester dans ce service d'Intourist, même si on me le propose, comme tu le crois. Après ce qui s'est passé, je crains de me sentir mal à l'aise. Avant de partir en Ouzbékistan, j'ai rencontré un ami qui m'a parlé de la possibilité de travailler au *Journal de Moscou*. J'ai envie de me renseigner pour savoir si cette possibilité est bien réelle et, dans ce cas, de l'accepter. »

« Je comprends parfaitement ce que tu ressens, Pierre. Si c'est possible, c'est peut-être une bonne décision. En tout cas, cela te ferait connaître un autre milieu de travail et cela enrichirait ta connaissance de la vie soviétique. De toute façon, sache que, où que tu sois, je serai toujours heureuse de t'aider, si c'est possible au moins par mes conseils. N'oublie pas que j'ai pour toi une très grande affection et ne me laisse pas longtemps sans nouvelles. »

Arrivés à sa porte, elle me quitte, comme la dernière fois, en m'embrassant.

Le lendemain matin, je me trouve de bonne heure à ma table de travail. J'assiste à la cérémonie habituelle de la distribution de thé et de pâtisseries. Je discute un peu avec Emilio. Vers midi je suis appelé chez Alexandre Antonovitch. Il est assis à son bureau. Sont également présent Dimitri et Stepan Stepanovitch. J'ai appris depuis que ce dernier est *partorg*, donc représentant du Département des cadres, c'est-à-dire de l'appareil du parti. Sa présence confère une certaine importance à la réunion.

Alexandre Antonovitch me salue beaucoup plus amicalement que Dimitri. Il commence même par m'interroger sur ma santé et sur mon séjour en Ouzbékistan, puis il aborde la question pour laquelle nous sommes réunis :

« Dimitri Ivanovitch m'a communiqué votre texte. Je l'ai lu avec attention. Je vous dis franchement que certaines parties de ce texte ne sont pas utilisables pour une brochure destinée à être publiée. On y trouve une méconnaissance totale (c'est le moins que je puisse dire) de la ligne du parti en Ouzbékistan, des problèmes qu'il y avait à résoudre et de la façon dont ils l'ont été. Dimitri a déjà fait la critique de ces aspects de votre texte. Je suis entièrement d'accord avec ce qu'il vous a dit et qu'il m'a résumé. »

« Je ne saurais pas contester votre jugement ni celui de Dimitri. Sur ces problèmes votre expérience est beaucoup plus grande que la mienne. Je regrette d'avoir agi sans discernement et d'avoir rédigé ce texte trop vite et sans consultation de camarades politiquement responsables. »

« C'est bien que vous prononciez ces paroles et que vous reconnaissiez vos torts. En réalité, je l'ai dit à Dimitri Ivanovitch, les torts sont partagés et les plus graves sont de son fait. Il a été désigné comme co-rédacteur de cette brochure et il savait que vous étiez inexpérimenté. Il aurait dû prendre l'initiative de mieux vous éclairer sur la ligne politique du parti et sur les problèmes qui se posaient en Ouzbékistan. Il lui appartenait de le faire avant que vous accomplissiez votre voyage. »

Stepan Stepanovitch intervient à ce moment :

« Ce qu'Alexandre Antonovitch vient de dire est parfaitement exact. Il y a deux responsables dans cette malheureuse affaire : Pierre et Dimitri mais la responsabilité la plus lourde incombe à Dimitri. C'est un homme d'expérience ; or, il a agi avec légèreté, il n'a absolument pas fait preuve de vigilance. »

En entendant ces paroles, je comprends qu'Alexandre Antonovitch a agi

avec habileté. Il a coupé l'herbe sous le pied de Dimitri qui aurait pu utiliser cette affaire contre lui. Au contraire, avec l'aide du *partorg*, il a placé Dimitri dans une situation délicate. Il ne reste plus à celui-ci qu'à le reconnaître.

« Alexandre Antonovitch a parlé avec sagesse : c'est vrai que j'ai eu tort d'attendre passivement le travail de Pierre et de ne pas mieux l'éclairer sur la ligne du parti et sur les analyses qu'on attendait de lui. Evidemment, j'ai été très occupé par d'autres tâches mais ce n'est qu'une explication, ce n'est pas une justification. Je reconnais que j'ai manqué d'esprit d'initiative et de vigilance. J'en tirerai une leçon pour l'avenir. »

Le directeur est visiblement satisfait de la tournure que prennent les événements. Il a le soutien du *partorg*, et Dimitri a amorcé une autocritique. Ce « manque de vigilance » pourra lui être utilement rappelé dans d'autres circonstances. Il est temps maintenant de tirer les conclusions pratiques de la situation. Aussi Alexandre Antonovitch enchaîne :

« J'ai pris bonne note des paroles de Dimitri Ivanovitch. Sur le plan pratique, une des conséquences à en tirer est qu'il lui revient de réparer les dégâts dont il est en partie responsable. Je le charge de mettre définitivement au point cette brochure. Pierre aura à assurer la qualité de la traduction. Ce travail devra être terminé à la fin du mois. A ce moment, nous verrons quelle nouvelle tâche confier à Pierre en veillant à ce qu'il reçoive à temps les directives politiques et idéologiques nécessaires pour la mener à bien. »

L'entretien est terminé. En quittant le bureau d'Alexandre Antonovitch, j'éprouve un terrible sentiment de lassitude. Toute cette comédie de mise en accusation, les pressions faites sur celui qui est en position de faiblesse pour qu'il « reconnaisse ses fautes », la façon dont ces « aveux » sont enregistrés afin de servir ultérieurement à alimenter de nouvelles accusations, plus graves, tout cela m'écœure profondément. Mon entretien avec Véra m'avait apporté quelque lumière sur ces aspects de la vie soviétique mais une chose est d'en entendre parler, une autre est de les vivre.

D'après ce que Véra m'a dit, je ne doute pas que je retrouverai la même atmosphère de rivalités, de mise en accusation et de pseudo-« autocritiques » dans toutes les administrations. Il n'empêche que j'ai envie de « changer d'air » le plus vite possible. Bien que sur le plan personnel je ne m'en tire apparemment pas trop mal, je suis à la fois

écœuré et terriblement las de ce que je viens de vivre. Plus profondément, je suis inquiet et révolté de constater que la ligne politique du parti soviétique n'est pas celle d'une coopération fraternelle entre les nations qui composent ce pays. Au contraire, cette ligne est au service des tendances chauvines grand-russes et elle s'impose avec une brutalité croissante.

Lassitude et fatigue

Je décide de prendre rapidement contact avec le *Journal de Moscou*. En sortant des bureaux de l'Intourist, j'entre dans le hall du Métropole dont je retrouve avec un certain plaisir le charme désuet. Il me sera possible d'appeler tranquillement mes correspondants. Je téléphone d'abord à Boris pour lui dire que j'en ai assez du travail à Intourist et pour lui demander s'il pense qu'il est toujours possible que j'aie voir le rédacteur en chef du *Journal de Moscou* qui, selon ce qu'il m'avait dit il y a quelque temps, envisageait avec faveur une candidature de ma part. Boris me répond affirmativement : le rédacteur en chef est actuellement en vacances en Crimée mais, avant de partir, il a dit à Boris que je pouvais voir de sa part une de ses adjointes, Anna Fédorovna à laquelle il a donné des instructions.

Je remercie Boris et téléphone aussitôt après au *Journal de Moscou*. Je demande à parler à Anna Fédorovna. Je lui dis qui je suis et lui demande un rendez-vous, elle me l'accorde pour le lendemain matin.

Le *Journal de Moscou* est un hebdomadaire soviétique de langue française qui paraît depuis avril 1934, au moment où commence une période « d'ouverture » sur l'étranger. Sa rédaction est installée non loin de la place Pouchkine. Pour m'y rendre, je passe devant l'immeuble des *Izvestia*. Le siège du *Journal de Moscou* se trouve dans un ancien grand hôtel particulier, une sorte de petit palais dont les fenêtres intérieures donnent sur un beau jardin.

Je rencontre Anna Fédorovna dans une des vastes salles de la rédaction. C'est une femme de petite taille, au visage rond, à la voix aiguë. Elle porte des lunettes et a un air affairé. Elle me reçoit aimablement mais sans me marquer un intérêt particulier. Par la façon dont elle se comporte, j'ai l'impression qu'elle ne fait qu'exécuter les ordres de son rédacteur en chef. Elle ne me pose presque pas de questions. Elle écoute surtout ce que je lui dis. Je lui explique brièvement ce que je fais à Intourist et que ce travail ne m'intéresse pas tellement, que je serais plus intéressé par une activité au *Journal de Moscou*.

« Notre rédacteur en chef, Anton Serguéïvitch, m'avait annoncé que vous nous appelleriez peut-être. Nous avons besoin d'un collaborateur qui revoie nos traductions pour les mettre en bon français et pour les adapter à

nos lecteurs étrangers. D'après ce que Boris Maximovitch a dit de vous, des études de langues que vous avez faites, vous êtes l'homme qu'il nous faut. Anton Serguéïvitch m'a donné un projet de contrat de travail pour le cas où vous seriez venu nous voir. »

Anna Fedorovna sort un projet de contrat d'un tiroir et me le remet. Je le parcours rapidement. Je vois que je serai chargé de « récrire » les articles traduits pour le *Journal de Moscou*. Le salaire prévu est de 700 roubles (les salaires de la presse sont plus élevés que les autres). La date à laquelle j'aurai à commencer mon travail est laissée en blanc. Je dis à Anna Fedorovna que je ne pourrai commencer que le 1^{er} septembre car il me faut finir un travail à Intourist et annoncer mon départ à cette administration. La date du 1^{er} septembre lui paraît acceptable. Elle me demande de compléter et de signer le contrat. Elle me fait aussi remplir une « biographie ».

En quittant le *Journal de Moscou*, je me rends directement à Intourist. Je demande à voir Alexandre Antonovitch en disant que j'ai une communication urgente à lui faire. Il me reçoit très vite et m'interroge :

« Que s'est-il passé depuis hier ? Pourquoi avez-vous demandé à me voir ? »

« Alexandre Antonovitch, je voulais vous dire qu'après ce qui s'est passé avec cette brochure, je ne suis pas sûr d'avoir une expérience suffisante pour entreprendre un nouveau travail de ce genre. Je crains de rencontrer des difficultés semblables à celles que j'ai déjà rencontrées, et cela ne sera bon pour personne. Je préfère donc quitter votre administration à la fin du mois, après avoir terminé la tâche dont vous m'avez chargé. »

Visiblement, Alexandre Antonovitch est étonné de ma décision. Mon comportement de la veille ne la laissait pas prévoir. Cependant, il ne semble pas mécontent. D'une certaine façon, s'il m'avait congédié lui-même à la suite du rapport que Dimitri avait rédigé sur ma brochure, il aurait reconnu avoir commis une erreur en m'embauchant. Ma décision de partir de moi-même arrange les choses. Elle lui évite de conserver un collaborateur dont la « sensibilité » et la « prudence » politiques lui paraissent insuffisantes. Il se montre donc extrêmement aimable :

« Je regrette beaucoup que vous preniez cette décision mais d'une certaine façon je vous comprends. Puis-je vous demander si vous avez déjà un autre travail en vue ? »

Sans lui dire que j'ai déjà signé mon contrat, je lui explique que le

Journal de Moscou recherche un Français pour récrire les articles traduits du russe. J'ajoute qu'un de mes amis m'a introduit auprès de ce journal dont le rédacteur en chef est prêt à me recruter. Il me félicite et ajoute :

« Vous voyez comme il est facile de trouver du travail ici. Ce n'est pas comme en France où il y a tellement de chômeurs. »

« Vous avez raison. C'est là une des supériorités du socialisme sur le capitalisme. »

Je prends rapidement congé d'Alexandre Antonovitch en le remerciant de son accueil et de sa compréhension. Je promets de revoir la traduction de la brochure dans les délais prévus. En quittant le directeur, je vais voir Emilio auquel j'annonce mon départ pour la fin du mois. Il a l'air sincèrement désolé :

« Je t'avais vraiment pris en amitié. Je regrette beaucoup que tu partes mais je peux le comprendre, surtout que tu as trouvé un autre travail qui sera sans doute moins pesant. J'espère que même lorsque tu auras quitté Intourist nous resterons en contact. »

« Bien entendu. Nous avons toujours eu des rapports amicaux. Je ne vois pas pourquoi ils s'interrompraient. »

Emilio propose alors que nous déjeunions ensemble à la cantine.

« Je te remercie mais je n'ai pas envie de déjeuner aujourd'hui. Je me sens très fatigué et je vais rentrer me reposer chez moi. »

En réalité, je suis beaucoup plus que fatigué, je suis épuisé. D'un seul coup, je ressens avec accablement la façon dont mon projet de brochure a été refusé, alors qu'il contenait des développements auxquels je tenais parce qu'à mes yeux ils rendaient bien compte des réalités de l'Ouzbékistan et de ses problèmes. Je suis aussi déçu pour mes amis ouzbeks qui verront paraître une brochure très différente de celle à laquelle ils doivent s'attendre. Mais ma fatigue et mon épuisement ont bien d'autres raisons : la tristesse que j'éprouve d'être séparé de Djamilla à laquelle je pense souvent, et aussi la découverte de l'acuité du chauvinisme grand-russe et celle de rapports de travail qui loin d'être des rapports de camaraderie sont profondément antagonistes : ceux qui veulent « arriver » n'essayent pas d'aider les autres ; au contraire, ils dressent des actes d'accusation contre eux et préparent des dossiers et des arguments pour pouvoir témoigner de leur propre « vigilance ». De cette façon, ils éliminent des collègues, tout en affaiblissant les positions de « supérieurs » qu'ils espèrent remplacer à l'avenir dans la hiérarchie. J'éprouve le besoin de rentrer chez moi et de m'isoler pendant quelques jours.

Avant de rentrer, je téléphone à Véra pour lui expliquer brièvement comment les choses se sont passées depuis que nous nous sommes vus. Je lui dis : « Je rentre chez moi pour me reposer. Si tu veux, viens me voir, je serai content de t'expliquer ma situation. » Elle me promet de venir quelques instants.

Je passe à la poste centrale, d'où j'envoie un télégramme à Djamilla à qui je n'ai même pas trouvé le temps d'écrire depuis mon retour. Je lui dis que je pense à elle et que je n'ai pas écrit plus tôt en raison d'une série d'événements dont je lui parlerai dans une prochaine lettre. Je précise que je quitte Intourist à la fin du mois ; en lui donnant cette indication, elle comprendra que les choses ne vont pas bien pour la brochure. Je pense qu'il vaut mieux qu'elle le sache le plus tôt possible.

Rentré chez moi, je me couche tout habillé sur mon lit. J'ai des vertiges et l'impression d'avoir de la fièvre. Finalement je m'endors. Vers six heures du soir, je suis réveillé par Véra qui frappe à ma porte. J'ai du mal à me lever pour lui ouvrir. Je m'allonge à nouveau sur mon lit en m'excusant de ne pas rester assis. Elle prend une chaise qu'elle place près de moi et parle pour me calmer :

« Je comprends que l'expérience que tu as vécue ces derniers jours t'ait bouleversé et que tu sois écoeuré par le spectacle de luttes au cours desquelles on cherche à compromettre par n'importe quel moyen un collègue ou un supérieur. Tu ne t'attendais certainement pas à voir les arguments politiques et idéologiques servir à ce point dans des rivalités personnelles, mais — vois-tu — c'est ainsi que les choses se passent. On n'y peut rien. Tu ne dois surtout pas te rendre malade pour ça. D'après ce que tu m'as dit au téléphone, les choses ne s'arrangent pas trop mal pour toi. »

J'explique alors à Véra, plus en détail, comment les choses se sont passées à Intourist. La façon dont Alexandre Antonovitch a retourné contre Dimitri les accusations que celui-ci avait portées contre moi. Je lui parle surtout de la décision que j'ai prise de quitter Intourist et de mon entrée au *Journal de Moscou* à partir du 1^{er} septembre. Après m'avoir écouté, elle me dit :

« Tu as eu de la chance que les choses aient pu se passer ainsi. Et tu as pris une bonne décision. Je te félicite d'avoir agi aussi vite. Maintenant, il faut absolument que tu te reposes. Tu traduiras le texte de Dimitri dans les derniers jours d'août, en attendant, pendant quelque temps tu ne bouges pas d'ici. En tout cas, tu sais que je suis toujours à ta disposition. »

« Je te remercie d’être venue et de me parler ainsi. Je crois que tu as raison. Il faut que je prenne quelques jours de repos. D’ailleurs, pour le moment, j’ai encore des vertiges quand je me lève et je ne pourrais pas faire grand-chose. »

« As-tu ce qu’il te faut pour dîner ? »

« Plus ou moins. En fait, j’ai un peu de pain et de beurre et aussi du thé et du sucre ; ce que je prends pour le petit déjeuner. »

« Je ne crois pas que cela soit assez. Il ne faut pas que tu t’affaiblisses. Demain, après mon travail, je t’apporterai de quoi faire un vrai repas. Pour ce soir, je vais demander à tes voisins, s’ils peuvent t’apporter de quoi te restaurer un peu. »

Je proteste en disant que je connais à peine mes voisins et que je ne veux surtout pas les déranger.

Véra me dit alors en riant :

« On voit bien que tu es français. Chez nous on n’a pas une telle crainte de “déranger les voisins”. Vois-tu, il existe une tradition vivante de solidarité et d’esprit communautaire (qui n’a rien à voir avec les prêches du parti). Si on sait qu’un voisin est souffrant, c’est une chose tout à fait naturelle de s’occuper de lui. Le contraire serait considéré comme déshonorant. Je te dirai aussi que si tes voisins apprennent que tu es souffrant et que tu ne le leur as pas fait savoir, ils considéreront cela comme une injure ou un signe de mépris. Il faut qu’ils soient prévenus. Je vais le faire maintenant. »

Sans me laisser le temps de répondre, Véra se lève et sort de ma chambre en laissant la porte entrouverte. Je l’entends qui frappe chez mes voisins de droite, Nikolai Stepanovitch et Sophia Pavlovna. Ils lui ouvrent et la font entrer. Un moment après elle sort et frappe chez Mikhaïl Semionovitch où elle n’obtient pas de réponse. Je l’entends se rendre ensuite chez Elena Ivanovna qui la fait entrer chez elle. Je me sens très embarrassé par ce remue-ménage. J’aurais préféré que Véra ne dise rien aux voisins.

Elle revient très contente de l’accueil qu’elle a reçu :

« Tes voisins sont très sympathiques. Ils m’ont dit qu’ils s’occuperont de toi et m’ont remercié de les avoir prévenus que tu étais souffrant. Maintenant, il faut que je m’en aille mais je suis plus tranquille. Je sais qu’on s’occupera de toi. »

L’initiative de Véra sera certainement utile car je ne me sens pas bien. Je n’ai même pas la force de me préparer du thé. Je me déshabille et, avant

de me coucher, je mets la clé à l'extérieur : si un voisin vient me voir, il pourra entrer sans que j'aie à me lever.

Sophia Pavlovna est la première à me rendre visite. Elle apporte un plateau avec de la soupe et des pâtés à la viande ainsi que du thé. Tout en me demandant comment je me sens, elle pose le plateau sur une chaise près de mon lit. Je la remercie m'excusant du dérangement que je lui cause. Elle proteste :

« Je suis heureuse de pouvoir vous aider. Mangez et reposez-vous. Je viendrai vous revoir demain matin. »

Elle quitte ma chambre en me souhaitant de passer une bonne nuit.

Quelques instants après, Elena Ivanovna vient voir si je n'ai besoin de rien et me souhaite aussi un bon repos.

Pendant les jours qui suivent, alors que je me sens encore faible, mes voisins continuent à me témoigner une grande attention, ce qui me fait moralement beaucoup de bien. Véra aussi me rend visite et se montre très affectueuse. Je n'arrive pas à définir mes sentiments pour elle. Ils sont, en tout cas, très différents de ceux que j'éprouve pour Djamilla dont j'admire la combativité et dont le caractère a bien des traits communs avec le mien. Véra est différente. J'apprécie sa lucidité, sa sagesse et sa capacité à me comprendre. Je la sens très sensible et je crains de lui faire du mal.

Ces jours de repos m'incitent aussi à faire une sorte de bilan de ce que j'ai vécu depuis mon arrivée à Moscou. Je n'arrive pas à mettre mes idées au clair, mes impressions sont confuses et contradictoires, cependant, dans l'ensemble, sur le plan des réalités sociales, les déceptions l'emportent de beaucoup sur ce que je considère comme satisfaisant. Au cours de ces réflexions, je me rappelle l'entretien que j'ai eu avec André Gide, et que j'avais eu tendance à chasser de mon esprit.

« Si la vérité blesse, elle guérit »

J'ai un peu connu André Gide à Paris, quand il a accepté de parrainer et d'aider le cercle de la Jeunesse du 7^e arrondissement dont je fais partie. Dans les premiers temps de mon séjour à Moscou, j'ai eu envie de le rencontrer pour savoir quelles impressions il tirait de sa visite en URSS, où il était arrivé plusieurs semaines avant moi.

Plus tard, après que je serai rentré en France, je ne regretterai pas d'avoir eu cet entretien à Moscou : au cours de celui-ci, Gide m'a dit beaucoup de choses qu'il a écrites ensuite dans son *Retour de l'URSS* ; ses ennemis l'ont accusé de les avoir inventées après coup, afin de se venger d'on ne sait quelle blessure portée à sa « vanité ». Je peux témoigner qu'il n'en est rien : ce que Gide a écrit à son retour, il le pensait déjà lorsqu'il était à Moscou et était l'objet de soins attentifs, et même de flatteries qui le gênaient.

Ayant appris qu'il séjourne au Métropole, je me rends à la réception de l'hôtel et demande à lui parler au téléphone. Il est là. Je lui dis que j'appartiens au cercle de la Jeunesse du 7^e arrondissement et que j'aimerais le voir. Il me répond qu'il sera heureux de pouvoir me parler et me demande de venir le voir dans sa chambre.

Je monte et le trouve dans une immense « suite ». La pièce dans laquelle il me reçoit a plusieurs fenêtres, toutes garnies de lourds doubles rideaux, drapés et ornés de franges, de pompons et de glands. Il y a un peu partout des tapis, des bronzes et des tableaux. Je le sens pas très à l'aise dans ce décor pompeux.

Ce n'est pas seulement le décor qui le met mal à l'aise. Il est profondément tourmenté par les sentiments contradictoires qu'il éprouve dans ce pays où, dit-il, le pire côtoie le meilleur mais où le pire semble l'emporter.

Il n'hésite pas à penser en quelque sorte à haute voix devant moi. Une question le tourmente : que doit-il écrire en rentrant en France ? Doit-il parler aussi des choses qui l'ont choqué et qui risquent de mal présager de l'avenir ? Il se pose cette question, mais ce qu'il dit me fait comprendre que sa décision est déjà prise. Il déclare, en effet, que le désir de demeurer constant avec lui-même comporte un risque d'insincérité alors qu'il considère que la sincérité doit l'emporter, surtout lorsque les croyances

d'un grand nombre sont en jeu. « Si je me suis trompé, dit-il, je dois le reconnaître car je suis responsable vis-à-vis des autres. »

De multiples aspects de la vie soviétique le choquent : l'importance des inégalités sociales, l'indifférence des officiels à l'égard des conditions déplorables que connaît la majorité de la population, le luxe dans lequel vivent ceux qui dirigent et les repas surabondants qu'ils s'offrent alors que les travailleurs ordinaires manquent des choses les plus élémentaires et doivent faire la queue pendant des heures pour obtenir des quantités dérisoires de produits de mauvaise qualité. Il est bouleversé par cette indifférence et aussi, par le dédain des privilégiés du régime pour ceux qu'il appelle les plus « pauvres ». Il y voit une sorte de mépris à l'égard des « inférieurs » qui détermine la dureté et la sécheresse dans les rapports de travail, ceux-ci n'étant en rien des rapports entre égaux.

A ses yeux, on voit se former ce qu'il appelle tantôt une « sorte de bourgeoisie ouvrière » tantôt une « sorte d'aristocratie », qui n'est pas celle du mérite mais — et je retrouverai ces termes dans *Retour de l'URSS* — « celle du bien penser, du conformisme et qui, dans la génération suivante, deviendra celle de l'argent ».

Le thème du conformisme est celui qui le hante le plus. Il a constaté une totale absence d'esprit critique dans ce que chacun dit en public. A ce propos, il remarque que l'autocritique tant vantée par les dirigeants soviétiques n'est qu'une critique portant sur des détails, sur la manière dont les « inférieurs » ont exécuté les ordres, ou une critique de la non-conformité avec la ligne du parti de ce qui est dit ou de ce qui est produit dans le domaine artistique. Ceci lui paraît une grave menace pour la culture, et pour le développement de la société soviétique en général. Pousser au conformisme, c'est supprimer toute diversité d'opinion, toute opposition, et se rendre finalement incapable de connaître et de résoudre ce qu'il appelle des « nouveaux problèmes ».

Il dénonce dans ce conformisme la volonté du pouvoir d'obtenir l'approbation pour tout ce qu'il fait. Selon lui, les attaques menées contre certains écrivains que l'on accuse de « formalisme » ne sont rien d'autre que la manifestation de l'intolérance à l'égard d'œuvres qui ne sont pas suffisamment « dans la ligne » et qui ne remplissent pas le rôle apologétique et édifiant que l'on veut faire jouer à la littérature et à l'art, ce qui ne peut conduire qu'à des œuvres médiocres.

La critique par Gide du conformisme régnant va encore plus loin : il ne provient pas des gens qui ont fait la révolution mais de ceux qui en

profitent, des nouveaux privilégiés. Ce conformisme n'est pas révolutionnaire mais contre-révolutionnaire : il permet d'attaquer et de condamner tous ceux qui veulent des changements qui mettraient un terme à la montée des privilèges, d'où l'élimination croissante des anciens révolutionnaires et l'accusation de « trotskysme » porté contre ceux qui ne sont pas satisfaits.

Gide se demande alors ce qu'il adviendrait à Lénine s'il revenait aujourd'hui sur terre.

Pratiquement, il poursuit un long monologue dans lequel je me sens incapable d'intervenir. Mes impressions sur l'URSS sont alors trop récentes et pas assez nettes. Toutefois, lorsque Gide parle de l'indolence du peuple russe qui exigerait, peut-être, une poigne de fer pour le diriger, je crois pouvoir protester en disant que ce qu'il appelle « indolence » n'est sans doute que le résultat d'une profonde démobilisation provoquée par des années d'efforts et de privations. De même, lorsque Gide se dit persuadé de l'efficacité d'une propagande visant à faire croire aux Soviétiques que tout dans leur pays va mieux qu'ailleurs et que la ligne du parti est toujours juste, j'émet quelques doutes concernant cette efficacité : l'ampleur des dénonciations, lancées par cette même propagande, contre les « hommes à double face » permet de penser que ceux qui manifestent en public leur accord avec le pouvoir sont loin d'approuver celui-ci en privé.

Gide s'interroge aussi sur les raisons pour lesquelles les choses ont pris en URSS le cours qui est le leur et qu'il trouve déplorable. Il se demande si c'est là le résultat d'un changement d'orientation politique qui se serait amorcé il y a un peu plus d'un an (soit au début de 1935 ou à la fin de 1934 ce qui renverrait à l'assassinat de Kirov) ou s'il est une « conséquence fatale de certaines dispositions antérieures ». On retrouve également ces termes dans *Retour de l'URSS*. Il semble que Gide veuille faire référence aux conditions mêmes dans lesquelles a eu lieu la révolution d'Octobre, mais il ne développe pas sa pensée.

Il est si préoccupé de ce qu'il devra dire lorsqu'il sera de retour à Paris qu'il revient à plusieurs reprises sur ce thème et sur celui de la sincérité ; il est persuadé qu'il servira mieux l'URSS, et la cause qu'elle représente à ses yeux, en disant tout ce qu'il pense être vrai, car — dit-il — « si la vérité blesse, elle guérit ».

Il termine plus ou moins sur ces mots. Sur le moment, ce monologue m'a fortement impressionné mais j'ai eu très vite tendance à l'écarter de

mon esprit. Sans doute, je voulais me maintenir en état de ressentir mes propres impressions sans être influencé par celles de quelqu'un d'autre. Cependant, au cours des heures de repos qui me sont imposées, les paroles de Gide me reviennent en mémoire, mais je continue à penser qu'il n'a que partiellement raison, en particulier que son jugement sur le « conditionnement » et l'« adhésion » des peuples de l'URSS à la propagande officielle passe à côté de la réalité. Ce que j'ai vécu en Ouzbékistan m'a confirmé dans cette opinion, et celle-ci se trouvera renforcée par mes expériences ultérieures.

Lucide Elena Ivanovna

Alors que je commence à me sentir mieux, Elena Ivanovna m'invite à venir déjeuner chez elle. Elle dispose d'une chambre assez grande, éclairée par une large fenêtre qui donne sur la cour intérieure ; cette dernière est vaste, et sa chambre est claire. Deux de ses murs sont couverts de livres en différentes langues : en russe, évidemment, mais aussi en allemand, français et anglais.

Le dîner est très simple. Elena Ivanovna veut surtout être sûre que je me restaure. Elle a aussi envie de me parler.

Elle évoque des souvenirs de son séjour en France, où elle a travaillé quelque temps directement avec Lénine. Elle me parle de lui avec une admiration dont la sincérité me touche. Elle appréciait sa simplicité et sa capacité de remettre lui-même en cause ce qu'il avait pu dire.

« Il savait faire son autocritique sans proclamer tout le temps que c'est là un devoir pour tout révolutionnaire. »

Dans cette phrase, je crois discerner une sorte de critique à l'égard de Staline qui parle constamment d'autocritique et qui ne la pratique jamais lui-même : il l'exige seulement des autres. Mais je me trompe peut-être.

Elena Ivanovna a aussi bien connu Zinoviev quand il était président de l'exécutif de l'Internationale communiste de 1919 à 1926 mais elle n'a pas une très grande estime pour lui. Elle le considère comme un bureaucrate qui a fait preuve d'opportunisme à plusieurs reprises. Elle sait aussi que, secrétaire du parti à Léninegrad, il s'est comporté de façon brutale et injuste envers de vieux bolcheviks qu'il considérait comme « droitiers » ; en même temps il a été — selon elle — un de ceux qui ont toléré et même favorisé le développement des inégalités dans le parti en accordant de nombreux privilèges aux cadres d'un certain rang. Malgré cela, elle est en désaccord avec les persécutions dont Zinoviev est l'objet depuis l'assassinat de Kirov.

Elena Ivanovna me parle aussi des grandes difficultés par lesquelles l'URSS est passée, des années de guerre civile, de la NEP, de la collectivisation mais elle ne s'étend pas sur la tragédie que cette dernière a représenté pour la paysannerie : des millions de paysans déportés dans les camps et des millions d'autres condamnés à mourir de faim à cause de la réquisition de leur production. Moi-même, à l'époque, j'ignorais ces faits.

A la fin des années 1920 et au début des années 1930, elle n'a vécu que peu de temps en URSS. Elle a été chargée par l'Internationale d'un travail auprès du parti allemand. Elle ne me donne évidemment pas beaucoup de détails sur cette activité clandestine mais elle n'hésite pas à énoncer des critiques contre la ligne ultra-sectaire de l'IC, déclarant que l'attitude d'hostilité complète envers la social-démocratie allemande a divisé la classe ouvrière et facilité l'arrivée au pouvoir du nazisme. Elle n'arrive pas à comprendre pourquoi cette ligne a été suivie alors qu'en 1932, lors du XVII^e Congrès du parti, des voix se sont élevées pour dénoncer le danger majeur que représenterait pour l'URSS l'arrivée au pouvoir de Hitler. Elle évoque même à ce propos l'intervention nettement antinazie de Nikolai Boukharine dont les termes n'ont pas été repris par d'autres orateurs.

Je suis sensible **au** fait qu'elle me parle avec une si grande franchise, mais je pense que ce n'est pas seulement avec moi qu'elle agit ainsi. C'est une vieille militante qui a cent fois donné des preuves de son dévouement au parti et qui considère de son droit, et même de son devoir, de dire ce qu'elle pense, surtout lorsqu'elle s'adresse à un autre communiste. Pour une militante de cette époque, et qui a rempli des tâches internationales, le fait que ce communiste soit étranger n'a aucune importance.

Je raconte à Elena Ivanovna que l'an passé, en 1935, j'ai passé un mois en Allemagne comme étudiant, afin d'améliorer mes connaissances en allemand. J'ai séjourné à Munich, à Stuttgart et à Heidelberg. Elle connaît bien les deux premières villes et elle est intéressée par les impressions que j'ai eues sur la situation politique.

« Mes impressions sont nécessairement superficielles car, à de rares exceptions près, je n'ai pas rencontré de militants communistes mais seulement des gens très peu politisés. En ce qui concerne ces derniers, du moins ceux à qui j'ai pu parler, j'ai eu l'impression qu'ils n'étaient pas fanatisés par l'hitlérisme, beaucoup considéraient même les nazis comme des aventuriers politiques et des démagogues et n'hésitaient pas à le dire à un étranger. Cependant, ils étaient résignés à ce que les nazis exercent le pouvoir. D'ailleurs, le souvenir de la République de Weimar et du chômage qu'elle avait laissé se développer n'était guère fait pour susciter l'enthousiasme. Quant au parti communiste allemand, son prestige était particulièrement bas et ce n'est pas vers lui que regardaient ceux qui espéraient en finir un jour avec le nazisme. En fait, la plupart des gens ne croyaient pas qu'un changement de régime soit possible dans un avenir proche. »

« Et les communistes allemands ? »

« Je n'en ai pas vu beaucoup, ou ceux qui l'étaient ne me l'ont probablement pas dit. En fait, je n'ai pu parler qu'à deux jeunes communistes allemandes que j'avais connues en France, où elles étaient venues comme étudiantes, et que j'ai rencontrées à Stuttgart. Je dois dire qu'elles étaient très démoralisées. Elles avaient perdu tout contact d'organisation et ne recevaient même plus de publications clandestines. Elles pensaient qu'il en existait mais elles n'en avaient pas eu entre les mains. »

Elena Ivanovna ne s'étonne pas de cette situation.

« Le parti allemand était trop sûr de lui. De plus, il était persuadé que Hitler serait incapable de rester au pouvoir plus que quelques mois. Pratiquement, aucune disposition sérieuse n'avait été prise pour mettre sur pied un solide appareil clandestin. Or le régime nazi dure, et je crains qu'il ne dure longtemps, et qu'il soit capable de déclencher une guerre. »

Les critiques ainsi faites au PCA s'adressaient pratiquement au parti soviétique, car les décisions et les directives de l'Internationale ne sont adoptées qu'avec l'accord de la direction de ce dernier. A nouveau, je suis frappé par la franchise et la sincérité avec lesquelles Elena Ivanovna me parle. Depuis que je suis arrivé en Union soviétique, ce sont des qualités que j'ai rarement trouvées chez des communistes de ce pays, surtout préoccupés d'être « dans la ligne ». De les découvrir chez une vieille militante du parti me reconforte et me fait espérer que le parti bolchevik retrouvera peut-être en lui-même les forces nécessaires pour briser avec le conformisme, la servilité, le mensonge officiel qui en font à mes yeux une force politique de plus en plus conservatrice, ce qui finirait par menacer l'avenir d'une progression socialiste en dépit des succès économiques remportés.

Agréable surprise

A peine suis-je de retour dans ma chambre que Mikhaïl Semionovitch, un de mes voisins, qui est souvent absent, frappe à ma porte. Le téléphone du palier vient de sonner ; il a décroché l'appareil, mais la communication m'est destinée.

C'est Véra qui m'appelle. Il y a quelques jours qu'elle ne m'a pas fait signe (depuis que j'ai commencé à aller mieux). Elle me dit qu'elle a été débordée mais qu'elle est libre ce soir. Elle se propose de venir chez moi en apportant de quoi dîner. J'accueille avec joie l'annonce de cette visite.

Véra arrive vers sept heures et apporte de quoi faire un bon dîner. Elle a été chez « Elisseiev » ; c'est ainsi qu'on continue à appeler à Moscou — par le nom de son propriétaire d'avant la Révolution — le principal magasin d'alimentation de la ville, dont l'appellation officielle est magasin « gastronom n° 1 ». Comme tout le monde, elle y a fait la queue d'abord pour choisir aux différents comptoirs les produits qu'elle achètera et s'en faire préciser le prix ; ensuite, pour aller payer à la caisse le montant des achats qu'elle fera, et obtenir en échange de l'argent versé des tickets qui certifient qu'elle a payé ; enfin, pour donner ces tickets aux vendeuses des différents comptoirs qui lui remettent les produits qu'elle a choisis. C'est là une façon raffinée de multiplier les queues dans un pays où elles sont déjà très nombreuses par suite des pénuries chroniques de produits. Mais Véra a l'habitude ; d'avoir eu à subir ce système bureaucratique ne l'a pas spécialement exaspérée.

Elle est toujours aussi pleine d'allant. Elle trouve que j'ai retrouvé ma bonne mine. Je lui dis d'ailleurs que j'irai le lendemain à Intourist pour prendre connaissance du texte russe de la brochure que Dimitri a dû préparer. J'en commencerai la traduction, même si l'ensemble n'est pas encore entièrement rédigé.

Nous parlons de l'organisation de mon temps. En effet, le travail de traduction à Intourist ne m'absorbera pas beaucoup et j'aurai des moments de liberté qu'il faudra que j'utilise. Je pense qu'il en sera de même lorsque je serai au *Journal de Moscou* ; après tout, c'est un hebdomadaire et la réécriture des articles ne devrait pas tellement m'absorber.

« Je voudrais revoir des gens que j'ai connus au début de mon séjour et à qui je n'ai pas fait signe depuis plus d'un mois. J'aimerais les revoir et

les connaître mieux. »

Je lui parle de Boris et de ceux que j'ai rencontrés chez lui comme Sergueï et sa femme Ekaterina qui travaillent tous deux à la revue *Littérature étrangère*, je lui parle aussi de Pavel, d'Emma et d'Olga.

« En outre, à bord du *Mourmansk*, il y avait un jeune russe, Sacha. J'ai le numéro de téléphone de son grand-père. Je pense appeler un de ces jours. Je ne l'ai revu qu'une fois et j'aimerais savoir ce qu'il est devenu. »

Je projette aussi une visite au siège de l'IC et aux responsables de la section française.

« J'aurais dû faire cette visite plus tôt, mais mon emploi du temps a été tel que c'était impossible. Pourtant, je passe souvent devant l'immeuble de l'IC. »

J'évoque aussi mon projet de rendre visite à la Maison des écrivains soviétiques. J'explique à Véra que, depuis 1934, je suis membre de l'AEAR (l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires), bien que je ne sois ni écrivain ni artiste. En fait, cette carte est délivrée, moyennant une faible cotisation, à ceux qui veulent assister aux séances organisées par l'AEAR et apporter un soutien financier même minime à cette association. Je lui raconte que lors de la première soirée à laquelle j'ai participé, Aragon déclamaït un de ses poèmes, dans lequel il appelait à « faire feu sur les chiens savants de la social-démocratie », à « faire feu sur Léon Blum ». Le thème de ce poème paraît aujourd'hui étrange alors que Léon Blum est président du Conseil d'un gouvernement soutenu par les communistes mais, après tout, Lénine n'appelait-il pas à soutenir dans certains cas les mencheviks, « comme la corde soutient le pendu ».

Cette remarque amuse Véra mais elle est intriguée par la visite que j'ai l'intention de faire à la Maison des écrivains soviétiques. Elle pense que ma carte de l'AEAR ne suffira pas à m'ouvrir l'accès de cette Maison, alors que je ne suis pas moi-même écrivain.

« On verra bien, mais je pense que si. C'est l'avis d'Emilio qui m'a fait remarquer que l'AEAR est l'équivalent officiel de l'Union des écrivains soviétiques ; cette dernière traite l'association française comme un organisme frère, logiquement elle doit donc accueillir les membres de l'AEAR. Dans ce cas, je pourrai faire la connaissance de quelques écrivains soviétiques, ce qui m'intéresse. En outre, Emilio me dit que la Maison des écrivains comporte un des meilleurs restaurants "fermés" de Moscou, ce ne serait pas désagréable d'y être admis. »

Au cours du dîner, Véra me parle des rumeurs qui circulent dans

Moscou et qui laissent prévoir une nouvelle vague de répression. Elle est persuadée que les principales victimes seront de vieux bolcheviks, dont l'association a été dissoute en 1935. A ses yeux, un « grand procès » est en préparation. Il lui semble annoncé par des décisions récentes du pouvoir, comme celle du 20 juillet qui établit un commissariat pan-soviétique à la Justice, et surtout par celle qui vient d'être prise le 11 août, celle-ci rétablit les audiences publiques dans les procès criminels, autorise le recours à des avocats et permet pendant trois jours de faire appel contre les sentences. Ce même 11 août, le secrétaire du parti arménien Khandjian s'est suicidé et le 14 août l'annonce a été faite publiquement de l'ouverture d'un nouveau procès contre Zinoviev, Véra est persuadée qu'il s'agira d'un acte judiciaire beaucoup plus important, qu'on est en présence de la préparation d'une série de procès spectaculaires.

J'essaie de détourner la conversation de ces perspectives sinistres et qui me paraissent incertaines. Aussi, vers la fin de la soirée, je lui parle de la très grande attention que mes voisins m'ont portée.

« Comme tu me l'avais dit, ils ont pris soin de moi avec beaucoup de gentillesse pendant que j'étais malade. Ils l'ont fait de façon vraiment amicale. J'ai découvert là un esprit fraternel et même communautaire qui m'a beaucoup touché. C'est surtout Sophia Pavlovna qui s'est montrée pleine d'attention. J'aimerais assez les inviter à dîner, elle et son mari. Je crois que ma chambre est assez grande pour y faire tenir une table de quatre personnes. »

« Evidemment ! Mais pourquoi dis-tu quatre personnes ? Vous serez trois. »

« Non, car je tiens beaucoup à ce que tu sois aussi là. »

Elle s'approche de moi et m'embrasse. Je suis heureux de ce geste et je l'embrasse aussi ; en même temps je suis inquiet. Je sens que si des relations amoureuses s'établissent entre nous, elles auront un caractère très différent de tout ce que j'ai connu jusqu'ici. Outre l'attraction physique que Véra exerce sur moi, j'éprouve pour elle des sentiments complexes d'amitié, d'admiration, de profonde tendresse et je suis touché par une vulnérabilité que je devine masquée sous son air volontaire et décidé. Je pressens la solidité et la durabilité des liens que l'amour peut nouer entre nous, et j'en ai peur. Je dois partir en décembre. Il serait sans doute plus raisonnable de la voir moins souvent, mais de cela je n'ai pas le courage.

Le procès des Seize

Les jours qui suivent, ceux de la deuxième quinzaine d'août, sont inscrits dans ma mémoire comme ceux d'une extrême confusion politique. Ils sont dominés par une série d'interrogations sans réponse, de doute et d'écœurement. Ces sentiments ont été nettement les miens mais j'ai deviné qu'ils étaient partagés par un grand nombre, par tous ceux qui ne parvenaient pas à accepter comme entièrement véridiques les accusations de crimes monstrueux portées contre des hommes qui avaient été parmi les plus proches collaborateurs de Lénine et qui avaient occupé des fonctions dirigeantes éminentes dans le parti, le gouvernement et l'Internationale.

Le 19 août, la presse annonce l'ouverture du « procès des Seize », et publie l'acte d'accusation présenté par le procureur Vychynski devant le tribunal militaire de la Cour suprême de l'URSS. Une partie importante de la population moscovite est visiblement traumatisée. Dès cinq ou six heures du matin, pendant le procès, des queues se forment devant les kiosques à journaux, ce que je n'avais jamais vu. Les gens veulent lire les comptes rendus mais ils ne discutent pas entre eux.

Parmi les Seize, on trouve, outre Zinoviev, Kamenev (tout deux membres de la « Troïka », dont Staline avait été un des membres et qui avait gouverné le pays de la mort de Lénine à 1925), Evdokimov, ouvrier et marin, ancien président du Soviet de Petrograd pendant la guerre civile, secrétaire du Comité central en 1925 et 1926, et d'autres anciens dirigeants de grand prestige. A côté d'eux, figurent six hommes pratiquement inconnus au passé peu clair, qui annoncent d'avance qu'ils plaideront coupables et refusent l'assistance d'un avocat.

Les accusés auraient constitué un « Centre », autour de Zinoviev et de Kamenev, afin de préparer et d'exécuter des attentats terroristes contre les dirigeants du parti et du gouvernement. Ce Centre qualifié de « trotskyste-zinoviéviste » est présenté comme étant dirigé de l'extérieur par Trotsky et son fils Sédov qui auraient envoyé en URSS les six accusés pratiquement inconnus. Ceux-ci auraient été munis par Trotsky de faux passeports et de visas fournis par la Gestapo. Le Centre ainsi constitué aurait été responsable de l'assassinat de Kirov et de la préparation d'autres attentats. L'acte d'accusation ne fournit aucune preuve matérielle de ce qu'il affirme ; il s'appuie exclusivement sur les aveux des accusés. Tous ont

« avoué » ; ainsi, après une très longue résistance, Kamenev a avoué le 13 juillet, de même Zinoviev ; d'autres n'ont « avoué » qu'à la veille du procès, c'est le cas d'Evdokimov qui « avoue » le 12 août.

Les aveux comportent de nombreux détails quant à la liste des personnalités que les accusés se préparaient à assassiner (parmi celles-ci figurent Staline, Vorochilov, Kaganovitch et Jdanov, etc. mais — curieusement — pas Molotov alors président du Conseil des commissaires du peuple). Ils fournissent aussi de nombreux détails concernant les modalités des actions prévues et les rôles respectifs de chacun des accusés. L'énoncé par les accusés de leurs motivations est à peine politique. Ainsi, Zinoviev déclare : « Nous brûlions de haine » et Kamenev affirme : « Ce qui nous a guidés, c'était une haine sans borne contre la direction du parti et du pays, la soif du pouvoir. »

Le réquisitoire de Vychinski demande la peine de mort contre tous les accusés. Il est rédigé dans un style venimeux. Lui aussi est vide de toute analyse politique ; les injures y prédominent. Le procureur général traite les accusés de « clowns », de « pygmées », de « monstres », de « chiens enragés », d'« aventuriers » qui ont essayé de « piétiner de leurs pieds boueux les fleurs les plus odorantes de notre jardin socialiste ». La conclusion de tout cela est : « Il faut fusiller ces chiens enragés. »

La presse est à la hauteur de cette argumentation. Elle déclare que les accusés « n'ont rien dans l'âme si ce n'est une haine bestiale... contre notre soleil Staline ».

Le 24 août, tous les accusés sont reconnus coupables et condamnés à mort, et le 25 les Seize sont fusillés, du moins selon ce qui est annoncé officiellement. Les *Izvestia* célèbrent ce haut fait d'« humanisme » et la *Pravda* déclare après l'exécution : « Depuis que c'est fait, on respire mieux. L'air est plus pur... »

Au cours de ces journées, je me rends plusieurs fois à l'Intourist pour traduire le texte rédigé par Dimitri. La traduction peut se faire vite, car le texte ne comporte aucune difficulté. Dans l'ensemble, il manque à mon avis presque complètement d'intérêt. Pour l'essentiel, ce n'est qu'une nouvelle mouture des anciennes brochures. Il comporte cependant quelques mises à jour portant sur les « réalisations économiques » les plus récentes. Je retrouve aussi des traces de mon propre travail sous la forme d'allusions plus nombreuses à la culture et à la civilisation ouzbèques mais ces allusions n'occupent qu'une place secondaire dans le texte et laissent entière l'impression, qui doit visiblement être donnée, que le peuple

ouzbek est un peuple « arriéré » qui n'a pu aller de l'avant que grâce à « l'aide fraternelle du prolétariat russe ».

De toute façon, je n'ai plus rien à dire sur cette question. Mon rôle est de traduire. En outre, à ce moment, je suis surtout préoccupé par le procès des Seize sur lequel je ne parviens pas à me faire une opinion, mes impressions étant très contradictoires. D'un côté, j'ai le sentiment qu'il est impossible que de vieux bolcheviks puissent avoir préparé l'assassinat de dirigeants du parti, même s'ils étaient en désaccord profond avec la politique suivie par ceux-ci. En outre, il me paraît incroyable que pour mener une action oppositionnelle, ils aient mis sur pied une organisation qui aurait eu des liens non seulement avec Trotsky (ce qui me paraît concevable) mais avec la Gestapo, ce qui me paraît complètement absurde.

D'un autre côté, je suis frappé par le fait que tous les accusés ont avoué. Connaissant leur passé de militants qui ont résisté à des années de déportation sous le tsarisme, je n'arrive pas à imaginer que de tels hommes auraient pu s'accuser et se couvrir de boue s'ils n'avaient rien eu à se reprocher. Je ne concevais pas, à l'époque, que des pressions abominables aient pu être exercées sur eux, les contraignant finalement à avouer n'importe quoi et à maintenir leurs aveux au cours d'audiences publiques.

Sans arriver à des idées claires, je pensais qu'en réalité les principaux accusés avaient effectivement participé à des « complots », — c'est-à-dire à des entretiens qui violaient les règles du centralisme démocratique, qu'ils avaient commis des actes illégaux qui brisaient de toute façon leur avenir politique. Dans ces conditions, leurs activités ayant été découvertes par la police, ils avaient été prêts à avouer n'importe quoi, après avoir été persuadés par les enquêteurs du NKVD, et peut-être même par des hauts dirigeants, qu'ils rendraient ainsi service au parti. Je ne voyais cependant pas pourquoi ils étaient prêts à lui rendre un tel service ; peut-être, sachant qu'ils auraient été de toute façon condamnés à mort pour des activités illégales réelles, avaient-ils pu penser qu'il était finalement préférable de mourir en servant une dernière fois le parti. Toutefois, je n'arrivais pas à imaginer la nature du service ainsi rendu, car les Seize ne s'accusaient même pas d'avoir commis des actes qui auraient compromis la bonne application de la ligne, ce qui les aurait fait apparaître comme responsables des difficultés dont la population avait eu à souffrir, dégageant ainsi la responsabilité des dirigeants actuels. Dans la confusion où j'étais, je m'arrêtais plus ou moins à cette explication d'un ultime service rendu au parti par les accusés qui acceptaient d'avouer.

A l'Intourist, une atmosphère de conformisme dominait. Presque tous se contentaient d'affirmer : le procès se déroule dans les formes légales, les accusés avouent en public, leurs aveux se complètent, ils sont donc tous coupables d'avoir tenté d'assassiner les dirigeants du pays, des dirigeants qui avaient su énoncer et mettre en œuvre une ligne politique juste ; les Seize s'étant ainsi engagés dans une voie criminelle, ils devaient être condamnés à mort.

Avant même que le verdict fût prononcé, les organisations de base du parti avaient organisé, en conformité avec des circulaires reçues des instances centrales, des réunions dans les divers lieux de travail afin de voter des résolutions demandant au tribunal de condamner les Seize à mort. Ces résolutions étaient toujours « adoptées ».

La presse et la radio rapportaient les votes unanimes émis dans les grandes usines de Léninegrad, de Kiev, de Stalingrad. Jour après jour, les organisations du parti, à travers tout le pays, demandaient que les accusés soient fusillés. Des poèmes réclamaient des exécutions. Un poète, Demyan Biedny intitulait ses vers : *Pas de pardon*. Avant tout jugement, des dirigeants d'anciens courants d'opposition joignaient leurs voix aux précédentes. Ainsi en était-il de Christian Racovski, ex-président du Conseil des commissaires du peuple d'Ukraine et membre du Comité central qui avait été condamné au début des années 1920 pour son opposition à la politique de russification ; réhabilité il avait rejoint l'opposition de gauche en 1927 et s'était fait le porte-parole de Trotsky ; après avoir été exclu, il avait capitulé en 1934, et maintenant il publiait un article intitulé *Pas de pitié*, dans lequel il demandait qu'aucun pardon ne soit accordé à Zinoviev. Des articles au contenu semblable étaient publiés par Alexis Rykov, ex-président du Conseil de l'URSS, un des anciens dirigeants de l'opposition de « droite » et par Iouri Piatakov, ancien dirigeant de l'opposition de gauche unifiée, d'abord exclu et déporté (en 1927) puis réhabilité ; réélu au Comité central (en 1930), il avait été alors nommé à un poste important.

Piatakov se montra même un des plus acharnés contre les Seize. Il écrivit : « On ne peut pas trouver de mots pour exprimer pleinement son indignation et son dégoût. Ces gens ont perdu tout ce qui pouvait encore les faire apparaître comme des êtres humains. Ils doivent être détruits comme des charognes qui polluent l'air pur et tonique du pays des Soviets... » Ce morceau de prose n'a d'ailleurs pas rapporté grand-chose à Piatakov qui a été arrêté lui-même quelques mois plus tard, et condamné à

mort au début de 1937. Le même sort attendait Racovski et Rykov.

L'atmosphère qui dominait à Intourist ne constituait ainsi qu'un aspect particulier de celui qui régnait à travers tout le pays. Comme partout ailleurs, les divers services d'Intourist ont tenu leurs meetings de condamnation. J'avais pu éviter d'y participer, mais tous ceux qui étaient présents avaient voté des résolutions demandant que le tribunal ne fasse preuve d'aucune pitié pour les accusés. Dans ces conditions, il n'était pas facile à ceux qui s'étaient associés à de telles résolutions d'exprimer en privé une opinion qui aurait été en contradiction avec leurs votes. Ce qui se passait illustrait les remarques de Gide sur l'état d'esprit qui caractérisait l'URSS en 1936.

A Intourist, je n'ai connu que deux exceptions au conformisme régnant, exceptions qui se sont manifestées dans des conversations privées. C'étaient Emilio et Véra, ce qui tient sans doute au caractère de l'un et de l'autre et aux relations personnelles que j'avais avec eux.

C'est à la fin d'une journée, après avoir remis à Dimitri les pages traduites d'une des dernières parties de sa version de la brochure sur l'Ouzbékistan, qu'Emilio vint vers moi :

« Ecoute Pierre, j'aimerais bien causer avec toi. Si tu veux, nous pouvons partir ensemble et bavarder en marchant. »

Je le regarde, un peu surpris, car je ne m'attendais pas à ces paroles, mais je lui réponds que j'accepte sa proposition avec plaisir.

En sortant d'Intourist, nous passons devant l'entrée du Métropole, nous nous dirigeons vers le Bolchoï et prenons la rue qui longe celui-ci à droite. C'est la rue Pétrovka, nous la quittons d'ailleurs rapidement pour suivre des rues plus petites et même des ruelles. Pendant un certain temps, nous marchons en silence. Au bout d'un moment Emilio prend la parole :

« Tu sais Pierre, je suis à bout. Je suis sûr que je peux te parler comme à un ami ; bien que nous ne nous connaissions pas depuis longtemps, je ne vois personne d'autre à Moscou à qui je pourrais parler en confiance, comme je peux le faire avec toi. En fait, je ne crois pas avoir d'amis ici, je n'ai que des relations et des liaisons peu durables avec des filles. Mais, aujourd'hui, j'éprouve le besoin de parler en confiance, c'est pourquoi je m'adresse à toi. »

Je devine qu'Emilio veut me parler du procès et de ces meetings de condamnation car j'éprouve comme lui le besoin d'en parler, mais je n'y suis pas parvenu jusqu'ici ; tous ceux avec qui j'ai tenté d'amorcer une discussion n'ont fait que me répéter ce que disent la presse et la radio.

Toutefois, il faut que je voie si je ne me trompe pas :

« Je te remercie de ta confiance, et je peux te dire que, moi aussi, je me sens en confiance avec toi ; mais de quoi veux-tu me parler ? »

« J'ai absolument besoin d'exprimer mon dégoût de ce qui se passe ; de cette comédie judiciaire et de ces meetings de condamnation. »

« Tu ne crois donc pas à la véracité des accusations portées contre les Seize ? »

« Et toi ? »

« Moi, je ne sais pas. Je suis dans un état de grande confusion. En un sens, je n'y crois pas. Tout cela me paraît invraisemblable. Cependant, en même temps, il y a les aveux, des aveux faits par de vieux révolutionnaires dont j'ai du mal à penser qu'ils s'accuseraient faussement pour se faire condamner à une mort ignominieuse. »

« Bien sûr, il y a ces aveux, mais cela n'empêche pas que je n'y croie pas. Sans que je puisse vraiment dire pourquoi, je suis persuadé que tout cela est monté d'avance, que les accusés ne font que répéter en public un rôle que l'accusation les a obligé à apprendre. C'est là ma conviction profonde. C'est pour ça que je parle de "comédie judiciaire" Quant à dire pourquoi les accusés avouent des crimes qu'ils n'ont pas commis, j'en suis incapable. Ma conviction est qu'on a exercé sur eux des pressions telles qu'ils n'ont pas pu résister. Je trouve cela horrible et ignoble. »

« Tu as peut-être raison. Par moments, moi aussi je crois que c'est une horrible comédie, mais je n'arrive pas à en être tout à fait persuadé ; d'autant plus que je ne vois pas pour quelles raisons cette comédie aurait été montée. »

« Je crois que tout le monde ou presque en est là. Très peu de gens croient à la culpabilité des Seize, et pourtant tous votent des résolutions demandant leur mise à mort. Cela aussi me bouleverse profondément, peut-être encore plus que la comédie judiciaire, car il s'agit d'associer tout un peuple à ce qui est sans doute un assassinat. »

« Et tout le monde vote pour demander des condamnations à mort et des exécutions ! »

« Oui, c'est ainsi, tu le sais. Dans notre service d'Intourist, ça c'est passé comme partout ailleurs. Il y a eu le discours d'accusation et le dépôt d'une résolution présentée par l'organisation locale du parti. Et il y a eu un « débat » dans lequel presque tout le monde a demandé la parole pour appuyer la résolution. Certains, comme Dimitri, ont même fait de la surenchère ; d'autres se sont contentés de dire quelques mots,

d'approbation bien entendu. Nous n'avons été que trois à ne pas prendre la parole, les camarades Arméniens, Katanian et Tchalian et moi, je ne sais pas ce que ça nous coûtera, mais finalement nous avons tous voté la résolution. L'atmosphère était telle que s'abstenir ou voter contre aurait été un suicide. En agissant ainsi on était sûr d'être interpellé par un membre du bureau de la réunion qui aurait demandé des explications. L'interpellé aurait été obligé de répondre que c'est parce qu'il ne croyait pas aux accusations, il se serait vu lui-même accuser de mettre en doute les conclusions de l'enquête faite par le NKVD et le juge d'instruction, donc de mettre en doute l'honnêteté et la bonne foi des organes du pouvoir. Cela est assimilé à une attitude contre-révolutionnaire. Une motion aurait aussitôt été déposée et votée pour demander la condamnation de celui qui se serait ainsi conduit. Voilà la situation. Elle est abominable. J'avais absolument besoin de m'exprimer à ce sujet devant quelqu'un. Je sais que cela ne sert à rien et que j'ai même voté comme tout le monde mais j'ai l'impression de soulager ma conscience en parlant comme je le fais. »

« Oui, moi aussi je trouve abominables ces réunions où l'on fait voter des demandes de mises à mort. C'est encore plus abominable que le procès. Contraindre pratiquement des millions de gens à voter en faveur de l'exécution des accusés, et ceci alors même que le procès est en cours, constitue une pratique répugnante. Là-dessus, j'ai la même opinion que toi. Cela me fait du bien d'avoir pu en parler avec toi, bien que — malheureusement — cela ne change rien à la situation. »

Nous faisons encore quelques pas ensemble, puis je quitte Emilio en le remerciant à nouveau de sa confiance. Ce même soir, je prends la décision d'essayer de m'entretenir aussi du procès avec Elena Ivanovna. Je pense qu'avec une vieille militante bolchevique comme elle, et qui m'avait parlé franchement l'autre soir, il sera possible d'avoir une véritable conversation. Le lendemain, je n'ai pas à me rendre à Intourist, je profite donc de cette journée pour rencontrer Elena.

Je frappe à sa porte vers dix heures et demie du matin. Elle m'ouvre et me fait rentrer. Elle m'accueille avec un sourire amical mais je vois que j'ai en face de moi une femme profondément bouleversée. Son teint est plus pâle que d'habitude et elle me paraît tassée sur elle-même, comme si elle était écrasée par les événements. Pour elle, ces derniers sont certes un drame politique, mais aussi, un drame personnel. Elle connaît certains accusés. Elle a travaillé avec eux alors qu'ils occupaient des fonctions importantes. Même si elle avait des désaccords avec un homme comme

Zinoviev, si elle estimait avec sévérité divers traits de son caractère, cet homme n'en avait pas moins été un camarade du travail, et un collaborateur intime de Lénine. Le voir aujourd'hui sur le banc des accusés et s'accusant lui-même de crimes odieux ne peut que la rendre terriblement malheureuse.

Je ne sais pas trop comment aborder les questions qui m'amènent. Je ne peux tout de même pas l'interroger sur ce qu'elle pense du procès, surtout dans ce pays où ce genre de question n'est généralement pas abordé, même entre amis. Je choisis la solution la plus simple. J'expose à Elena la confusion dans laquelle je me trouve.

Elle m'écoute avec attention et ne cherche pas à détourner la conversation. Après un moment d'hésitation, elle me dit :

« Vous savez, Pierre, je me sens dans la même confusion que vous. Je n'arrive pas à croire à ces accusations. Il me paraît impossible que les hommes appartenant à la vieille garde bolchevique — je ne parle pas des quelques comparses qui ont été placés sur les mêmes bancs qu'eux — aient trahi, et aient collaboré avec la Gestapo. Pourtant ils ont contre eux leurs propres aveux concordants ; or, ce ne sont pas des hommes qui avouent facilement, surtout des crimes susceptibles de les conduire à une mort ignominieuse. Il y a un point qui me tourmente particulièrement et qui, par moment, me ferait penser qu'ils sont réellement coupables : c'est le caractère invraisemblable de ce qu'ils avouent et dont on les accuse. J'en arrive à me dire que si tout cela était une comédie montée pour perdre ces hommes avec leur propre consentement (arraché je ne sais comment), les organisateurs de cette comédie se seraient efforcés de trouver des histoires plus vraisemblables. Comme vous le voyez, l'invraisemblance même des accusations fait que, par moment, j'y crois. »

Elena s'arrête alors quelques instants. Elle se lève pour préparer du thé. Pendant ce temps, je lui résume mes réflexions contradictoires, très voisines des siennes.

Elle se rassied et me fait une autre remarque :

« Le procureur parle beaucoup de la haine des accusés pour Staline, de leur soif de pouvoir, de la logique d'une lutte sans principe qui les aurait conduits à toutes les compromissions, à tout risquer. A mes yeux, il y a là quelque chose qui ne va pas. Précisément, la logique de la lutte de Zinoviev, de Kamenev, d'Evdokimov et d'autres vieux militants n'a jamais été une logique terroriste et d'assassinats. En fait, ils avaient une

ligne de conduite bien déterminée ; tout prouve qu'ils étaient persuadés qu'il leur fallait avant tout survivre et même tout faire pour rester dans le parti. Ils en étaient persuadés parce qu'ils étaient convaincus que les excès de la politique de Staline et ce qu'ils considéraient comme sa faillite : l'effondrement de la production agricole, la baisse du niveau de vie, le mécontentement des travailleurs, finiraient par faire basculer le parti en leur faveur. Ce sont des hommes politiques qui savent attendre leur heure, ce ne sont pas des aventuriers qui s'engagent dans une voie conduisant presque inévitablement à leur perte. »

Elena interrompt à nouveau sa réflexion à haute voix, jette un coup d'œil sur les journaux étalés sur son bureau, me regarde et reprend :

« Il y a deux questions qui sont pour moi des énigmes. La première est : pourquoi cette mise en scène ? Même si on fait l'hypothèse que nos dirigeants ont effectivement peur de Zinoviev, de Kamenev et des autres accusés importants, il leur était facile de se débarrasser d'eux dans un procès à huis clos, sans débat public, sans présence de la presse, y compris étrangère, sans présence aux audiences du corps diplomatique. Quand il était facile d'agir dans le secret, pourquoi toute cette publicité ? Je ne le comprends pas ou, alors, je suis obligée de penser que ce spectacle judiciaire ne fait que préparer une répression à une échelle gigantesque qui frappera finalement la quasi-totalité des anciens dirigeants politiques du parti ainsi que des cadres actuels. L'ampleur même de cette opération expliquerait que la direction du parti veuille y associer moralement toute la population, d'où ces meetings d'accusation. »

En disant cela, Elena ne faisait visiblement part que d'une impression. Une lecture attentive des minutes du procès pouvait la corroborer, et elle allait être confirmée dans les semaines, les mois et les années suivants. Dès septembre, de nouvelles arrestations ont lieu et plus de 5 000 oppositionnels sont fusillés dans les camps. Puis, en janvier 1937, s'ouvre un autre grand procès ; à partir de juin, c'est le haut commandement de l'Armée rouge qui est décapité et des milliers d'officiers sont exécutés ; enfin en mars 1938, s'ouvre un troisième grand procès qui permet la liquidation de la quasi-totalité de la vieille garde léniniste et de presque tous les anciens cadres. Ainsi, sur les 75 % des délégués au XVII^e Congrès du parti tenu en 1934 qui étaient des vétérans de la guerre civile, seule une petite poignée réapparaît en 1939 (au XVIII^e Congrès) : 8,1 % des délégués. Entre-temps, des millions de cadres, dont beaucoup semblaient dévoués à Staline, sont arrêtés et déportés. Dans cette hécatombe, Elena

elle-même sera entraînée : elle est arrêtée et déportée en 1937.

J'interromps le silence qui a suivi les dernières paroles d'Elena :

« Vous m'avez parlé de deux énigmes, mais vous n'en avez énoncé qu'une. Quelle est la seconde ? »

« La seconde, ce sont les aveux eux-mêmes. Comment des vieux bolcheviks, comment un homme comme Zinoviev et d'autres, ont-ils pu être contraints à de faux aveux qui les condamnent ? Car, en définitive, je crois que ce sont de faux aveux. Je ne comprends pas pourquoi ils s'accusent ainsi. Ou, pour le comprendre, il faudrait que j'admette qu'ils ont été soumis à des pressions encore plus fortes que celles qu'ils aient jamais subies, et cela j'ai du mal à le croire. »

La pauvre Elena ne pouvait en effet qu'ignorer les pressions sans précédent exercées sur les accusés de 1936 (et qui allaient être mises en œuvre aussi contre les accusés des procès suivants) : interrogatoires à la chaîne pendant quelquefois 48 heures sans sommeil ; maintien des prisonniers dans des locaux surchauffés, ce qui les épuisait physiquement et nerveusement ; menaces contre les familles, contre les femmes et les enfants des accusés : la peine de mort pour les enfants de douze ans avait été rétablie en 1935. Elena ignorait aussi les promesses faites aux accusés. C'est ainsi que l'on sait maintenant que Zinoviev et Kamenev avaient été reçus, alors qu'ils étaient détenus, par Staline, Vorochilov et Ejov ; et que ceux-ci, au nom du Politbureau, leur avaient promis qu'ils seraient grâciés s'ils avouaient tandis qu'ils seraient exécutés sans jugement, ainsi que certains membres de leur famille, au cas où ils se refuseraient à avouer.

Elena ne savait rien de tout cela — qui a été connu depuis, soit par le rapport de Khrouchtchev de 1956, soit par des confidences d'agents du NKDV, soit par des récits d'anciens détenus de la Loubianka — , elle ne pouvait donc considérer les aveux que comme une énigme, sauf à admettre qu'ils étaient véridiques, ce qu'elle (comme beaucoup d'autres) se refusait de faire, même si en public elle ne se risquait pas à mettre en doute la véracité des accusations.

Cette conversation avec Elena Ivanovna m'incita à considérer, encore plus qu'avant, le procès des Seize comme une mise en scène judiciaire ; aussi, je ne pus m'empêcher de formuler une autre question :

« En admettant que ce procès soit une comédie, quelle en est la finalité ? »

Elena me regarde, réfléchit un instant :

« C'est là, véritablement, la question des questions ; celle à laquelle il

est encore plus difficile de répondre. Mais il me semble que le procès des Seize n'est qu'un moment dans un processus social complexe, un moment essentiel de la lutte du sommet de l'appareil du parti pour éliminer les anciens dirigeants politiques auxquels l'appareil était autrefois subordonné. S'il en est ainsi, nous assistons à l'accélération du déplacement du centre de gravité du pouvoir, ce déplacement a commencé il y a environ dix ans. S'il s'amplifie, le parti cessera complètement d'être dirigé par des politiques choisis parmi ses militants ; il sera entièrement dirigé par son sommet administratif. Ce sommet s'autorecrutera et se soumettra le parti, l'Etat et la société.

« Une telle transformation répond, je crois, à l'énorme pression exercée par la masse de cadres de tout niveau qui lutte pour constituer un corps à part, ayant ses propres chefs. »

Je ne peux m'empêcher d'objecter à Elena que ces cadres me paraissent bien hétérogènes et qu'ils sont divisés par d'intenses rivalités internes.

« Vous avez raison, mais cette hétérogénéité et ces luttes permettent précisément au sommet de l'appareil de gagner en autonomie également par rapport aux cadres, de se les subordonner. Le sommet en fera un corps à part mais les asservira tout en multipliant leurs privilèges ; simultanément, il fera peser sur certains, comme sur les anciens dirigeants politiques, la responsabilité de ce qui va mal dans la société et dans l'économie.

« Si j'ai raison, nous sommes au début d'un énorme processus de purges dont sortira une société hiérarchisée bien différente de celle dont nous avons rêvé en 1917. Un bon bout de route a d'ailleurs déjà été accompli dans cette voie. »

Cette vision des transformations en cours me paraît effrayante. Je me refuse à y croire et, pourtant, je me dis que bien des choses semblent la confirmer.

A la fin de cette même journée, je reçois la visite de Véra. Elle veut savoir quand je compte organiser le dîner prévu avec mes voisins Nikolai Stefanovitch et Sophia Pavlovna. Elle aussi éprouve le besoin de me parler du procès. Très vite, nous abordons cette question.

Véra n'est pas membre du parti. Elle a souffert elle-même de persécutions politiques au début des années 1930 et elle a un esprit très

logique. Aussi étant donné les relations qui existent entre nous, elle s'exprime d'une façon particulièrement critique à l'égard du procès et de son déroulement. Dans certains des arguments qu'elle avance pour détruire les thèses de l'accusation, je crois percevoir l'écho d'analyses qui ont pu être faites par d'autres. Je pense à son père : cet ancien magistrat sait certainement bien lire entre les lignes des comptes rendus des audiences.

Véra souligne que l'accusation est incapable de présenter la moindre preuve matérielle de ce qu'elle affirme : les dossiers sont vides de documents. En outre, les principaux accusés n'ont atteint aucun des objectifs criminels qui leur sont imputés : on ne leur reproche que des *intentions* : celles d'avoir conçu le projet d'assassiner une partie des dirigeants du pays. C'est au nom de ces intentions que la peine de mort est requise contre eux.

L'inconsistance des accusations frappe Véra. Ainsi, Zinoviev et Kamenev sont accusés d'avoir monté un complot et d'y avoir associé des hommes comme Smirnov, un vieil oppositionnel en prison depuis des années, et Mratchovsky, également ancien oppositionnel, exilé lui aussi depuis des années au Kazakhstan. Or, Zinoviev et Kamenev étant eux-mêmes en prison ou en exil depuis le moment où ce « complot » est censé avoir débuté, on ne voit pas comment ces hommes auraient pu se réunir pour préparer leur prétendu projet, ou comment ils auraient pu même être en contact par lettres sans que ces lettres soient saisies et produites à l'audience.

Une autre inconsistance de l'accusation tient à ce qu'elle prétend s'appuyer sur les aveux de gens dont on affirme qu'ils ont passé leur temps à mentir. Les comptes rendus d'audience notent que plusieurs des accusés ont fait allusion à cette situation. Ainsi, Evdokimov n'hésite pas à déclarer :

« Qui croira une seule de nos paroles ?... qui nous croira, nous qui sommes devant le tribunal comme un gang contre-révolutionnaire de bandits, comme alliés du fascisme et de la Gestapo ? »

Aux yeux de Véra, les inconsistances des accusations ruinent celles-ci. Plus tard, ces inconsistances, comme celles des procès suivants, ont pu être démontrées dans des « contre-procès » tenus au-dehors de l'URSS par des juristes étrangers. Ces derniers ont apporté la preuve que les quelques « faits » sur lesquels l'accusation prétendait s'appuyer étaient purement imaginaires. Ainsi, il a pu être prouvé qu'une série de rencontres, censées avoir eu lieu hors de l'URSS entre les « complices » des principaux

« comploteurs » n'avaient jamais pu se tenir.

Véra ne voit dans l'accusation qu'un édifice de mensonges mal construit et facile à démolir. Si cet édifice semble « tenir », cela est dû à la fascination qu'exercent les aveux des accusés, à la violence du réquisitoire du procureur et à la terreur que font régner dans le pays les meetings d'accusation où l'on vote à l'unanimité pour la mise à mort des accusés.

Plus encore qu'Elena, Véra est persuadée que ce procès en prépare une série d'autres. Elle réaffirme ainsi ce qu'elle me disait il y a plus d'un mois, lorsqu'elle m'annonçait une nouvelle vague de répression et d'arrestations. Désormais, elle croit pouvoir s'appuyer sur le déroulement même d'un procès au cours duquel les accusés mettent en cause pratiquement tous les anciens hauts dirigeants du parti, à l'exception de quelques membres de l'entourage de Staline. Elle souligne que pendant les débats, les accusés ont « avoué » avoir eu des contacts avec l'ex-théoricien du parti Boukharine, avec l'ancien président du Conseil des commissaires du peuple Rykov, avec l'ancien président des syndicats Tomski, etc., ceci, dit-elle, ne peut que préparer la mise en accusation à venir de ceux dont les noms ont été cités. C'est ce qui s'est passé.

Notre discussion sur le procès des Seize dure longtemps. Au moment où Véra doit me quitter, nous parlons de la meilleure date à retenir pour le dîner avec mes deux voisins. Préparer un dîner auquel on invite des amis exige du temps, car il est difficile de trouver à acheter les éléments d'un repas digne de ce nom. Je propose que ce repas ait lieu après que j'aurai commencé à travailler au *Journal de Moscou*. Les bureaux du journal sont situés dans un quartier où l'approvisionnement est un peu plus facile, j'achèterai donc de quoi dîner en revenant de mon travail ; cependant, j'inviterai mes deux voisins dès la semaine prochaine.

Une fois Véra partie, je réfléchis encore au procès des Seize. A ce moment, je suis à peu près persuadé que celui-ci n'est qu'une vaste et macabre mise en scène, mais malgré ce que m'a dit Elena je n'arrive toujours pas à en saisir la logique politique. Pourquoi Staline et ses associés du bureau politique agissent-ils de cette façon ? Et la question qui continue à me hanter est celle-ci : après tout — aussi abominable que soit cette affaire — peut-être est-elle nécessaire à la consolidation du pouvoir soviétique, à la poursuite de la construction du socialisme ? Je suis incapable de voir pourquoi il en serait ainsi, mais en me posant cette question, je me donne plus ou moins involontairement le moyen de condamner « moralement » ce procès tout en me disant qu'il n'est pas

impossible qu'il soit « politiquement justifié ». Cette position des plus ambiguës est restée la mienne pendant tout le reste de mon séjour en URSS, et encore assez longtemps après.

Zéfira, la messagère

Un jour ou deux après que Véra est venue dîner chez moi, alors que ma santé est à peu près rétablie, Mikhaïl Sémiouovitch m'informe à nouveau d'un appel téléphonique qui m'est destiné. Je me rends aussitôt sur le palier pour prendre la communication. J'entends une voix de femme parlant le russe avec l'accent ouzbek. C'est une amie de Djamilla. Elle me dit son prénom, Zéfira, et annonce qu'elle m'apporte une lettre de Tachkent. Elle veut me l'apporter le plus vite possible. Je lui dis qu'elle peut venir directement chez moi. Environ trois quarts d'heure plus tard, Zéfira frappe à ma porte.

Cette jeune Ouzbèke doit avoir à peu près l'âge de Djamilla. Elle est plus petite qu'elle et a l'air assez timide. Je la fais entrer et lui offre du thé. Avant même de s'asseoir, elle me remet la lettre qu'elle a apportée. Je la remercie mais n'ouvre pas la lettre devant elle.

Zéfira m'explique que la correspondance envoyée par la poste pouvant être ouverte par les agents du NKVD, Djamilla a voulu profiter de la venue à Moscou de son amie pour m'écrire sans risque de voir son message lu par d'autres que moi. Elle me suggère de faire de même ; elle ne reste que trois jours à Moscou et emportera ma réponse.

En bavardant avec Zéfira, j'apprends qu'elle connaît Djamilla depuis longtemps et qu'elles sont très amies.

« Evidemment, nous nous sommes un peu perdues de vue lorsque nous sommes engagées dans des études différentes, car moi-même j'ai étudié la médecine. Le long séjour de Djamilla à Moscou a représenté une coupure mais, depuis son retour à Tachkent nous nous voyons à nouveau régulièrement, j'en suis heureuse car je l'aime beaucoup. »

Zéfira a déjà terminé ses études de médecine, dont la durée a été fortement réduite au début des années 1930. Elle est médecin dans un dispensaire et s'est spécialisée dans les maladies des voies respiratoires, fréquentes parmi les ouvrières des filatures.

« Malheureusement, à Tachkent comme dans tout l'Ouzbékistan, nous souffrons d'une terrible pénurie de médicaments, en particulier pour les maladies dont je m'occupe. »

La directrice de son dispensaire et celles de dispensaires voisins ont expédié en vain des télégrammes à Moscou. Finalement, elles n'ont pas vu

d'autre solution que d'envoyer un émissaire auprès du commissariat du peuple à la Santé et de l'administration des Industries pharmaceutiques pour essayer d'obtenir d'urgence des médicaments indispensables.

Je suis surpris par cette façon de faire :

« Comment se fait-il que les attributions de médicaments aux différentes Républiques et aux différents organismes ne se fassent pas d'après un plan ? »

« C'est ce qui a lieu en principe mais, en fait, le plan de répartition est mal élaboré. Il ne tient pas compte des véritables besoins des organismes auxquels les médicaments sont destinés. De plus, les prévisions du plan sont souvent mal respectées : nous ne recevons pas tout ce qui est prévu, loin de là. Très souvent, nous recevons même d'autres produits. La situation est identique dans les pharmacies. D'après ce que je sais, c'est à peu près la même chose dans tout le pays. Aussi, d'un peu partout des émissaires viennent négocier avec les organismes centraux l'envoi de médicaments mieux adaptés aux besoins locaux. En venant discuter sur place, on a des chances d'obtenir des livraisons qui correspondent à peu près aux besoins, du moins dans la mesure où les médicaments existent, ce qui n'est pas toujours le cas. » J'apprends ainsi que l'économie soviétique fonctionne en partie grâce à deux « institutions » officieuses : celle du *tolkatch* (pousseur) qui intervient auprès des autorités centrales pour faire avancer les affaires qui sommeillent, et celle du *blat* (le « piston », en argot).

Aussi discrètement que possible, j'essaie de comprendre comment il se fait qu'elle, Zéfira, ait été choisie pour remplir une tâche qui me paraît délicate alors qu'elle est encore très jeune et surtout (mais je ne le lui dis pas) qu'elle a l'air timide. Je suis d'autant plus surpris de ce choix qu'elle est une femme ; or en Ouzbékistan les hommes se mettent particulièrement en avant, et il s'en trouve certainement qui doivent avoir envie de visiter la capitale de l'URSS.

D'après ses explications, les hommes sont très peu nombreux dans la profession médicale, surtout dans les dispensaires qui paient de faibles salaires. En fait, pour ce choix, elle a bénéficié d'un double avantage. Elle est d'une promotion récente et connaît bien les médicaments les plus nouveaux dont le besoin se fait sentir. D'autre part, son père dirige une entreprise d'Etat de plantes servant à l'industrie pharmaceutique, aussi les directrices de dispensaires ont-elles pensé qu'elle serait peut-être écoutée plus attentivement que d'autres.

Toujours est-il qu'elle est là pour trois jours et que, finalement, elle n'a pas l'air si intimidée que ça par la tâche qui l'attend. Elle a déjà pris des rendez-vous, et elle doit me quitter pour y aller.

Elle repassera me voir dans trois jours pour prendre la lettre destinée à son amie.

Zéfira partie, j'ouvre aussitôt l'enveloppe qu'elle m'a apportée. Elle contient une longue lettre. Djamilla me donne des détails sur la progression de son travail sur l'architecture ouzbèke de la fin du XIV^e siècle, sous le règne de Tamerlan, et sur les rapports des transformations du style architectural avec les changements économiques, notamment avec l'insertion de l'Ouzbékistan dans un vaste empire qui draine vers sa capitale des milliers d'artistes venus de régions très différentes : Inde, Syrie, Azerbaïdjan, etc. Pendant que nous étions ensemble, elle n'a pas eu l'occasion de me parler beaucoup de ses recherches, mais elle tient à le faire. Elle me dit aussi que pour mener à bon terme ce qu'elle a entrepris il faudra qu'elle demeure en Ouzbékistan jusqu'au mois de mars ; alors elle viendra à Moscou. Son retour en mars se situera donc, m'écrit-elle, après mon départ, qui est prévu pour décembre.

La fin de sa lettre est très affectueuse. Elle me dit qu'elle n'oublie pas les jours que nous avons passés ensemble, qu'elle pense beaucoup à moi et, en même temps, elle me répète qu'elle veut que je me sente libre.

A peine ai-je terminé la lettre de Djamilla que je lui écris.

Je la mets au courant des problèmes de mon travail, de ce qui s'est passé à Intourist (je lui donne un certain nombre de détails à ce sujet), je l'informe qu'à la fin août je cesserai de travailler pour cet organisme et qu'en septembre j'entrerai au *Journal de Moscou*. Je lui explique ce qu'est ce journal, dont elle ignore sans doute l'existence, et ce que j'aurai à y faire. Je lui parle également de mes préoccupations au sujet du procès, mais je m'abstiens de nommer mes interlocuteurs afin d'éviter que l'on ne puisse faire mauvaise usage de ma lettre si elle tombe entre les mains de quelqu'un de malveillant.

Ma lettre s'achève sur un ton très affectueux. Cependant, en la relisant, je m'aperçois qu'elle est écrite dans des termes qui pourraient s'adresser à toute amie qui me serait très proche. Je suis tenté de la récrire mais, à la réflexion, je pense qu'il vaut mieux ne rien y changer.

Le jour convenu, Zéfira revient et prend la lettre que j'ai préparée. Elle est contente de la façon dont elle a pu remplir sa mission. Elle a reçu beaucoup de promesses. Evidemment, elle n'est pas sûre que toutes seront

tenues mais elle a bon espoir. Elle me laisse l'adresse d'une amie ouzbèke vivant à Moscou, par l'intermédiaire de laquelle je pourrais éventuellement écrire à Djamilla.

Après l'envoi de cette lettre, je suis amené à réfléchir à nouveau sur mes rapports avec Véra. Je sens que j'ai vraiment pour elle plus que de l'amitié. Je la désire de plus en plus et je sens qu'elle répondrait favorablement à mes avances. Mais je crains toujours qu'il s'établisse entre nous des rapports qui devraient être rapidement brisés par mon départ. Aussi, je décide d'essayer d'espacer nos rencontres.

Dîner chez un académicien

Pendant les derniers jours où je travaille à Intourist je téléphone à Sacha. Il me dit qu'il serait heureux que nous dînions ensemble chez son grand-père l'académicien Alexei Nikolaiévitch Tynianov qui aimerait me connaître. Rendez-vous est pris pour le surlendemain.

L'académicien Tynianov habite sur la rive droite de la Moskva, dans le quartier de Zamoskvorietchie. Je connais un peu ce quartier pour m'y être promené à mon arrivée à Moscou. J'habitais dans un hôtel se trouvant sur sa limite nord. Il a un charme particulier, très différent de celui du centre de Moscou où je vis maintenant. Autrefois, c'était plutôt une banlieue dans laquelle étaient établis certains corps de métiers, comme les forgerons ou les tanneurs de peaux de moutons qui ont laissé le nom de leur corporation aux rues. D'autres rues portent le nom des groupes nationaux qui y étaient fortement représentés ; ainsi, il existe une rue des Tatars. Au XIX^e siècle, de riches marchands avaient établi dans ce faubourg de beaux hôtels particuliers qui voisinent encore avec des maisons basses entourées de jardinets. Enfin, au début du XX^e siècle, quelques immeubles à étages ont été construits dans ce quartier. En général, ce sont des immeubles cossus dans lesquels chaque étage est occupé par un seul appartement.

Un de ces immeubles a été affecté à l'Académie des sciences de l'URSS pour y loger une partie de ses membres dont le physicien Alexei Nikolaiévitch Tynianov.

A peine avais-je sonné que la porte de son appartement s'ouvrit. Je fus accueilli par une domestique en stricte robe noire et tablier blanc impeccable. J'eus l'impression de pénétrer dans un appartement bourgeois du début du siècle, et cette impression n'était pas fausse. Ivanova, j'appris plus tard qu'elle s'appelait ainsi, était visiblement une domestique stylée qui exerçait son métier depuis de longues années. Après m'avoir fait pénétrer dans un large vestibule orné de tableaux et de trophées de chasse, elle me demanda qui elle devait annoncer. Je déclinai mes prénom, patronyme et nom. Elle ouvrit une porte qui donnait sur un vaste salon garni de meubles anciens et de magnifiques tapis.

Lorsque j'entrai dans la pièce, Alexei Nikolaiévitch se leva de son fauteuil et vint vers moi. Il me souhaita la bienvenue dans un français

impeccable, à peine marqué d'un léger accent russe. Je devinais qu'il était heureux d'avoir l'occasion de s'exprimer dans ma langue qui était certainement celle des salons qu'il fréquentait dans sa jeunesse.

Alexei Nikolaiévitch était un homme de près de quatre-vingts ans, de haute stature, aux épaules larges. Ses cheveux étaient blancs mais il se tenait très droit et ses yeux étaient vifs derrière ses lunettes.

Après m'avoir fait asseoir, il me demanda ce que je souhaitais boire. Près de son fauteuil se trouvait une table basse sur laquelle étaient disposées diverses bouteilles, dont certaines contenaient des apéritifs français et italiens, introuvables à Moscou, sauf (je l'appris plus tard) dans les magasins réservés aux membres de la Nomenklatura, aux académiciens et à quelques personnalités « des Lettres et des Arts ». Je choisis de prendre un vermouth.

A peine suis-je installé que Sacha fait son entrée. Je le trouve légèrement changé depuis la dernière fois que je l'ai vu ; il a apparemment pris une certaine assurance. J'apprends rapidement qu'il travaille dans l'Institut de conjoncture que dirige le professeur Varga. Ses titres universitaires étant minces, je devine que la recommandation de son grand-père a dû lui être d'un certain secours.

Quelques instants après l'arrivée de Sacha, sa grand-mère pénètre dans le salon. Alexei Nikolaiévitch me présente à elle.

Amelia Gavrilovna est aussi une femme de haute stature. Elle a les mêmes yeux bleus que son petit-fils. Comme Alexei Nikolaiévitch elle se tient très droite et parle un excellent français. Elle porte une robe foncée visiblement taillée par une bonne couturière dans un tissu d'importation.

Sacha se sert un verre d'apéritif. La conversation commence par des banalités, notamment sur le temps qu'il a fait pendant ce mois d'août qui a été particulièrement chaud.

D'où je suis assis, j'ai une vue exceptionnelle sur la Moskva et le Kremlin. Je félicite Alexei Nikolaiévitch de la beauté de ce paysage. Il me dit que c'est aussi celui qu'il contemple de son bureau, situé dans une pièce à côté. Il aime beaucoup cet appartement qui lui a été attribué voici quelques années par l'administration de l'Académie des sciences.

Ivanova annonce que le dîner est servi. Nous passons dans la salle à manger qui communique avec le salon par une porte à deux battants. La table est garnie d'une nappe blanche damassée, de vaisselle en porcelaine et d'une belle argenterie. Plusieurs verres destinés aux diverses boissons ont été placés devant chaque convive.

Le dîner commence par des zakouskis. Il comporte aussi du caviar mais, à part cela, les Tynianov ont fait préparer un dîner à la française. On nous sert un plat de poisson et un gigot de mouton.

Pendant le dîner, Alexei Nikolaiévitch et Amelia Gravilovna parlent beaucoup de leurs souvenirs de Paris et de la France. Ils y ont fait plusieurs voyages avant la révolution et en conservent des souvenirs nombreux et précis. Ils m'interrogent sur les changements qui ont pu avoir lieu dans des quartiers qu'ils connaissent bien et aussi sur ce que sont devenus certains acteurs célèbres à l'époque où ils visitaient la France. Je ne peux leur donner que des réponses assez décevantes car je n'ai connu aucun de ces acteurs. Je ne connais que les noms de quelques-uns, comme celui de Sarah Bernard. En fait, mes réponses ne les déçoivent pas : ce n'est pas elles qu'ils attendaient, ils souhaitaient avant tout faire revivre leurs souvenirs, et je leur en offre l'occasion.

Ils me parlent aussi des villes d'eau dans lesquelles ils se sont rendus, en France, en Allemagne et en Autriche. Il se trouve que l'an dernier j'ai passé quelques jours à Baden-Baden. Je peux leur en parler et ils en sont visiblement heureux. Après le dîner, nous revenons au salon. Il me semble que mes hôtes souhaitent que la conversation continue à porter sur des thèmes qui leur permettent d'évoquer un passé qui est celui de leur jeunesse et de parler d'une époque où ils pouvaient librement voyager.

Si, du point de vue matériel, et du point de vue du respect qu'on leur témoigne, ils ont retrouvé une vie qui ressemble fort à celle qu'ils avaient avant la révolution — car ils disposent aussi à nouveau d'une datcha — , ils souffrent quand même des restrictions imposées aux déplacements à l'étranger.

L'académicien Tynianov est un homme hautement estimé dans les milieux scientifiques. Il n'a pas souffert des controverses idéologico-scientifiques qui ont agité l'Académie des sciences à divers moments ; il a pu se tenir à l'écart de celles-ci d'autant plus facilement qu'il n'a plus d'autre ambition que de terminer son existence en paix. De toute la soirée, aucune question touchant — de près ou de loin — à la politique n'est abordée. La seule actualité dont il est question est celle des quelques livres français qu'ils ont pu lire. Ainsi, mes hôtes ont eu entre les mains *les Cloches de Bâle*, *le Voyage au bout de la nuit* et *les Jeunes Filles*, mais ils n'aiment guère la littérature française récente. Ils portent des jugements sévères sur les auteurs ou les personnages de leurs romans. Pour eux, les héros de Malraux sont de mauvais philosophes-révolutionnaires sans

rapport avec la réalité. Aragon est un schyzophrène partagé entre une admiration de commande pour la classe ouvrière et des goûts profondément bourgeois. Céline est aussi un malade qui, à force d'avoir pitié des plus pauvres, a fini par les mépriser. Quant à Montherlant, c'est un personnage tout en façade qui dissimule son vide intérieur et la sécheresse de ses sentiments en plastronnant.

Mes hôtes préfèrent me parler des expositions et du théâtre de Moscou. Ils me recommandent en particulier les spectacles du Bolchoï : ils vantent la qualité des danseurs et des chanteurs, et le respect de la tradition qui y règne. Ils me félicitent quand je leur dis que j'ai assisté à une représentation de *Boris Godounov* et que je l'ai beaucoup appréciée.

Avant de prendre congé, je bavarde un peu avec Sacha qui n'est intervenu qu'occasionnellement dans la conversation. Il me donne son numéro de téléphone personnel, car il a trouvé à se loger. Nous convenons de nous appeler dans les premiers jours de septembre afin de dîner ensemble au restaurant.

Je décide de rentrer à pied chez moi bien que la distance soit assez grande entre le domicile des Tynianov et le mien mais j'ai besoin de respirer l'air de la nuit et de prendre de l'exercice. Cette soirée me laisse une impression étrange, presque irréelle. J'éprouve le sentiment d'avoir, pendant quelques heures, remonté le temps et vécu à Moscou dans une période antérieure à la révolution. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il existe ainsi toute une intelligentsia bourgeoise qui jouit d'un confort exceptionnel et ne manque de rien alors que des millions d'ouvriers soviétiques vivent dans les baraquements ou dans des taudis et doivent se contenter, pour se nourrir, de pain noir, de soupe aux choux, de kacha (un brouet préparé avec de la farine de sarrasin) qu'ils arrivent à se confectionner après avoir fait longuement la queue, au soir de dures journées de travail.

Lorsque je longe le GOUM, sur la Place rouge, je ne m'étonne plus d'avoir à enjamber les corps d'ouvriers couchés à même le sol, ivres morts. Je peux comprendre leur tristesse et leur amertume. Pourtant, je ne condamne pas totalement les inégalités que le régime a rétablies : je pense, ou je veux croire, qu'elles sont le prix qu'il lui faut payer pour que la science soviétique ne soit pas privée du concours des scientifiques qui ont été formés sous l'ancien régime.

Au moment de rentrer chez moi, je décide que le lendemain je téléphonerai au professeur Drogov que des amis français connaissent bien

et m'ont recommandé de voir. J'ai envie de rencontrer un autre représentant de l'intelligentsia soviétique issu, lui, des rangs révolutionnaires.

Anticonformisme chez le professeur

Le professeur Viktor Andréievitch Drogov est considéré comme une personnalité éminente du monde scientifique soviétique. D'origine ouvrière, il combat à l'âge de 18 ans, en 1918, dans les rangs des partisans et adhère au parti. En 1919, il intègre l'Armée rouge. A la fin de la guerre civile, en 1921, il commande un corps de troupe.

Une fois démobilisé, le bureau d'organisation du Comité central du parti l'oriente vers des études d'agronome. Ses professeurs voient en lui un sujet exceptionnellement brillant. En 1926, il obtient le titre d'agronome et partage son temps entre l'enseignement et la pratique. Il est nommé professeur en 1929 et devient vice-président de l'Académie d'agriculture Timiriazev en 1931. L'académicien Vavilov en est alors le président. A cette époque, Viktor a trente et un ans, il est sans doute le plus jeune vice-président d'une Académie et jouit d'un grand prestige. En 1936, il occupe toujours cette même fonction. Elle lui donne un rang important et un certain poids politique : ses avis ne sont pas seulement ceux d'un spécialiste.

Lorsque je lui téléphone pour demander à le rencontrer, il me dit qu'il sait que je suis à Moscou depuis quelque temps. Il a été informé de mon arrivée par nos amis français mais aussi par des Soviétiques que j'ai rencontrés chez Boris : Serguei Illitch et Ekaterina Mikhaïlovna, tous deux collaborateurs de la revue *Littérature internationale*. Il m'invite à dîner pour le lendemain.

L'immeuble où habite le professeur Drogov appartient à l'Académie Timiriazev. Il est situé dans la partie nord de Moscou, dans un quartier qui comporte un certain nombre de maisons relativement récentes, datant de la fin des années 1920. C'est le cas de l'immeuble de Viktor Andreievitch. Son appartement se trouve au rez-de-chaussée.

Le lendemain, je sonne donc à sa porte à l'heure indiquée. C'est une domestique qui m'ouvre, habillée beaucoup plus simplement que celle qui travaille chez le professeur Tynianov. L'appartement aussi est plus simple : l'entrée est de petite dimension mais cinq portes s'ouvrent sur elle (outre celle de l'entrée). Je constate rapidement qu'elles donnent sur trois pièces (le bureau de travail de Viktor Andréievitch ; une salle de séjour ; une chambre à coucher), sur une salle de bains et une cuisine, qui sert de

« chambre à coucher » à la servante, Glacha.

Je n'ai jamais su pour quelles raisons Viktor, pourtant vice-président de l'Académie Timiriazev, était logé plus à l'étroit que le professeur Tynianov ; or, en 1936, la dimension des logements des personnalités était en principe ajustée à leur rang. Selon les normes, le professeur Drogov aurait dû disposer de cinq pièces dont une chambre de bonne. Je suppose que s'il était ainsi logé, c'est qu'il n'avait pas demandé davantage, ce qui correspondait bien à son caractère : c'était un homme qui voulait conserver une certaine modestie de militant. Cette modestie ne l'empêchait pas de bénéficier des autres avantages matériels de sa position, notamment d'une voiture avec chauffeur, et d'une datcha.

A peine ai-je pénétré dans l'entrée que Viktor Andréiévitich vient m'accueillir et me saluer. C'est un homme d'assez petite taille mais robuste et aux épaules larges. Ses gestes sont vifs ; tout dans son comportement traduit un homme sûr de lui et habitué à commander. Les années qu'il a passées dans l'Armée rouge l'ont sans aucun doute marqué.

Il me serre longuement la main et me dit qu'il est heureux d'accueillir quelqu'un qui lui est envoyé par des amis de France. Il me fait entrer dans son bureau de travail. Celui-ci est d'assez petite dimension. Les murs sont entièrement garnis de rayonnages surchargés de livres. Tandis qu'il est allé chercher lui-même de quoi m'offrir à boire, j'ai le temps de jeter un rapide coup d'œil sur sa bibliothèque. On y trouve naturellement des livres d'agronomie et d'histoire de l'agriculture, dans différentes langues, mais également des romans français de Balzac, Maupassant, Anatole France, et d'autres, tous en langue française. Enfin, on y trouve, naturellement aussi, les œuvres de Marx, d'Engels et de Lénine et, chose absolument surprenante en cette année 1936, les œuvres de Trotsky, qui ne sont même pas dissimulées, alors que Léon Davidovitch est dénoncé, jour après jour, comme un ennemi juré de l'Union soviétique lié à la Gestapo.

Quand Viktor Andréiévitich revient, il s'excuse de m'avoir fait attendre et m'interroge sur la façon dont je suis installé à Moscou, et sur mon travail. Je n'ai guère, le temps de répondre à ces deux questions car on sonne à la porte : c'est la compagne de Viktor Andréiévitich, Maria Alexandrovna. Glacha est allée lui ouvrir. Elle entre dans le bureau.

Maria Alexandrovna est une jeune femme d'environ vingt-cinq ans. C'est une brune au teint mat, de taille moyenne, les yeux gris-vert. Elle est assez belle et semble fort sûre d'elle.

Viktor Andréiévitich me présente et m'explique que Maria a fait des

études de littérature française et est traductrice : elle a traduit deux romans français en russe. Maria me tend la main, non pour serrer la mienne mais pour un baisemain. Je suis évidemment surpris (je ne suis pas habitué à cet exercice) mais j'essaie de n'en rien laisser voir. Je m'exécute en espérant m'en tirer à peu près.

L'amie de mon hôte me dit quelques paroles aimables et propose que nous allions nous installer dans la salle de séjour où il y a plus de place bien que la table y soit déjà mise. Dans cette pièce aussi tout est beaucoup plus simple que chez le professeur Tynianov mais rien ne manque à l'ordonnancement d'un repas tel qu'il est servi dans une famille bourgeoise.

En attendant l'arrivée de Sergueï et d'Ekatérina, je m'assieds dans un des fauteuils tandis que Viktor et Maria s'installent sur un divan placé le long d'un mur. Peu de temps après, les deux invités arrivent. Il n'y a pas de présentation à faire. Nous nous connaissons tous. Toutefois, une nouvelle surprise m'attend lorsque Ekatérina me tend aussi la main de telle façon que je dois procéder à un baisemain. C'est décidément une habitude dans cette maison où, par ailleurs, le dîner se déroulera sans appareil particulier.

Je ne me souviens que de façon confuse ce qui s'est dit ce soir-là. Cela est dû vraisemblablement au fait que dans les semaines qui ont suivi, j'ai été invité plusieurs fois par Viktor Andréiévitich avec les mêmes convives, si bien que les souvenirs des différentes soirées tendent à se mêler.

D'une façon générale, ce qui me reste à l'esprit, c'est l'extraordinaire liberté de ton des conversations qui se déroulaient autour de la table de Viktor Andréiévitich. J'ai été particulièrement frappé par une discussion sur le trotskysme au cours de laquelle Viktor Andréiévitich soutint que celui-ci représentait un courant du mouvement ouvrier. Entendre cela à Moscou, en 1936, au lendemain du procès des Seize, était tout à fait surprenant. Sans doute, Viktor avait-il une entière confiance dans ceux qui étaient assis autour de la table mais même dans ces conditions c'était un acte de courage. En ce qui me concerne, en tant que communiste entraîné depuis des années à entendre que Trotsky était un traître à la classe ouvrière, je fus bouleversé par ce que disait Viktor Andréiévitich, mais j'avais un tel respect pour lui — il était un ancien combattant et officier de l'Armée rouge — que je m'efforçais de comprendre son point de vue. J'imaginai d'ailleurs qu'il avait dû servir plus ou moins directement sous les ordres de Trotsky ; je m'expliquais ainsi l'opinion qu'il émettait, et le

fait qu'il eut conservé dans sa bibliothèque les œuvres de Léon Davidovitch, œuvres dont toutes les bibliothèques publiques avaient été purgées, et qu'il avait été recommandé de détruire.

Le franc-parler de Viktor Andréievitch a fini par lui coûter cher. Dans les premiers jours d'octobre, il a été arrêté, puis remis en liberté après une brève détention. Lorsque je le revis alors, il ne se montra nullement affecté par son arrestation. Il me dit que le lendemain de sa mise en liberté, Staline lui avait téléphoné, lui disant qu'il n'avait rien à craindre, que lui, Staline, le soutenait personnellement. Bien qu'en général, Viktor se montrât plutôt inquiet pour l'avenir, il semblait attacher de l'importance à ce coup de téléphone. En réalité, on sait aujourd'hui que Staline agissait souvent de la sorte pour rassurer ceux dont le sort n'avait pas encore été fixé. En tout cas, Viktor Andréievitch est à nouveau arrêté en 1937 et déporté. Il est alors considéré comme un « ennemi du peuple » et détenu dans un camp. Au moment de l'invasion hitlérienne, il sera libéré, et rétabli dans ses fonctions d'officier ; un commandement lui sera confié. Il mourra sur le front.

Sergueï et Ekatérina ont, eux aussi, subi la répression en 1937 (peut-être était-ce la conséquence de leurs liens d'amitié avec Viktor ?) : ils ont été assignés à résidence à Alma-Ata.

Dans les conversations autour de la table du professeur Drogov, les problèmes de l'agriculture sont souvent abordés ? Je l'entends faire son autocritique de la conception qu'il avait eue quelques années plus tôt du rôle des sovkhoses géants, des très grandes fermes d'Etat, comme moyen de développer rapidement la production agricole :

« En 1931, j'ai proposé — en m'opposant à Vavilov qui était hostile à ce qu'il appelait le "gigantisme" — de construire de grandes sovkhoses-écoles rassemblant chacun de 500 à 1 000 des meilleurs innovateurs, qui devaient être entourés de nombreux ouvriers. J'affirmais qu'un tel collectif peut procurer à la science agronomique et à l'agriculture soviétique une avance considérable sur tous les autres pays. En réalité, c'était vraiment du "gigantisme" et c'était une erreur. »

En disant cela, Viktor faisait aussi acte de courage car la proposition qu'il avait faite en 1931 avait reçu l'appui de la direction du parti, et celle-ci n'avait jamais reconnu publiquement qu'elle s'était trompée.

Rares étaient les soirées passées chez Viktor pendant lesquelles quelques propos hétérodoxes n'étaient pas formulés. Même si je n'étais pas d'accord avec tout ce qui se disait autour de cette table, j'admirais une

telle rupture avec le conformisme étouffant qui dominait presque partout ailleurs. Que des propos non conformistes puissent être ainsi tenus me redonnait confiance dans la renaissance possible d'une vie plus démocratique en URSS.

A la fin de la première soirée passée chez Viktor Andréievitch, celui-ci me proposa de me faire conduire chez moi en utilisant sa voiture et son chauffeur. Je le remerciai mais lui dis que je préférais rentrer à pied car j'aimais marcher dans Moscou la nuit.

Dans l'ensemble, j'avais été heureux de cette soirée. Les « baise-mains » mis à part, j'avais trouvé chez Viktor Andréievitch une atmosphère beaucoup plus proche que je ne m'y attendais de celle que j'aurais aimé rencontrer dans l'intelligentsia soviétique. C'était une exception, mais une exception encourageante. Il restait que l'inégalité entre la situation de ce vice-président d'Académie et celle des simples travailleurs me paraissait monstrueuse.

Cette nuit encore j'ai pu constater l'ampleur de ces inégalités en voyant sortir d'un chantier du métro en construction des hommes et des femmes complètement épuisés par une longue journée de travail passée dans le sous-sol de Moscou. Leurs vêtements étaient recouverts de boue, ce qui prouvait que rien n'avait été prévu pour leur permettre de prendre une douche et de se changer en quittant leur travail. Ils se dirigeaient, dans cet état, vers les baraquements où, entassés, ils allaient passer la nuit.

Fenêtre sur jardin

Mon travail à Intourist s'achève. J'ai terminé la traduction deux jours plus tôt mais je me rends à mon bureau le dernier jour de mon contrat.

Je demande d'abord à voir Alexandre Antonovitch. Il m'accueille cordialement et se dit persuadé que si j'avais persévéré je me serais très bien adapté au travail qui m'était demandé.

« C'est peut-être vrai, mais les choses se sont présentées autrement. Je le regrette un peu car je garde un bon souvenir du temps passé ici. J'ai sans doute été un peu susceptible ; il est trop tard maintenant pour revenir sur ma décision. »

« Après tout, ce sera une occasion pour vous de faire une autre expérience. Je vous souhaite bonne chance. N'oubliez pas de passer à la caisse, et quand vous serez dans les parages, venez nous voir, cela nous fera plaisir. Au revoir donc, et peut-être à bientôt. »

« Oui, je passerai sans doute de temps en temps. Au revoir Alexandre Antonovitch. »

Je me rends ensuite à la caisse, où mon bon de paye est prêt. Je le vérifie. La somme à toucher est un peu plus faible que celle qui m'avait été annoncée car, outre la déduction des avances reçues, elle comporte toutes sortes de prélèvements : les impôts, l'« emprunt » obligatoire, la cotisation au syndicat (auquel je n'avais pas demandé d'adhérer), une cotisation pour le secours ouvrier international et une souscription « volontaire » à l'aide à l'Espagne. Ces prélèvements réduisent mon salaire d'une centaine de roubles. Ce qui m'émerveille le plus, c'est la souscription « volontaire » pour l'aide à l'Espagne qui n'a été décidée par les autorités que tout récemment et qui est déjà appliquée : le temps n'est pas si loin où lorsque je parlais de l'aide qu'il fallait apporter à la République espagnole, je rencontrais un silence poli : le pouvoir n'avait pas encore pris de décision à ce sujet. Enfin, c'était fait et j'en étais heureux, encore que j'eusse préféré qu'une campagne politique active eût été menée pour recueillir ces fonds plutôt que de les voir prendre la forme d'un impôt déguisé.

J'appris plus tard qu'il s'agissait bien d'un nouvel impôt : la République espagnole n'a jamais rien vu de l'argent ainsi collecté. Il lui a fallu payer *cash*, et très cher, les livraisons du matériel, généralement démodé, fourni par l'URSS. Elle a même dû payer d'avance et en or des livraisons qui ne

lui ont jamais été faites. Mais cela je ne l'ai su que bien des années après.

Je rends aussi visite à Dimitri. Avec lui, les adieux sont corrects mais pas spécialement chaleureux. Il en est de même avec Stepan Stepanovitch (le *partorg*). Par contre, c'est un au revoir cordial que je dis à Tchalian et Katamian dont j'ai su l'attitude digne lors du « meeting de condamnation ». Enfin, mes adieux à Emilio sont franchement amicaux. Tous deux nous nous promettons de nous revoir de temps à autre. Emilio ajoute que si j'ai besoin de billets de théâtre (pour lesquels il a des facilités), je n'aurais qu'à les lui demander.

Le lendemain de ces adieux, j'arrive au *Journal de Moscou*. Je suis un peu ému. Je n'y connais personne en dehors d'Anna Fedorovna et n'ai qu'une idée très vague du travail que je devrai faire.

Anna Fedorovna m'accueille avec amabilité, me disant qu'on a grand besoin de mes services mais, visiblement débordée, elle ne me consacre guère de temps et m'envoie rendre visite au rédacteur en chef, Anton Serguéivitch, qui est revenu de vacances.

Anton Serguéivitch me reçoit plus longuement. C'est un ami de Boris qui lui a parlé de moi. Il a une idée précise de ce que j'aurai à faire : rendre son journal plus attrayant pour les lecteurs de langue française en ne se contentant pas de publier des traductions plus ou moins plates des articles rédigés par des journalistes russes. Il m'appartiendra de récrire ces traductions pour les adapter au style des journaux français et aux habitudes de leurs lecteurs. Il m'explique que, quelque temps après la fondation du *Journal*, Jeanne Moussinac et Henriette Nizan avaient fait ce travail et qu'il en avait été satisfait. Malheureusement, elles étaient parties maintenant. C'est ainsi qu'il avait pensé à moi lors d'une conversation avec Boris Maximovitch.

Pratiquement, je devrai me trouver dans mon bureau de midi à dix-sept heures trente ou dix-huit heures. J'y recevrai les textes en français et leur original en russe. Ils me seront remis par les traducteurs. Je ferai des suggestions de réécriture que je discuterai avec les traducteurs. En cas de contestation, les auteurs des articles seront consultés. Si nous ne parvenons pas à nous mettre d'accord, Anna Fedorovna opérera les arbitrages. Anton Serguéivitch ajoute que j'ai évidemment à ma disposition toutes les facilités qui sont en place dans le *Journal*, notamment la cantine.

Il me souhaite bonne chance. Me dit de venir le voir en cas de difficultés et demande à sa secrétaire, Lara, de me montrer mon bureau.

Lara me conduit à une pièce agréable, située au rez-de-chaussée. Très

claire, elle donne sur un jardin fermé où il y a quelques tables. Je peux accéder au jardin par une porte-fenêtre. Le jardin est en communication avec la cantine. Il est possible de s'y faire apporter un repas ou une collation. A première vue, l'atmosphère ici est beaucoup plus détendue qu'à Intourist, de plus, les locaux sont moins vétustes et mieux meublés.

C'est l'heure du déjeuner, je me rends à la cantine. Située dans un demi-sous-sol, elle est néanmoins bien éclairée. Je suis heureusement surpris du cadre. Les tables sont couvertes de nappes nettes, chacune est destinée à quatre personnes mais elles sont assez nombreuses, on peut déjeuner seul ou à deux.

De même qu'à Intourist, la cantine fonctionne plutôt comme un restaurant : on s'assied à la table choisie, les serveuses prennent commande et apportent les plats. On règle à la caisse, en sortant.

Le menu est varié et relativement abondant. Il est clair que les journalistes font partie des privilégiés.

Mon travail commence sans grande difficulté. Au début, je me contente d'éliminer les tournures de phrases qui sentent trop la traduction, je transforme les métaphores qui n'auraient pas de sens pour les lecteurs français, j'élimine les impropriétés et les faux sens.

Très vite cette activité devient plus ou moins une routine qui s'accomplit assez aisément et sans trop de fatigue. Les cas de conflit avec les traducteurs sont peu nombreux, les désaccords se règlent rapidement. Les traducteurs eux-mêmes ressentent mon intervention comme une aide qui leur permet de se perfectionner.

Le travail terminé, je me rends en général place Pouchkine où un trolleybus me conduit non loin de chez moi. Parfois, je vais à pied au café *Artitcheski*, face au théâtre d'art ; j'ai des chances d'y retrouver des amis comme Boris, Sacha ou Emma. Les premiers jours, je profite aussi de ma présence dans ce quartier de Moscou pour faire des achats de nourriture. Il me faut acheter de quoi offrir un dîner honorable à mes voisins que j'ai finalement invités pour le 15 septembre.

Un début de soirée austère

Le soir du dîner avec les voisins est enfin arrivé. Il sera honorable mais relativement modeste. Je n'ai pas pu faire mieux. De toute façon, il aurait été déplacé de chercher à éblouir mes sympathiques voisins par un étalage trop inhabituel de plats.

Véra arrive un peu en avance pour m'aider à mettre la dernière main à cette petite réception. Nikolai Stepanovitch et Sophia Pavlovna frappent à ma porte à l'heure dite. Ils ont mis leurs plus beaux vêtements qui remontent visiblement aux années d'avant l'industrialisation. Nous nous asseyons immédiatement autour de la table et commençons à prendre un peu de vodka accompagnée de zakouskis.

La conversation démarre avec difficulté. Nous nous connaissons à peine et chacun ignore ce dont les autres sont prêts à parler le plus volontiers. Heureusement, la vodka aide à réchauffer l'atmosphère ; d'ailleurs, il existe entre nous de vrais liens de sympathie.

Je parle un peu de la France et de la cuisine française. J'évoque aussi la grande différence qui caractérise les rapports entre voisins tels que j'ai pu les observer dans cette maison et en France. Je fais l'éloge de l'esprit de fraternité qui règne ici : il contraste avec la tendance des Français à se replier sur eux-mêmes, sur leurs problèmes personnels et sur ceux de leur famille. J'ajoute qu'il y a évidemment des exceptions et que dans les immeubles ouvriers français se manifestent aussi une certaine fraternité et un esprit d'entraide.

Nikolai m'interroge alors sur le niveau de vie en France :

« Comment vivent les travailleurs français ? Mieux ou plus mal que les travailleurs soviétiques ? »

Je suis obligé d'expliquer combien les situations sont contrastées et je parle des écarts considérables qui séparent le niveau de vie d'un chômeur de celui d'un ouvrier qualifié ayant du travail.

Nikolai aimerait cependant que je sois plus concret. Je lui dit qu'il est impossible de comparer directement les salaires soviétiques et français en raison des inégalités des salaires et des prix pratiqués dans les deux pays. Toutefois, comme j'ai un peu travaillé à la Bibliothèque Lénine sur les statistiques de production soviétiques et françaises, je peux lui dire que, d'après les données officielles, la production d'objets industriels courants,

comme le savon et les cotonnades, est deux fois plus importante en France qu'en URSS, or la population française est quatre fois moins nombreuse que celle de l'URSS. Nikolai voudrait aussi savoir comment se comparent les productions alimentaires. Là, je peux lui donner des chiffres plus précis concernant la production par tête. Entre l'URSS et la France, cette production se situe dans le rapport de 1 à 1,6 pour les pommes de terre, de 1 à 6,5 pour la viande et de 1 à 5 pour le beurre. J'essaie d'expliquer ces différences par le retard économique de l'ancienne Russie, retard qui n'a pas encore pu être rattrapé.

Nikolai proteste :

« Tu as en partie raison pour les produits industriels, mais je n'en suis même pas sûr car nous avons une très importante industrie artisanale et villageoise qui a été détruite depuis la fin de la NEP. Quant aux productions agricoles, elles se sont effondrées depuis la collectivisation. Elles commencent un peu à remonter maintenant, difficilement. C'est vrai, l'ancienne Russie était économiquement en retard, mais ce qui s'est fait depuis 1917 n'a pas contribué à combler ce retard. Au contraire ! Sauf dans quelques industries privilégiées comme la fonte, l'acier, le charbon, etc. Mais l'essor de ces industries ne nous permet pas de vivre mieux. »

« Tu sais bien Nikolai qu'avant de développer les industries de consommation, il faut développer celles qui fournissent des moyens de production. »

« Peut-être ! Mais cela aurait pu être réalisé autrement que nous l'avons fait, sans détruire ce qui existait, sans faire baisser le niveau de vie des travailleurs. »

Je suis surpris de la sévérité avec laquelle cet ouvrier juge la politique économique du parti soviétique. Une fois encore, je constate que l'effet de persuasion de la propagande officielle, selon laquelle « la vie est devenue plus aisée », n'a guère d'impact sur ceux qui ont à faire face, jour après jour, à de graves pénuries. Je voudrais savoir comment un ouvrier comme Nikolai, qui avait plus de vingt-cinq ans en Octobre, juge le bilan de la révolution.

« Il est possible, dis-je, que depuis la fin de la NEP des erreurs économiques aient été commises, mais tu ne peux pas nier que la situation de la classe ouvrière s'est améliorée depuis la Révolution d'octobre, que celle-ci vous a apporté des choses positives. »

« C'est sûr que la Révolution d'octobre nous a apporté des choses positives. La durée du travail a été réduite, bien que la loi qui la

réglemente ne soit pas toujours respectée. Les salariés bénéficient des assurances sociales et de services médicaux gratuits et nous avons droit à une retraite. Le chômage et l'analphabétisme ont plus ou moins disparu. Tout cela représente des progrès certains mais cela ne signifie pas que notre niveau de vie se soit réellement amélioré. »

« Que veux-tu dire ? »

« Je veux dire qu'un élément essentiel du niveau de vie, ce sont les salaires ou, plutôt, les salaires réels, ce qui peut être acheté avec ce que nous touchons. Or, aujourd'hui nos salaires sont environ moitié plus bas qu'en 1928 et à ce moment ils avaient à peine dépassé leur niveau d'avant la Révolution. Cela, ce n'est pas du tout positif. »

Véra intervient alors :

« Ce que dit Nikolai est certainement vrai en ce qui concerne les salaires, d'autant plus que bien des produits font aujourd'hui défaut. Aussi, il ne suffit pas d'avoir de l'argent pour pouvoir acheter. En revanche, je crois que lorsqu'on parle des aspects positifs de la situation actuelle, on doit insister davantage sur la disparition du chômage. Celui que connaissait l'ancienne Russie était énorme, des millions de travailleurs se déplaçaient à travers le pays à la recherche d'un emploi. En 1927 et 1928, le chômage existait aussi. Son élimination est une chose très importante pour la classe ouvrière. »

Nikolai hésite un instant puis commence :

« C'est vrai, et je l'ai dit. Mais les choses sont quand même plus compliquées, car s'il n'y a pas de chômage, c'est aussi qu'en 1928 on a supprimé les offices de placement et les allocations de chômage. Aujourd'hui, un homme qui perd son travail — et il y en a constamment, car il y a beaucoup de renvois sous toutes sortes de prétextes — est bien obligé d'accepter de travailler à n'importe quel salaire, dans n'importe quel métier et même n'importe où. »

Sophia Pavlovna qui n'était pas intervenue jusque-là veut dire quelques mots :

« Il y a autre chose qu'il faut dire, c'est que même si on n'est pas congédié, on n'a pas un salaire vraiment assuré. Si l'activité de l'usine est arrêtée pour une raison quelconque, ce qui arrive souvent, par exemple parce qu'il y a des pannes de machines, un manque de matières premières ou n'importe quoi, les heures où l'on n'a pas pu travailler ne sont pas payées. De même, si la production est défectueuse parce que les matières premières étaient de mauvaise qualité, elle n'est pas prise en compte, et le

salaires saute. Dans tous ces cas, et ils sont fréquents, on se trouve dans la situation d'un chômeur, on ne touche pas de salaire mais il a fallu quand même être présent à l'usine. »

« Je veux encore parler du problème des renvois, reprend Nikolai, qui sont devenus plus nombreux depuis quelques années. Tantôt, c'est pour des raisons soi-disant « économiques », parce que l'activité d'une usine ou d'un chantier doit diminuer. Tantôt, c'est pour des raisons de discipline ou d'insuffisance de rendement. Là, les choses se sont vraiment aggravées depuis six ou sept ans. Autrefois, les syndicats soutenaient plus ou moins les travailleurs mais ce n'est plus du tout comme ça maintenant. Ils ne nous soutiennent plus, ils sont du côté de la direction, quand celle-ci décide de renvoyer un travailleur ou de réduire le montant de son salaire. En fait, nous ne sommes plus défendus et nous n'avons même pas la possibilité de faire grève si les normes de production sont augmentées, s'il y a des réductions de salaire ou si des injustices sont commises. »

« Il y a eu cependant des cas où des cadres syndicaux ont soutenu certaines revendications ouvrières », fait alors remarquer Véra.

« J'ai entendu dire ça ; j'ai même lu quelque chose là-dessus dans les journaux, mais j'ai lu aussi que ces cadres avaient été dénoncés comme éléments trotskystes, chassés du syndicat et arrêtés », répond Nikolai.

A ce moment, je lui demande s'il y a véritablement des trotskystes dans les syndicats.

« Je ne le crois pas. S'il y en a eu, il y a beau temps qu'ils ont été éliminés. De toute façon, les trotskystes n'ont pas la confiance des ouvriers. On a gardé le souvenir de l'antisindicalisme de Trotsky. C'est lui qui, le premier, a voulu faire des syndicats un simple instrument de la politique du gouvernement, dès 1919 ou 1920. Ça ne s'oublie pas. »

Je reviens sur la question des réductions de salaires monétaires et j'interroge Nikolai pour qu'il précise s'il y a réellement de telles réductions.

« Sûr que oui, mais ça se fait de façon indirecte. Ce sont les normes de production qui sont révisées. On demande aux ouvriers de produire plus dans une journée : ceux qui n'y arrivent pas voient leurs salaires réduits. Depuis l'automne dernier, il y a beaucoup de mécontentement dans les usines à cause de cela, parce que les prétendus "stakhanovistes", des ouvriers qui ont voulu imiter le mineur Stakhanov en battant des records de production, ont aidé la direction à accroître les normes. Les syndicats ont soutenu cela. Il y a des usines où les ouvriers ont été si mécontents

qu'ils se sont attaqués à ces stakhanovistes mais ils ont été durement sanctionnés, certains ont même été arrêtés. »

« Nikolai a raison, remarque Véra. Il y a eu de graves abus dans la révision des normes, surtout que les records de production obtenus par les stakhanovistes l'ont été dans des conditions exceptionnelles. Mais il y a quand même un problème réel : si on veut que le niveau de vie s'élève, il faut bien que la productivité et le rendement augmentent, et il peut être nécessaire que la direction des usines exerce une pression dans ce sens. »

« Je ne pense pas que les choses soient aussi simples, proteste Nikolai. D'abord, il y a la manière. Si les conditions existent pour augmenter les normes et accroître la productivité, ça peut se discuter avec les travailleurs. Les ouvriers ne sont pas stupides. Si on leur présente des arguments raisonnables, ils se laissent convaincre. Autrefois, quand les syndicats fonctionnaient réellement et n'étaient pas aux ordres de la direction, c'est comme ça que ça se passait. Maintenant, tout est imposé, sans discussion, de façon arbitraire et souvent injuste. »

Je suis impressionné par la sévérité avec laquelle Nikolai expose les problèmes, mais je veux revenir sur la question des rapports de travail à l'intérieur des usines :

« Nikolai, tu dis qu'il y a quelques années les rapports entre les ouvriers, les syndicats et la direction étaient différents. Peux-tu m'expliquer comment les choses ont changé ? »

« Oui. Ce n'est pas difficile. Pendant la plus grande partie de la NEP, il existait dans les usines ce qu'on appelait le "triangle" qui comportait des représentants de la direction, du parti et des syndicats, et cet organisme s'efforçait de régler les problèmes par voie de négociations. A cette époque, je l'ai dit, les syndicats défendaient plus ou moins les revendications essentielles des travailleurs. Or, le système du "triangle" a disparu et, en plus, les syndicats s'alignent sur les exigences de la direction et du parti. »

« Je comprends bien, Nikolai ; mais le fait que les syndicats existent et que leurs cadres ainsi que ceux de la direction et ceux du parti soient largement d'origine ouvrière représente quand même un élément favorable à la défense des intérêts des travailleurs. »

« Ça, c'est ce qu'on pourrait croire. En réalité, les choses ne se passent pas ainsi. Les directeurs et les cadres du parti et des syndicats peuvent bien être d'anciens ouvriers, une fois qu'ils sont chargés de responsabilités dans la direction de la production, ils passent pour ainsi dire de l'autre côté. Ils

oublient les problèmes des ouvriers et ne se préoccupent plus que de réaliser le plan, d'accroître les normes, de faire régner la discipline, etc. J'ajouterai une remarque : récemment, la situation s'est encore détériorée. Les dirigeants et les cadres des entreprises ont une façon de se conduire de plus en plus brutale et arrogante. Ils traitent les ouvriers de haut. Ils n'hésitent pas à les insulter. On dirait qu'ils voudraient que les travailleurs tremblent devant eux. »

« Je n'ai évidemment pas d'expérience personnelle de ce qui se passe dans les usines, enchaîne Véra, mais je peux dire que dans les administrations aussi les rapports entre dirigeants et dirigés se sont durcis. Je pense que ça correspond à des directives qui viennent d'en haut. Je me souviens d'un discours où Kaganovitch disait qu'un vrai dirigeant d'entreprise doit voir ses subordonnés trembler devant lui et qu'il ne doit pas les traiter comme des "petits frères". Je crains que ce soit là une très mauvaise chose. On ne peut agir ainsi en général, même si, dans certains cas, il y avait trop de laisser aller, par exemple, dans les nouvelles usines où n'existait pas de tradition de discipline ouvrière. »

« C'est sûr, reprend Nikolai, que dans certaines usines et dans certains chantiers, il y a eu une détérioration de la discipline. Mais je ne crois pas que les méthodes brutales soient les meilleures. Il faut savoir discuter. »

J'interviens à nouveau :

« Il me semble que tout ce que tu dis met en lumière certaines conséquences d'une industrialisation très rapide, et qui devait l'être compte tenu du retard économique de l'URSS et de la situation internationale. Cependant maintenant que l'industrie a connu un développement considérable, ces aspects négatifs de la période écoulée devraient pouvoir s'effacer progressivement. N'est-ce pas là ce que la classe ouvrière soviétique espère ? »

« Elle le souhaite, répond Nikolai, mais elle n'y compte pas tellement. Il y a quelques années nous avions de l'espoir pour l'avenir, aujourd'hui l'espoir est devenu bien mince. »

« Tu crois que c'est là quelque chose de général ? »

« Je le pense. Trop de promesses n'ont pas été tenues pour qu'on croie facilement à celles qui sont faites aujourd'hui. Il y a sans doute des exceptions parmi les jeunes qui n'ont pas déjà été déçus et qui peuvent encore croire aux promesses actuelles. Mais même chez les jeunes, on est souvent sceptique, parce qu'on n'ignore pas complètement comment les choses se sont passées depuis une dizaine d'années. »

« Depuis cinq ou six ans, il se passe aussi autre chose, ajoute Sophia Pavlovna. On voit les inégalités s'accroître très rapidement. Les cadres sont devenus de plus en plus des privilégiés. Ils peuvent acheter toutes sortes de choses que les simples travailleurs ne peuvent pas se procurer. Il y a des ouvriers qui disent qu'il s'est formé une "nouvelle bourgeoisie. De plus, il y a les privilèges des hauts dirigeants, certains ouvriers parlent d'eux en disant qu'ils constituent" la noblesse du parti. Dans ces conditions, on a l'impression que même si demain la production est plus abondante, elle sera accaparée par ces privilégiés et que pour nous, les simples travailleurs, la situation ne s'améliorera pas beaucoup. »

« Je comprends ce que vient de dire Sophia Pavlovna, commente Véra. Elle exprime sans doute un sentiment assez répandu. Pourtant, on peut penser que ces privilèges sont quelque chose de provisoire, qu'il a été nécessaire de les multiplier pour accroître rapidement le nombre des cadres, ce qui était indispensable à l'industrialisation, mais qu'une fois qu'un certain niveau technique sera atteint, ces privilèges pourront être progressivement réduits. »

« C'est là ce qu'on entend affirmer assez souvent, dit Nikolai. Mais moi, je n'y crois pas. Rien ne garantit que les privilèges qui se sont développés disparaîtront plus tard car ce sont les privilégiés qui occupent les postes de décision, et les ouvriers n'ont pas le droit à la parole. Pour que les choses ne continuent pas à se passer comme je le dis, il faudrait que les ouvriers se réveillent, qu'ils exercent une forte pression pour avoir davantage de moyens de s'exprimer et d'intervenir sur les décisions qui sont prises. Mais on n'en est pas là, et on n'y arrivera pas facilement. »

Sophia Pavlovna hésite à intervenir, mais elle s'y décide :

« Quand on parle des changements que la révolution a apportés et de ses conséquences positives pour la classe ouvrière, il y a une chose qu'il ne faut pas oublier, ce sont les facilités de formation qui sont données aujourd'hui à la jeunesse. Ceux qui en ont la volonté et la capacité peuvent devenir techniciens ou ingénieurs ou entrer à l'Université ; ils voient ainsi s'ouvrir devant eux un avenir meilleur, un avenir que ne pouvaient pas imaginer les jeunes ouvriers d'autrefois. C'est ce qui s'est passé pour nos enfants, et cela concerne un très grand nombre de jeunes. »

« C'est vrai, dit Nikolai, mais il s'agit quand même d'une minorité. De plus, les facilités ouvertes aux jeunes ouvriers diminuent. Les concours sont de plus en plus difficiles, et ce sont les enfants des cadres qui les passent le plus aisément. Ils peuvent être aidés par leurs parents ou même

recevoir des leçons particulières. »

« Il me semble que tu as une vision bien pessimiste de la situation et de son évolution... », lui fais-je remarquer.

« Non, je ne crois pas. En réalité, bien des choses que j'ai dites sont reconnues par les journaux, notamment dans les lettres que les lecteurs leur adressent. Et en ce qui concerne l'action des syndicats, Staline lui-même a dû rappeler à l'ordre leurs dirigeants pour qu'ils s'occupent mieux des problèmes des ouvriers, mais ce rappel à l'ordre n'a pas changé grand-chose. »

Cette petite phrase sur le rappel à l'ordre adressé par Staline aux syndicats me paraît se présenter un peu comme une clause de style, qui permet de placer le secrétaire général au-dessus de la politique pratique du parti.

Cette discussion me fait éprouver des sentiments contradictoires. Je suis heureux de l'atmosphère franche dans laquelle elle se déroule. Cependant, je suis déçu de voir qu'un ouvrier comme Nikolai, qui ne me paraît pas être une exception, porte des jugements aussi négatifs sur le bilan pour la classe ouvrière de la Révolution d'octobre et de la politique de construction du socialisme, donc pour ce qui constitue pour moi, communiste français, l'exemple que je donne aux travailleurs de mon pays. Je m'efforce de croire que les idées de Nikolai ne reflètent qu'une partie de la réalité. Je me dis qu'il sous-estime les effets à long terme qu'aura l'industrialisation : celle-ci finira par avoir raison des pénuries tandis que l'élévation générale du niveau des connaissances rendra moins forte la position des cadres. Ceci poussera à la diminution progressive de leurs privilèges et permettra que se développent des rapports plus démocratiques dans les entreprises et dans la société en général. Peut-être que ce soir-là, déjà, mon optimisme n'était pas aussi grand que je voulais m'en convaincre. En tout cas, je ne me sentais pas assez persuadé d'avoir raison pour essayer d'ouvrir des perspectives moins sombres que celles évoquées par Nikolai. C'est Véra qui intervint :

« Je crois que Nikolai nous a donné un tableau assez fidèle de la façon dont ces dernières années ont été vécues par une grande partie de la classe ouvrière soviétique. Pourtant, une chose ne doit pas être oubliée : malgré ce qui est ainsi vécu, les travailleurs ne sont pas hostiles au régime soviétique ; ils n'oublient pas ce qui a été acquis grâce à lui et dont Nikolai a parlé. En conséquence, ils lui apportent leur adhésion ; celle-ci n'est peut-être pas enthousiaste, mais elle existe. Ils ne veulent pas d'aventure

intérieure, pas plus qu'ils ne souhaitent le retour à un capitalisme qui apporterait le désordre et le chômage. C'est là la base sociale et politique qui permettra d'aller de l'avant, à condition d'éviter de nouvelles erreurs et de ne pas chercher à faire payer le prix de celles qui ont été faites dans le passé à ceux qui n'y sont pour rien. »

Ces phrases de Véra me firent plaisir. Elles étaient fort éloignées de l'optimisme triomphaliste du discours officiel mais, à l'époque, elles me paraissaient réalistes, tout en ne fermant pas la voie à l'espoir. Je lui fus reconnaissant de les avoir prononcées.

Cette discussion un peu austère n'occupe heureusement pas toute notre soirée. Nikolai et Sophia évoquent leurs sorties dans les forêts des environs de Moscou, les pique-niques et les chansons qu'ils préfèrent. Vers la fin de la soirée, la vodka aidant, nous chantons quelques chants que Nikolai et Sophia nous apprennent. Mais il se fait tard et nos voisins décident de se retirer en nous remerciant pour le dîner et la soirée que nous avons passée ensemble.

Véra de la nuit

Une fois les voisins partis, Véra et moi nous nous asseyons sur le lit qui sert de divan dans la journée. Nous sommes l'un et l'autre contents de l'atmosphère d'amitié et de franchise de cette soirée et de la note de gaieté sur laquelle elle s'est terminée.

Je dis à Véra combien je suis heureux de la façon dont ce repas s'est passé. Je lui dis aussi ma déception de voir que lorsqu'un ouvrier soviétique s'exprime en confiance, il se montre si sévère pour le régime et pour ses tendances les plus récentes. J'ajoute :

« Les paroles que tu as prononcées m'ont paru justes et nécessaires. »

« Tu sais, répond Véra, j'ai beaucoup réfléchi à tous ces problèmes et, de plus, quand je suis près de toi, je me sens plus en forme et je parle plus facilement. »

Véra se rapproche de moi. Je la prends alors, pour la première fois, vraiment dans mes bras. Je l'embrasse et je la caresse. Je suis brusquement envahi par un grand désir d'elle, et je sens qu'elle s'y attend. Je commence à la déshabiller. Elle me laisse faire, puis elle m'aide. Nous ne tardons pas à nous trouver enlacés dans mon lit.

Le lendemain matin, je me réveille avant elle. Je la regarde dormir et je suis profondément ému. C'est une Véra différente que j'ai sous les yeux ; ce n'est plus la sage guide et interprète : elle est là comme une toute jeune fille confiante et qui aurait besoin d'être défendue et protégée. Je sens à quel point je suis lié à elle et qu'il me sera impossible de la quitter dans moins de trois mois, quand s'achèvera la durée de mon visa. Je ne peux supporter l'idée d'une séparation.

Un peu plus tard, alors que Véra est prête à partir, nous décidons de dîner un tout prochain jour, dans un restaurant géorgien de la place du Mossoviet (pratiquement la place de l'Hôtel de Ville) réputé pour son excellente cuisine. J'inviterai des amis dont je souhaite qu'elle fasse connaissance : Sacha, que je n'ai revu que rarement, et Olga avec laquelle des camarades français m'avaient demandé de prendre contact, et que j'ai à peine vue lors de la soirée passée chez Boris.

Une fois Véra partie, je donne les coups de téléphone nécessaires pour organiser ce dîner. J'ai de la chance : je joins facilement Olga et Sacha. Tous deux sont libres pour le surlendemain soir. Olga viendra directement

au restaurant (où j'ai retenu une table), Sacha, qui voudrait d'abord me parler seul, me demande de venir le chercher à son bureau, je lui dis que je le ferai avec plaisir.

Lorsque je pense à la façon dont mes rapports avec Véra se sont transformés, je ressens une grande joie. J'éprouve pour elle un amour plus profond que celui qui m'a porté vers Djamilla : plus profond parce qu'il repose sur de multiples affinités qui se sont révélées au cours de deux mois de relations amicales. Je ne veux pas voir nos relations interrompues par un prochain départ.

Mais mon visa expire en décembre. Je prends alors une résolution que j'avais toujours refusé d'envisager — car j'ai beau être attaché à l'Union soviétique sur le plan des principes, je trouve souvent l'atmosphère politique irrespirable, ce qui me donne envie de rentrer en France — , je décide que lorsque mon visa viendra à échéance, je demanderai sa prolongation. Des amis français ont déjà fait cette démarche et n'ont pas rencontré de difficultés. Je ne sais pas combien de temps je resterai, mais ce sera le plus longtemps possible et ensuite, peut-être, Véra pourra-t-elle obtenir le droit de venir en France. Je connais des précédents et j'espère qu'elle accepterait de partir avec moi.

La fascination de Sacha

Le jour prévu, je quitte le journal pour aller chercher Sacha. Son bureau dépend de l'Institut de conjoncture du professeur Varga et se trouve dans le vieux quartier de l'Arbat. J'aime beaucoup cette partie de Moscou mais je n'ai pas souvent l'occasion d'y venir.

Je m'y rends à travers un dédale de petites rues qui débouche sur la place de l'Arbat, une des plus anciennes de Moscou. On dit qu'elle a vu passer les hordes tartares : c'est par elle qu'ont eu lieu l'entrée et la sortie dans la capitale des troupes de Napoléon. Dans l'Arbat ont habité des personnages célèbres de l'histoire des lettres et des arts russes, comme Dostoïevski, Tchaïkovski et Gogol. On y trouve nombre de très belles maisons d'autrefois.

Le bureau de Sacha est au premier étage d'une sorte d'ancien palais. C'est une pièce relativement petite dont les murs sont garnis de publications économiques françaises : journaux, revues et autres imprimés plus ou moins « confidentiels », comme le célèbre *Bulletin du Comité des Forges*. Sacha m'explique que sa tâche consiste à dépouiller cette documentation. Il en traduit des extraits et élabore un texte hebdomadaire qui résume les principaux événements et décisions concernant l'économie et la politique françaises. Le document ainsi préparé vient s'ajouter à d'autres, concernant divers grands pays, qui servent de matière première pour la confection du Bulletin de conjoncture de l'Institut du professeur Varga. Ce Bulletin est diffusé mondialement. Il jouit d'une grande autorité en URSS et dans le mouvement communiste international. En Union soviétique, il est un des instruments de travail du département des Relations extérieures du Comité central du parti et du département chargé des Affaires économiques.

Le professeur Varga consacre l'essentiel de son temps à la préparation de ce Bulletin. Il vient souvent discuter avec ceux qui rédigent les notes hebdomadaires, et il consulte lui-même les documents originaux. Ce Hongrois d'origine est un travailleur acharné.

Au moment où nous allons quitter le bureau, le professeur Varga y pénètre et Sacha me présente à lui. C'est un homme plutôt petit et mince. Ses yeux sont noirs et ses cheveux foncés. Son visage exprime une grande énergie. Quand il apprend que je suis français, il met une certaine

coquetterie à s'exprimer dans ma langue, qu'il parle fort bien. Il venait chercher une publication et ne s'attarde pas dans le bureau.

Nous partons aussitôt après lui et décidons d'aller prendre un thé au National, car nous disposons d'un peu de temps avant le dîner. C'est l'heure de pointe dans les transports en commun, aussi prenons-nous un taxi. Par chance, il y en a un en stationnement sur la place de l'Arbat.

A ce moment de la journée, la salle de café du National est animée mais pas trop. Il est possible de trouver une table assez isolée où l'on peut causer tranquillement.

Sacha a envie de m'entretenir de son expérience de Moscou, ce qu'il n'a pas eu l'occasion de faire depuis son arrivée.

Son travail ne lui pose pas de problèmes. Ainsi que je l'avais deviné, il l'a trouvé facilement grâce aux relations de ses grands-parents. Ses études d'économie lui ont apporté un niveau de connaissances suffisant pour se tirer honorablement de sa tâche. On lui demande des analyses très concrètes et descriptives ; ce n'est pas à lui qu'incombent les analyses théoriques, pour lesquelles sa préparation serait plutôt faible.

Sacha veut surtout me faire part de son expérience de la vie moscovite. Ses grands-parents et de nombreux cousins l'ont introduit dans une partie de la « société » de la capitale. Cette « société » n'inclut pas les hauts dignitaires du parti qui forment un univers à part mais englobe un certain nombre de hauts fonctionnaires de l'Etat et du parti ainsi que leur progéniture en âge d'aller « dans le monde ». Quelques-uns de ces hauts fonctionnaires se targuent de « culture », sous prétexte qu'ils sont mariés ou remariés à des femmes de l'ancienne « haute société » et qu'ils fréquentent aussi les milieux artistiques, notamment les auteurs de pièces de théâtre et les acteurs.

Sacha n'est pas communiste et il a des « idées larges ». Cependant, il éprouve des sentiments mêlés de dégoût et de fascination pour ces gens qui organisent chez eux de grandes réceptions et cherchent à briller, avec des moyens qui sont surtout ceux de l'argent et des privilèges. A entendre Sacha, ils forment un monde fermé sur lui-même, méprisant à l'égard de ceux qui n'en font pas partie et très stratifié par le « rang » et les « titres ». Chez les jeunes, un des signes de reconnaissance du rang est constitué par la marque de l'automobile mise à la disposition de leurs parents.

La fascination ressentie par Sacha traduit également la faiblesse de son caractère. Il aime les festivités, les bons repas. Il a un certain goût pour la boisson et même pour les beuveries par lesquelles finissent nombre des

« réceptions » auxquelles il se rend. Il me parle aussi des sortes de « partouzes » qui terminent certaines des soirées auxquelles il est invité.

S'il est fasciné et attiré par cette « société », Sacha éprouve en même temps du dégoût pour elle. La grossièreté des mœurs des gens prétendument « cultivés » qu'il fréquente lui répugne. En outre, il avait une tout autre représentation de ceux qui sont censés former l' « élite dirigeante » de l'URSS. De voir qui ils sont, et comment ils se comportent, l'écœure profondément.

Avant que nous dînions avec nos autres amis, Sacha a voulu me parler de tout cela et me demander conseil. J'ai un peu pitié de lui car c'est un garçon pour qui j'ai de la sympathie. Je suis désolé de le voir s'enfoncer dans un borborygme qui ne fera que le dégrader moralement. Puisqu'il me demande conseil, je lui dis ce que je pense. Il me donne raison en principe, mais je vois qu'il est déjà pris dans un engrenage dont il lui sera difficile de sortir.

Lorsque je reviendrai en URSS après-guerre, en 1952, je demanderai de ses nouvelles à des amis. Ils me parleront de lui avec une certaine répugnance, me le décrivant comme un débauché.

Pour l'heure, Sacha est un homme jeune et sympathique qui m'expose ses contradictions, ses attirances et ses répulsions. Je doute que mon avis puisse vraiment influencer son comportement. Je sens que celui-ci tient à la fois à son caractère et à sa déception de voir l'URSS telle qu'elle est. Face à la réalité soviétique, Sacha a choisi de « fuir » dans les beuveries et dans une sorte d' « encanaillement ».

J'éprouve cependant le besoin de faire part à Sacha d'un autre aspect de la vie des « couches supérieures » de la société soviétique, d'ailleurs pas plus réjouissant que celui dont il me parle, qui en révèle un visage différent, moins visiblement décadent :

« Tu sais que, de mon côté, j'ai découvert un autre visage de la “société” soviétique, celui de la Maison des écrivains. Je vais y dîner de temps en temps, pour y goûter une meilleure cuisine que dans les cantines et éviter d'aller au restaurant, fort onéreux, ou de perdre mon temps à faire la queue. »

« J'ai vaguement entendu parler de cette institution. Qui la dirige ? »

« Elle est placée sous la direction de l'Union des écrivains dont le I^{er} Congrès s'est tenu en août 1934. C'est un organisme officiel très influent dans sa sphère d'action. Pour être un écrivain reconnu et pour jouir de toutes sortes de privilèges non négligeables, il faut être membre de

l'Union. Si l'on n'y est pas admis ou si l'on en est exclu, on se voit pratiquement interdire de publier, et privé de toutes sortes de facilités dont dispose l'Union mais aussi, ce qui est plus important, des logements assez nombreux dont l'Union a la disposition, des datchas qu'elle gère, de ses maisons de repos, etc. »

« D'après ce que tu dis, cette Union a la possibilité de "décréter" qui est ou non un écrivain et de donner ou d'enlever toutes sortes de privilèges à ceux auxquels elle décerne ce "titre" ? »

« En effet, à travers leur Union, les écrivains sont dotés d'un statut plus ou moins corporatif, ainsi sont-ils soumis au contrôle du parti, car c'est de lui que dépendent les admissions et les exclusions. Ces décisions relèvent en principe d'instances dirigeantes élues par les écrivains, mais en fait celles-ci ne sont formées qu'avec l'accord du parti. De cette façon, c'est lui qui "gère" la "corporation" des écrivains et l'accès aux facilités dont l'Union dispose. »

« Mais toi-même, tu n'es évidemment pas membre de l'Union des écrivains, alors comment se fait-il que tu y aies accès. »

« La raison en est que je fais partie de l'AEAR, à laquelle j'ai adhéré pour lui donner mon soutien. Or, l'AEAR est considérée comme l'homologue français de l'Union des écrivains. Des amis m'ont dit que ma carte de l'AEAR me permettait de fréquenter la Maison des écrivains, j'ai essayé et ça a marché. »

« Et qu'est-ce que cette fréquentation t'a appris ? »

« Elle m'a montré certains des privilèges dont jouissent les membres de l'Union. Ainsi, j'ai été frappé par la façon dont la Maison des écrivains est installée. Elle est établie dans un ancien hôtel particulier très somptueux qui comporte de nombreux salons luxueusement meublés, une belle bibliothèque, une vaste salle de lecture, une salle à manger très bien tenue. Il règne là une atmosphère exceptionnelle de calme et de confort qui fait penser à celle d'un club de la "gentry" anglaise. La cuisine que l'on y sert fait que j'y retourne assez souvent. »

Sacha se moque un peu de moi et de ma gourmandise, puis il me fait remarquer que l'heure est venue de rejoindre nos amis au restaurant géorgien de la place du Mossoviet.

Sur la place du Mossoviet

En quittant le National, nous remontons la rue Gorki et arrivons rapidement au restaurant. Véra est déjà installée à la table que j'ai retenue. Je lui présente Sacha, puis Olga qui arrive peu après.

Nous commandons un dîner géorgien très classique. D'abord je parle à Olga dont j'ai constaté l'air soucieux.

Soucieuse, elle l'est, en effet. Il lui a été récemment notifié d'interrompre les recherches qu'elle et un certain nombre de ses collègues menaient sur les nouvelles méthodes d'éducation afin de les adapter aux conditions soviétiques. Elle raconte :

« Nos recherches avançaient bien. Nous disposions d'écoles expérimentales où il nous était possible de montrer les excellents résultats pédagogiques auxquels on parvient en employant d'autres méthodes d'éducation que celles actuellement en vigueur dans le système scolaire. Ces méthodes restent profondément traditionnelles et ne sont guère différentes de celles de l'époque pré-révolutionnaire. En les remplaçant par des méthodes actives, on peut éveiller beaucoup plus l'attention des enfants, les faire participer à la classe, les inciter à prendre des initiatives et développer leur personnalité. Au contraire, les anciennes méthodes poussent à la passivité ; elles étouffent la curiosité des enfants et leur capacité de poser des questions. Je suis désespérée de la décision qui nous a été notifiée. Pratiquement nous ne pouvons plus rien faire d'intéressant et de créateur. »

Olga s'interroge sur les raisons qui ont pu pousser les autorités à abandonner des tentatives qui avaient été encouragées au lendemain de la révolution et pendant les années 1920. Elle ne parvient pas à comprendre ce qui s'est passé.

Véra se tourne vers Olga et lui dit :

« Je pense que cette décision est assez logique. A mon avis, elle correspond à la façon dont se développe notre industrie et au mode de fonctionnement des usines qui y est lié. Notre industrialisation donne la priorité aux très grandes entreprises reposant sur des techniques importées et qui exigent un nombre relativement restreint de spécialistes hautement qualifiés. Ceux-ci veulent avoir sous leurs ordres des exécutants dociles, l'école traditionnelle les leur fournit. Pour le moment, les autorités jugent

qu'il n'est ni nécessaire ni souhaitable de voir arriver à la production des jeunes qui posent trop de questions ou qui voudraient prendre trop d'initiatives, des jeunes tels qu'en formeraient les nouvelles méthodes pédagogiques dont tu parles. »

« Peut-être as-tu raison ; jusqu'à un certain point, mais à la longue l'industrie aurait quand même intérêt à disposer de travailleurs moins enclins à la routine, plus aptes à innover. Le mouvement stakhanoviste n'a-t-il pas montré qu'il était utile de faire appel aux travailleurs eux-mêmes pour briser les conceptions toutes faites et stéréotypées des ingénieurs ? »

J'interviens :

« Ce que tu dis Olga est exact mais il semble que les conditions n'existent pas pour qu'un tel mouvement se développe sur une large échelle. En réalité, il est déjà en train de s'essouffler, il rencontre d'ailleurs l'hostilité d'une majorité d'ouvriers qui y voient un simple moyen de relever les normes de production afin de faire pression sur les salaires. »

Sacha a écouté cette discussion avec attention :

« Ce que dit Véra me paraît juste mais insuffisant. Ce ne sont pas seulement les dirigeants et les cadres de l'industrie qui souhaitent disposer de travailleurs habitués à obéir passivement, ce sont aussi les cadres politiques. Il est plus facile de diriger un pays où tout le monde est formé à recevoir des ordres et à les exécuter sans discussion. C'est un fait. Alors, pourquoi favoriserait-on la formation de jeunes qui n'auraient plus cette attitude ? »

« Ce que vous constatez les uns et les autres n'est guère encourageant pour moi, dit alors Olga. Si vous avez raison, la décision prise a une signification politique profonde ; elle ne traduit pas seulement des préoccupations momentanées, par exemple en faveur d'économies budgétaires. »

Je voudrais bien ajouter quelques mots plus encourageants pour Olga, qui a consacré des années d'efforts à ses recherches pédagogiques et à leur application :

« Je crois que nous sommes dans une phase transitoire. Celle-ci ne se prolongera pas indéfiniment. Lorsque l'industrie soviétique aura mûri et atteint un certain degré de complexité, elle aura besoin de travailleurs préparés autrement. De la même façon, il ne sera pas toujours possible de diriger le pays sans faire participer davantage les travailleurs aux prises de décisions. A ce moment, il faudra former autrement la jeunesse. Dès

maintenant, il faut préparer cette étape future ; aussi, Olga, je ne pense pas qu'on ait purement et simplement supprimé les recherches pédagogiques que toi et tes camarades meniez ? »

« Effectivement, nos recherches sont réduites à presque rien mais il reste une cellule de travail qui évitera peut-être que ce que nous avons fait soit complètement oublié ou tombe dans des dossiers qui finiraient par disparaître. De toute façon, je continuerai à travailler autant que possible sur ce que je faisais avant et j'aimerais bien recevoir de France les publications qui pourraient m'être utiles, car j'ai peur que notre Institut arrête rapidement les abonnements. »

Je promets à Olga d'écrire en France pour que les publications dont elle a besoin lui soient adressées.

La conversation se disperse ensuite sur divers sujets, puis elle se fixe : nous discutons des films soviétiques. Véra aime beaucoup le cinéma et dit son admiration pour certains films récents comme *Trois Chants sur Lénine*, *Tchapaïev* et la *Jeunesse de Maxime*.

« Dans *Trois Chants sur Lénine*, Dziga Vertov a réellement réalisé une grande œuvre et a traité un thème essentiel : celui des bouleversements que la révolution a apportés dans la vie des femmes du Turkestan : l'abandon du voile noir qui symbolisait le poids de traditions oppressives. Cela est magnifiquement montré. »

Sacha fait aussi l'éloge de ce film :

« Dziga Vertov a combiné l'utilisation de séquences documentaires et de séquences originales, et la musique donne au film une unité exceptionnelle. Je regrette qu'une telle œuvre n'ait pas fait école. »

La discussion passe assez rapidement sur la *Jeunesse de Maxime* et s'arrête sur *Tchapaïev*. Je dis que je n'ai pas encore pu voir ce film qui fait toujours salle comble et mes amis insistent pour que j'aille le voir. Sacha en parle longuement et avec éloge. Il insiste sur le caractère épique du film qui n'empêche pas qu'à travers le plus petit rôle se dessine nettement le caractère de chaque personnage.

« Je suis d'accord avec ce que dit Sacha, intervient Véra. Pourtant, je n'éprouve pas tout à fait le même enthousiasme que lui. Deux choses me gênent. D'abord, c'est un film unilatéral et trop "édifiant", donneur de leçons, son caractère pédagogique me paraît trop visible. D'autre part, je suis gênée par le type de morale dont *Tchapaïev* est porteur : c'est, avant tout, une morale de l'obéissance, et une morale paternaliste. Je dirai que derrière son visage révolutionnaire c'est, au fond, un film conservateur. »

Cette dernière remarque de Véra fait un peu scandale mais ne relance pas la discussion. Il se fait tard, nous devons nous séparer.

En revenant avec Véra, je lui fais part de mon intention d'aller le lendemain à l'IC, comme je l'avais prévu depuis longtemps.

Propousk, s'il vous plaît

Par une fraîche matinée d'automne, je me dirige vers le bâtiment où est installée l'IC. Il y a plus de trois mois que je suis arrivé à Moscou et jusqu'à maintenant je n'ai pas trouvé le temps d'effectuer cette visite. Rien ne m'y oblige. Si je le fais, c'est en grande partie par curiosité, c'est aussi pour qu'on ne puisse pas me reprocher, une fois de retour à Paris, d'avoir cherché à dissimuler ma présence à Moscou à la Section française de l'exécutif de l'IC.

L'immeuble où siège l'Internationale doit dater du début du siècle, et n'a guère de caractère : il a sans doute toujours été affecté à des bureaux. Arrivé au coin du chantier de la Bibliothèque Lénine, je traverse la rue et me trouve face à une porte qui semble être l'entrée de l'immeuble. Je veux y pénétrer mais j'en suis empêché par un garde en uniforme du NKVD. Il me parle poliment et me demande si j'ai une autorisation d'entrée. Sur ma réponse négative, il m'explique que pour pénétrer dans cet immeuble je dois être muni d'un *propousk* (laissez-passer) qui peut m'être délivré par le bureau des *propouski* situé dans une autre partie de l'édifice dont l'entrée fait face au Manège. Je m'y rends.

Des gardes assez nombreux se trouvent dans ce bureau. Revêtus du même uniforme que mon interlocuteur d'il y a un instant, ils sont installés derrière des guichets. Je m'adresse à l'un d'eux. Je lui explique que je suis membre du parti français et que je veux prendre contact avec les représentants de mon parti à l'Internationale. Il note mon nom et prend son téléphone. J'entends qu'il appelle les services français de l'IC et demande si on veut bien me recevoir. Ayant obtenu une réponse positive, il me délivre un *propousk* sur lequel il a inscrit mon nom, celui de la personne que je dois rencontrer, le numéro de son bureau et l'heure à laquelle ce papier m'est remis. Il précise que pour me rendre dans le bureau auquel je suis autorisé à accéder, je dois ressortir et présenter mon *propousk* au gardien de l'entrée qui fait face à la Bibliothèque Lénine. Quand je serai arrivé, je devrai remettre ce même papier à la personne qui me reçoit. Elle me le rendra à la fin de l'entretien, après l'avoir visé et noté l'heure de mon départ. En sortant je donnerai ce document au garde.

J'obéis aux consignes données et pénètre ainsi dans l'immeuble de l'Internationale. Le bureau dans lequel je dois me rendre est au troisième

étage. J'y arrive après être passé par toutes sortes de couloirs. C'est le bureau de Jean-Pierre Dubois, un homme jeune, de petite taille, aux cheveux châtain clair et aux yeux bleus.

Jean-Pierre est un permanent du parti français. Je le connais un peu, ce qui rend le contact plus facile. Je me souviens de la dernière fois que je l'ai vu. C'était à une réunion de membres de la Jeunesse communiste chargés de diverses responsabilités, et qui étaient aussi, en général, membres du parti.

Cette réunion avait lieu à la Grange aux Belles, vers décembre 1935. Jean-Pierre était le principal orateur. Son sujet : « Le rapport des communistes au travail ».

Son exposé avait profondément surpris la plupart d'entre nous. Jean-Pierre développait un thème tout à fait nouveau. Il nous expliquait qu'un bon communiste doit être aussi un bon travailleur, un homme qui prend son métier à cœur et qui accomplit sa tâche en s'y montrant le meilleur. Il affirmait que, de cette façon, les travailleurs communistes, gagneraient l'estime de leurs camarades et exerceraient une influence sur eux. Il faut combattre, disait-il, l'image, répandue par la bourgeoisie, de l'ouvrier communiste paresseux et aimant la boisson.

L'exposé de Jean-Pierre, bien que fait officiellement devant une assemblée de camarades habitués à la discipline du parti, avait suscité quelques remous. Certes, on était d'accord pour que le comportement d'un communiste ne vienne pas confirmer l'image que la bourgeoisie voulait donner de lui, mais de là à oublier la lutte de classe, la résistance à l'exploitation et à se transformer en travailleur modèle, il y avait un pas que la plupart n'étaient pas prêts à franchir.

La discussion qui suivit l'exposé de Jean-Pierre fut plutôt confuse mais comme l'orateur parlait au nom du parti, il eut naturellement le dernier mot. Quand, peu de temps après, on se mit à parler du mouvement stakhanoviste, je me dis alors que l'idée de cet exposé avait sans doute été inspirée par l'exemple de ce mouvement. La direction du parti avait cru bon de donner les stakhanovistes comme modèles aux ouvriers français ! C'était un faux pas. Et ce thème ne fut pas repris par la suite.

Quand il me voit pénétrer dans son bureau de l'IC, Jean-Pierre me reconnaît mais il ne se souvient visiblement pas dans quelles circonstances nous nous sommes rencontrés pour la dernière fois. J'évite de le lui rappeler. Il m'accueille chaleureusement. J'ai l'impression que c'est sincère. Les représentants des partis étrangers à l'IC vivent assez isolés,

aussi recevoir un visiteur constitue pour eux un petit événement qui vient rompre le train-train d'une vie plutôt monotone.

En quelques mots, j'explique à Jean-Pierre depuis quand je suis arrivé à Moscou et ce que j'y fais. Il est intéressé et laisse percer une certaine admiration pour la façon dont je me suis intégré à la vie soviétique :

« Je peux te dire franchement que je t'envie de fréquenter ainsi les Soviétiques. Nous, ici, nous sommes complètement coupés d'eux. Les seuls avec lesquels nous parlons sont les représentants du parti soviétique mais c'est uniquement pour le travail. Ça ne nous permet pas beaucoup de connaître le pays et ses habitants. »

« Mais tu circules quand même, au moins dans Moscou ? »

« Très peu. Je passe mes journées ici et mes soirées et mes nuits à l'hôtel Lux, rue Gorki, c'est un hôtel pratiquement réservé à l'IC. Nous nous rendons généralement d'un immeuble à l'autre en voiture. Je ne me promène que les jours de repos, mais c'est presque toujours avec des camarades français. Tu vois, je suis vraiment coupé des réalités du pays. »

Je ne suis pas venu à l'IC pour entendre les doléances de Jean-Pierre. Je veux savoir comment les choses vont en France pour le parti et quelles sont les réactions au procès des Seize. Je l'interroge donc. Il me répond d'abord sur le premier point.

« Les succès remportés par le parti aux élections du printemps continuent à porter leurs fruits. Dans la grande manifestation du Front populaire du 14 juillet, le parti s'est trouvé largement en tête, par le nombre et par l'écho de ses mots d'ordre. Mais les choses ont encore progressé depuis. Les positions courageuses que nous avons prises pour l'aide à l'Espagne républicaine, face au recul du gouvernement qui pratique la prétendue non-intervention, attirent vers le parti un nombre croissant d'ouvriers et de jeunes. Le mot d'ordre d'aide et de solidarité à la République espagnole nous a permis de réaliser, sous nos propres drapeaux, de grands défilés et de grandes démonstrations. Les rangs du parti s'élargissent. En quelques mois nous avons fait plus de 40000 nouveaux adhérents enthousiastes qui savent que nous sommes à la pointe du combat antifasciste et de la lutte contre les deux cents familles. »

Je retrouve sans étonnement le style familier de la propagande du parti, mais j'essaie d'obtenir des informations plus précises :

« Depuis quelque temps, le gouvernement de Léon Blum parle de "pause" quel effet cela a-t-il dans les masses ? »

« Cela renforce la position du parti. Il s'oppose à cette orientation et

apparaît de plus en plus comme le vrai défenseur des intérêts des masses populaires. Nous sommes optimistes ; d'ailleurs l'exécutif de l'IC donne en exemple la stratégie et la tactique de notre parti. »

« Et le procès du mois d'août n'a-t-il pas eu des effets négatifs dans le parti et parmi ses sympathisants ? »

« Pratiquement pas. Le peuple français sait que toute révolution a ses traîtres. Il sait que Danton et Mirabeau avaient trahi. Il comprend très bien que la même chose soit arrivée à des hommes comme Trotsky, Zinoviev et Kamenev. En ce qui concerne le parti, tu le sais, il est préparé depuis longtemps à comprendre la complexité des luttes de classes en URSS. Depuis des années, nous avons su dénoncer les trotskystes comme des saboteurs et des agents au service de Hitler. Cachin et Duclos ont joué un grand rôle dans l'éducation du parti dans ce sens. Nous en récoltons les fruits aujourd'hui. Nous sommes soutenus par de grands intellectuels comme Romain Rolland. La Ligue des droits de l'homme elle-même a montré que ce procès était juste et mené correctement. Ne te fais pas de soucis. Je pense que ce procès renforce notre parti ; il en éloigne une petite poignée d'éléments douteux et vacillants ; d'autre part, il rapproche de nous les travailleurs et les hommes de bon sens qui savent que la Révolution doit se défendre, et qui se disent : si même un homme comme Romain Rolland approuve ce procès et ce verdict, c'est qu'ils étaient justes et nécessaires ! »

Je ne m'attendais pas à un tel optimisme, je me demande s'il est partagé par l'exécutif de l'Internationale et s'il reflète la situation réelle. Ce n'est pas Jean-Pierre qui m'éclairera sur ces points.

Un autre problème me préoccupe. Au moment où je partais de Paris, les grandes grèves du printemps prenaient fin. En lançant les mots d'ordre : « Il faut savoir terminer une grève à temps » et « Tout n'est pas possible », Maurice Thorez avait contribué à l'arrêt des grèves. Ces mots d'ordre s'opposaient à la formule lancée par Marceau Pivert, représentant de la « gauche » de la SFIO, qui avait écrit « Tout est possible », mettant ainsi en avant un slogan que le parti dénonçait comme démagogique et visant à unifier la prétendue « gauche » socialiste avec les trotskystes et certains « éléments irresponsables et aventuristes » du parti comme André Ferrat. Je demande à Jean-Pierre de quelle façon les choses ont évolué dans le parti à ce point de vue.

« Tu peux être tranquille, les choses évoluent au mieux. Ce n'est pas pour rien qu'en décembre dernier, le VIII^e Congrès de notre parti a marqué

une nouvelle victoire de la bolchevisation de nos rangs. Le Congrès a alors salué la clairvoyance et le courage infatigable de Maurice. Nous avons maintenant une direction réellement unie autour de notre secrétaire général. Ceux qui cherchent à s'opposer à lui ne peuvent être que brisés. C'est ce qui s'est passé à la Conférence nationale de cet été. Ferrat a essayé de s'opposer à la direction, il a reproché au parti de ne pas avoir conduit à des luttes plus dures. Eh bien, malgré son long passé dans nos rangs, Ferrat a été exclu sans hésitation, et par un simple vote à main levée. Cette exclusion correspond d'ailleurs aux directives de l'exécutif telles qu'elles ont été exprimées par Manouïlski et Stepanov. Tu le vois, la politique de Front populaire ne fait pas reculer nos principes bolcheviks. Au contraire ! »

Pour moi, cet entretien avec Jean-Pierre est extrêmement instructif mais, aussi, plutôt décourageant. Je constate, encore une fois que la satisfaction bureaucratique et le style stéréotypé dominant dès qu'on parle à des permanents. Certes, je considère qu'il est bon que l'unité du parti soit défendue : elle est la garantie de sa progression et de sa force. Cependant, je trouve malsain que ces résultats ne soient pas obtenus à travers une discussion portant sur le fond. L'exemple du parti soviétique me montre combien il est mauvais de faire appel au fidéisme, à la confiance que l'on demande aux militants de témoigner en toutes circonstances à l'égard d'une direction dont on n'arrête pas de vanter les qualités. En agissant ainsi, on étouffe complètement la vie démocratique du parti, et on se rend incapable de déceler à temps les erreurs commises ou sur le point de l'être. Le parti soviétique fonctionne de cette façon, surtout depuis 1930, et j'en ai les conséquences sous les yeux.

Je ne peux faire part de mes réflexions à Jean-Pierre, cela ne servirait à rien. Je m'apprête donc à le remercier de cet entretien, mais, au moment où je me lève, je vois pénétrer dans le bureau Raymond Guyot.

J'ai bien connu Raymond auparavant lorsqu'il a été libéré de la prison à laquelle il avait été condamné pour son action antimilitariste. J'ai pris part aux meetings qui réclamaient sa libération puis au service d'ordre des réunions auxquelles il participait, une fois sa libération obtenue. Il me salue amicalement et nous échangeons quelques mots. Il est maintenant secrétaire général du KIM (de l'Internationale communiste des jeunes) et suppléant au Présidium de l'exécutif de l'IC. Il est devenu un personnage important de l'Internationale, mais il ne pontifie pas. Peu après pénètre également dans le bureau de Jean-Pierre, François Billoux, jeune député de

Marseille et membre suppléant du Comité central depuis le VIII^e Congrès. Je le connais moins car je ne l'ai rencontré qu'à l'occasion du Congrès des Jeunesses communistes de France qui s'était réuni à Marseille et où j'étais délégué, mais il ne m'a pas oublié. Comme je porte une sorte de cache-nez tricoté en laine noire et rouge, il me plaisante amicalement : « Est-ce que tu es devenu anarchiste ? » me demande-t-il en riant.

Nous parlons quelque temps de la vie des membres de la Section française de l'IC qui se plaignent tous de l'isolement dans lequel ils se trouvent. Je demande s'il en est de même des membres des autres sections. La réponse est affirmative. En parlant ainsi j'apprends qu'Ernst Fischer, l'ancien socialiste autrichien, que j'ai connu à Vienne, travaille maintenant auprès de l'exécutif de l'IC.

Jean-Pierre me demande si je veux rester déjeuner avec eux. Ça ne m'est pas possible. Il faut que je rejoigne mon journal. Nous nous séparons en nous promettant de nous revoir, mais c'est une promesse que je ne suis pas sûr de tenir. En quittant le bureau de Jean-Pierre, je reprends mon *propousk*. Il l'a signé en indiquant l'heure à laquelle je le quitte : si je ne disposais pas de ce papier ainsi rempli, je rencontrerais des difficultés au moment de sortir de l'immeuble.

Le soir, Véra et moi avons invité Elena Ivanovna à partager un repas léger. Je leur raconte mon entrevue à l'IC :

« L'accueil a été sympathique et j'ai été heureux de rencontrer des camarades que je connaissais à Paris. Les informations que j'ai eues sur la situation dans le parti et en France ne sont pas sans intérêt mais restent cependant limitées. En fait, un camarade comme Jean-Pierre, qui a pourtant des responsabilités à l'Internationale, ne semble pas capable de présenter une analyse d'ensemble de la situation française. Ce qu'il dit ne me paraît pas faux mais donne une vue un peu étroite des problèmes. Par exemple, il parle de la « pause » vers laquelle s'oriente le parti socialiste mais il ne voit pas les contradictions qui expliquent cette orientation. De plus, son exposé est plein de formules d'autosatisfaction bureaucratique qui lui enlèvent toute nuance. Je crains que la contribution de camarades comme celui-là n'aide pas beaucoup l'exécutif de l'IC à y voir clair. »

« C'est malheureusement vrai, me dit Elena Ivanovna, et cette situation n'est pas particulière à la section française. Comme vous le savez, j'ai travaillé pour la section allemande et j'y ai rencontré les mêmes problèmes. Cependant, il y a aussi à l'IC des camarades très capables et qui ont une vue d'ensemble des choses, mais c'est surtout le cas à un plus

haut niveau, par exemple au niveau du Présidium de l'exécutif, là on trouve de vraies têtes politiques, comme Georges Dimitrov et quelques autres. »

« Comment, demande Véra, les hommes qui ont des têtes politiques et qui sont au sommet de l'Internationale sont-ils informés, si les représentants des différents partis auprès de l'IC sont plutôt médiocres ? »

« Les informations dont dispose le Présidium, reprend Elena Ivanovna, ne dépendent pas seulement des permanents travaillant pour l'exécutif. L'IC a aussi ses représentants auprès des différents partis. Tout le monde sait, par exemple, le rôle de premier plan que joue le camarade Fried auprès du parti français. »

En fait, c'est une chose que j'ignorais, mais, à travers cette remarque d'Elena Ivanovna, je devine que les rapports des différents partis avec l'IC sont beaucoup plus complexes que je l'imaginai. Je devine aussi que la dépendance des partis communistes vis-à-vis de l'URSS doit être bien plus considérable que je ne l'avais cru. A l'époque, ce n'était qu'une impression qui a pu se confirmer plus tard lorsque j'ai étudié de plus près les rapports du parti soviétique et de l'IC, y compris dans leurs dimensions financières. Elena Ivanovna savait sans doute beaucoup de choses à ce sujet mais il n'aurait pas été convenable de l'interroger. D'ailleurs, elle n'aurait sans doute rien dit de précis. Ces questions font partie du domaine des secrets qu'on ne révèle pas.

Au cours de ce repas, je leur dis également que j'ai appris la présence d'Ernst Fischer à l'IC et que j'espère le voir. Par lui, peut-être, j'aurai des informations plus intéressantes que celles données par Jean-Pierre.

Inquiétude à la datcha

Il y a quelques jours, le professeur Drogov nous a invités à passer une journée avec lui dans sa datcha des environs de Moscou. Il nous a vanté la beauté de la campagne et de la forêt par ces froides journées d'octobre.

Le jour venu, nous sommes sur pied de bon matin et nous nous habillons chaudement. Viktor Andréievitch doit arriver avec sa voiture vers huit heures trente.

Il est à l'heure. Son auto est arrêtée sous ma fenêtre et klaxonne. J'ouvre et fais signe que nous descendons tout de suite.

Lorsque nous arrivons près de la voiture, Viktor Andréievitch qui est assis près du chauffeur quitte sa place pour nous saluer. Je lui présente Véra. Il nous explique que Maria Alexandrovna n'est pas avec lui. Elle fait actuellement un séjour à Kisslovodsk ; elle sera de retour dans deux semaines environ.

La datcha de Viktor Andréievitch est située dans la région de Pérédelkino à environ trente kilomètres de Moscou. C'est une des régions où l'Académie Timiriazev dispose de quelques maisons de campagne qui sont attribuées à ses membres.

La voiture du professeur Drogov ne roule pas vite pour nous laisser voir le paysage. Nous prenons d'abord la route de Minsk et traversons une banlieue puis des villages dans lesquels se trouvent de belles isbas décorées avec beaucoup de goût. Après avoir parcouru quelques kilomètres en pleine campagne, nous abordons une route forestière. On a déjà l'impression d'être très loin de Moscou, dans un paysage de forêts et de champs. Un certain nombre de datchas ont été construites dans cette région, notamment pour des écrivains. Viktor Andréievitch nous montre la datcha où Boris Pasternak vit une grande partie de l'année. Pour le moment, il y est pratiquement en résidence surveillée.

Nous arrivons enfin à la résidence du professeur Drogov. La maison n'est pas très grande : trois pièces meublées simplement mais de façon confortable. Elle est bien chauffée car sa servante Glacha est arrivée la veille. Elle a allumé les feux et préparé la cuisine.

Dans la salle de séjour, la table est déjà mise. Nous prenons le thé de dix heures et quelques gâteaux ; Viktor Andréievitch propose qu'après cela nous allions faire une grande promenade en forêt. Nous approuvons ce

projet avec enthousiasme.

En ce milieu d'octobre, nous jouissons d'une belle journée d'automne ensoleillée. Certes, beaucoup d'arbres ont perdu une partie de leurs feuilles mais les nombreux bouleaux ne sont pas trop dégarnis et la saison n'a pas l'air très avancée. Nous marchons en suivant de petits sentiers bordés de toute une végétation que Viktor Andréiévitich sait identifier. De temps en temps, il nous cite le nom de tel ou tel arbre particulièrement remarquable. Les sentiers sur lesquels nous cheminons passent tantôt à travers des bouquets de bouleaux, tantôt dans des parties plus sombres où dominent les sapins. L'air est vif mais pas trop froid. Notre promenade dure environ deux heures. Nous parlons surtout de ce que nous voyons. C'est une grande détente.

Nous rentrons à la datcha à l'heure du repas. Glacha a préparé un déjeuner copieux avec une bonne soupe. Elle sait que cette promenade nous a ouvert l'appétit.

Pendant le repas, le professeur Drogov, qui s'était efforcé de se montrer détendu et gai, laisse percer certaines inquiétudes. Il n'y a pas très longtemps qu'après avoir été arrêté puis relâché, il a reçu un coup de téléphone rassurant de Staline, mais il reste plutôt pessimiste pour l'avenir. Comme Véra, il pense que le procès des Seize n'est qu'un début. Il a aussi été frappé par le nombre d'anciens hauts dirigeants dont les noms ont été évoqués au cours de ce procès. Il s'attend à ce qu'un jour ou l'autre eux aussi soient inculpés.

Selon Viktor Andréiévitich de nombreuses arrestations ont même eu lieu au lendemain du procès des Seize. Son cas n'est pas exceptionnel, ce qui l'est — mais pas tout à fait — c'est qu'il ait été relâché. Viktor indique qu'en septembre un rapport du procureur général a été publié disant qu'une enquête ouverte sur les activités de Boukharine (alors rédacteur en chef des *Izvestia*) et de Rykov (ancien président du Conseil) n'a pas permis de réunir des éléments suffisants pour continuer des poursuites. Viktor Andréiévitich a l'impression qu'en réalité le procès des Seize prépare bien d'autres affaires.

« Je crains aussi que ce procès ne soit qu'un point de départ, dit Véra. La presse parle à nouveau d' "intensification de la lutte de classe" et de combat à mener contre les "colporteurs d'idées ennemies".

Je pose alors une question qui s'adresse aussi bien à Véra qu'au professeur Drogov :

« Croyez-vous que les attaques menées ces dernières semaines contre

Louzine (fondateur de l'Ecole mathématique de Moscou) s'inscrivent dans cette offensive ? »

Viktor Andréievitch répond qu'à ses yeux, ça ne fait aucun doute. « Ces attaques font partie d'une action cohérente ; elles s'étendent d'ailleurs à d'autres mathématiciens ainsi qu'à des physiciens dont on déclare qu'ils soutiennent des théories réactionnaires et bourgeoises. Cependant, l'offensive la plus sérieuse contre des scientifiques est celle qui se développe dans des domaines qui me sont proches comme la biologie, la génétique et l'agronomie. Certains généticiens ont déjà été arrêtés. L'agronome Lyssenko est un de ceux qui pourchassent et dénoncent avec le plus d'acharnement ceux qui n'ont pas les mêmes opinions que lui. Je suis inquiet de voir mêler les accusations politiques de sabotage aux accusations idéologiques. Je suis aussi préoccupé que l'on arrête des biologistes et des spécialistes de l'agriculture dans les Instituts du coton, de l'élevage et de l'agrochimie où des succès incontestables ont été obtenus. »

« Comment interprétez-vous ces arrestations ? »

« Je ne sais pas trop comment les interpréter. Je crois que ces arrestations sont dues à divers éléments dont un est particulièrement important : la lutte qui se mène au sein même des milieux académiques, où quelques hommes voudraient exercer une sorte de monopole de direction dans leur spécialité. Ce sont ces hommes qui lancent des accusations et fabriquent des dossiers qu'ils transmettent aux services de sécurité. Ces derniers prennent alors ces affaires en main et ne sont pas en mesure de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux dans des dossiers scientifiques. Dans l'atmosphère qui s'est développée depuis le procès des Seize, les policiers préfèrent inculper plutôt que de risquer plus tard d'être accusés eux-mêmes d'avoir manqué de vigilance. »

« Si cette manière d'agir se développe, la science soviétique ne risque-t-elle pas d'être sérieusement atteinte, de voir son essor entravé ? »

« Bien sûr et cela m'inquiète. Cependant rien ne dit que les choses continueront à se développer de la même façon encore très longtemps. Je pense que la direction du parti s'apercevra du tort ainsi porté à la science et à l'économie soviétiques et mettra un terme à ce qui pourrait devenir une dangereuse "chasse aux sorcières". L'intervention de Staline en ma faveur est peut-être un signe. Toutefois, je crains que pendant encore un certain temps les persécutions injustifiées se poursuivent et produisent des effets regrettables. C'est pour cela que je suis inquiet. »

« Un fait m'a frappée, intervient Véra. La révocation de Iagoda de la direction du NKVD et son remplacement par Ejov. Cette décision semble devoir marquer un nouveau durcissement de la répression, qui frapperait aussi les milieux scientifiques. La révocation de Iagoda indiquerait que le procès des Seize a été considéré comme mené avec trop peu de fermeté, puisqu'il n'a pas permis d'inculper un certain nombre de personnes mises en cause nommément par les accusés. S'il en est ainsi, nous verrons s'ouvrir d'autres grands procès dans les mois à venir. »

Aucun de nous n'est évidemment en mesure de répondre à cette interrogation ; mais les faits allaient se charger de donner raison à Véra. Dès octobre 1936, Piatakov, vice-commissaire à l'Industrie lourde avait été arrêté (mais nous ne le savions pas). Peu après un certain nombre d'autres anciens dirigeants bolcheviks sont emprisonnés. Un nouveau grand procès est en préparation ; il aura lieu au début de 1937 et sera suivi de milliers d'arrestations.

A la suite de cette conversation, notre gaieté du matin a disparu. Viktor Andréiévitich propose que nous fassions une nouvelle promenade avant la tombée de la nuit. Nous prenons d'autres sentiers et le grand air nous stimule. Les perspectives évoquées pendant le déjeuner ne s'effacent évidemment pas de nos esprits mais elles s'estompent. Et le soir, quand la voiture de Viktor Andréiévitich nous ramène à Moscou, nous revenons avec le sentiment d'avoir passé une bonne journée au grand air.

Après être rentré chez moi avec Véra je lui dis :

« Je n'en ai jamais parlé jusqu'ici mais il faut que je te dise qu'au *Journal de Moscou*, aussi, on ressent les contrecoups de ce que la presse appelle la lutte contre les colporteurs des idées ennemies Anna Fedorovna et deux autres journalistes ont été mis en cause dans une réunion de tous les collaborateurs du *Journal*. Les "insuffisances idéologiques" et le "manque de vigilance" qui apparaîtraient dans leurs articles ont été dénoncés. L'organisateur du parti leur a demandé de faire leur autocritique, ce qu'ils ont fait. »

« Cela ne m'étonne pas. Ce durcissement est maintenant sensible un peu partout. Mais est-ce que cela a une répercussion sur ton propre travail ? »

« D'une certaine manière, oui. Dans la révision que je fais des traductions, j'élimine certains stéréotypes ou des dénonciations verbales trop violentes qui auraient un effet négatif sur les lecteurs français. Jusqu'à ces derniers temps ces éliminations ne donnaient pas lieu à de véritables discussions, nous en débattions amicalement avec les journalistes et les

traducteurs ; exceptionnellement, Anna Federovna intervenait pour donner son opinion. Depuis deux semaines les choses changent. La discussion se fait plus serrée, et une partie importante des modifications que je suggère sont rejetées. »

« Quelles conclusions en tires-tu ? »

« Pour le moment, encore aucune conclusion précise mais je me dis que si mon travail doit se réduire à de simples transformations dans le style des traducteurs, je ne m'y intéresserai plus et je chercherai à faire autre chose. »

« Mais as-tu quelque chose d'autre en vue ? »

« A vrai dire, j'ai deux choses : l'une dont m'a parlé un ami du professeur Drogov, Serguei, il s'agit de la correction d'épreuves de livres publiés en français à Moscou ; quant à l'autre, c'est Sacha qui m'en a dit un mot. Mais tout cela est encore vague. Je voulais que tu sois au courant, nous en reparlerons si ces choses se précisent, et si je suis amené à quitter le *Journal*. »

Avant de nous coucher, nous prenons un verre de thé et Véra me conseille de ne pas trop me faire de souci concernant mon travail :

« Après tout, si pendant quelque temps ton travail au *Journal* se réduit à des corrections de style, ce ne sera pas un drame. »

Ernst Fischer

J'avais connu Ernst Fischer à Vienne durant l'hiver 1933-1934. J'étais venu alors en Autriche pendant les vacances du jour de l'an afin de revoir les amis chez lesquels je séjournais et qui habitaient le quartier ouvrier de Meidling. Ils soutenaient la gauche du parti socialiste autrichien dont E. Fischer était un des dirigeants mais eux-mêmes n'étaient pas des militants connus.

Dans cette période de répression, où les forces fascistes de la Heimwehr s'apprêtaient à donner l'assaut aux bastions ouvriers de Vienne et à instaurer une véritable dictature, E. Fischer avait choisi le domicile de mes amis Speiser comme un lieu de rendez-vous. Il pouvait y rencontrer les militants qu'il voulait contacter avec un minimum de risques. C'est là que je le vis pendant mon séjour.

Il ne faisait évidemment pas de confidences au tout jeune homme et communiste que j'étais, mais il bavardait de temps en temps avec moi, exprimant sa préoccupation de voir se préparer l'affrontement des forces fascistes et ouvrières alors que ces dernières n'étaient que faiblement organisées et insuffisamment unifiées.

Je savais qu'après cet hiver et une fois consommée la défaite de la classe ouvrière autrichienne, en février 1934, E. Fischer avait quitté le parti socialiste, fait la critique de la politique suivie par la majorité du parti alignée sur les positions d'Otto Bauer, et qu'il avait finalement rejoint le parti communiste en avril 1934, juste avant de venir en URSS.

Après avoir appris, dans le bureau de Jean-Pierre, que E. Fischer travaillait à l'IC je décidai de lui téléphoner au début de novembre, afin de le rencontrer. Un soir, je l'appelle à l'hôtel Lux, où je pense qu'il habite comme la plupart des fonctionnaires du Komintern.

Après quelques mots d'explication, il se souvient bien de moi et me dit qu'il serait heureux de me voir. Il me donne rendez-vous à son hôtel pour le lendemain soir (veille des fêtes de la Révolution d'octobre). Il me donne rendez-vous vers dix-neuf heures, ainsi nous prendrons ensemble un repas léger chez lui.

J'arrive à l'hôtel Lux un peu avant l'heure. Au rez-de-chaussée, au pied de l'escalier et près de l'ascenseur, se trouve le bureau des *propouski*. Ici, comme à l'IC, on ne peut pénétrer qu'avec un laissez-passer délivré à

l'entrée, après accord de la personne que l'on va voir. Le bureau des *propouski* du Lux est tenu par une jeune femme en uniforme du NKVD. Elle me demande qui je veux voir, téléphone à E. Fischer et, sur sa réponse positive, me remet l'indispensable *propousk* en précisant que je dois monter au sixième étage.

Le Lux est un vieil hôtel de la rue Gorki auquel le sixième étage a été ajouté depuis quelques années. Je monte en prenant l'ascenseur. E. Fischer m'attend devant la porte de l'appareil. Il me salue amicalement et me félicite en plaisantant d'avoir pu utiliser cet ascenseur qui, paraît-il, est généralement en panne.

E. Fischer n'a pratiquement pas changé depuis que je l'ai connu à Vienne. C'est un homme d'un peu plus de trente-cinq ans mais qui ne paraît pas cet âge. Il est mince et d'assez haute taille ; ses cheveux sont châtain clair. Il a un front large, de grands yeux clairs, un nez un peu long ; les lèvres sont minces et dessinent facilement un sourire ironique.

L'étage où il vit est relativement moderne. Il y dispose d'une chambre meublée de façon simple mais confortable. A sa disposition se trouve aussi une cuisine commune dans laquelle il va chercher du thé et quelques gâteaux. Il me dit que son voisin de palier est Wan Min, le représentant du parti chinois au Komintern.

Une fois installés pour prendre le thé, E. Fischer m'interroge sur ma vie à Moscou. Je la lui raconte brièvement. Ce que je dis suscite de sa part la même réaction que celle de Jean-Pierre, il m'envie de vivre parmi les Soviétiques.

« Je suis ici depuis plus de deux ans et je ne connais rien de la vie quotidienne des Moscovites. Jour après jour, je me déplace entre l'hôtel Lux et le Komintern. Là je lis et j'écris des rapports et des articles, ou je participe à des discussions, mais tout cela concerne les problèmes politiques internationaux : l'Autriche, l'Allemagne, la France, l'Espagne, pratiquement pas l'URSS. Je vis parmi des étrangers. Les seuls Russes que je vois sont ceux qui s'occupent d'affaires internationales. Mon principal lien avec la vie de tous les jours à Moscou a été, pendant quelque temps, celui que me donnaient mes contacts avec les hommes du *Schutzbund* (les milices socialistes autrichiennes) venus vivre à Moscou et qui me parlaient de leur existence ; parfois, quelques-uns m'ont fait part des difficultés auxquelles ils avaient à faire face, notamment de la part de certains fonctionnaires soviétiques. Il m'est arrivé d'intervenir pour essayer d'arranger les choses mais j'ai été rappelé à l'ordre par la Division des

cadres du Komintern. Elle m'a fait savoir qu'elle seule était habilitée à régler les problèmes que j'évoquais et que je n'avais pas à m'en mêler. Un jour Togliatti m'a même dit que je n'avais pas à agir comme le « consul » des hommes du *Schutzbund*. Depuis lors, je les vois beaucoup moins et je suis plus ignorant que jamais de la vie soviétique. Votre visite me fait donc grand plaisir. Elle me rappelle nos rencontres à Vienne et elle me donnera l'occasion d'en savoir un peu plus sur les réalités quotidiennes de ce pays. »

Pour donner satisfaction au besoin de s'informer qu'il exprime, j'entretiens un peu longuement Fischer de ma vie ici, de mes travaux et de quelques-uns de mes amis.

Lui-même me parle de son activité au Komintern. A l'entendre, il semble que son origine « social-démocrate » soit loin d'être oubliée par certains membres de l'appareil du Komintern, surtout par ceux de la section allemande. Quelques-uns se montrent très sectaires à son égard. Il a heureusement pour lui la sympathie de plusieurs membres de la direction de l'exécutif : Manouïlsky, Dimitrov, Togliatti, mais dans la vie de tous les jours cela ne suffit pas. En outre, on ne lui confie pas de vraies responsabilités. Il a surtout à rédiger des rapports et des articles. Il regrette un peu cette situation mais n'est pas amer :

« Sous la direction de Dimitrov, le Komintern est devenu une sorte d'état-major général de résistance révolutionnaire au fascisme. Pour moi, c'est une satisfaction réelle de collaborer à cette activité, même si c'est de façon très impersonnelle, comme simple fonctionnaire d'un appareil. »

Il exprime son admiration pour Dimitrov :

« C'est un dirigeant éminent qui a eu le courage de dénoncer les faiblesses antérieures de l'IC, son sectarisme, son autosatisfaction et ses méthodes simplistes. Il s'est élevé contre ceux qui parlent du rôle dirigeant du parti en oubliant que ce rôle ne peut être conquis que par la lutte et l'activité quotidienne au sein des masses. »

E. Fischer pense aussi que Manouïlsky a de grandes qualités. Il a été particulièrement frappé par ce que ce dernier lui a dit un jour : « Nous n'avons pas été assez attentifs à l'appel à la liberté et, parfois, nous l'avons mal interprété. Vous devriez écrire ce que vous pensez à ce sujet, et cela dans votre propre langage. »

En somme, E. Fischer semble se trouver plutôt à l'aise dans l'appareil de l'IC. Dans ces conditions, il n'a apparemment pas trop de difficultés à considérer que la dénonciation des activités des trotskystes et des partisans

de Zinoviev par le Komintern — qui répète mot à mot les accusations soviétiques officielles — vise des faits réels, et que les anciens bolcheviks arrêtés sont devenus « une bande de terroristes fascistes ».

Pourtant Fischer a éprouvé certaines hésitations devant ces accusations mais sa croyance dans la culpabilité des Seize a été consolidée par l'attitude négative prise autrefois par Zinoviev envers la politique de Front populaire et du mot d'ordre de la construction du socialisme dans un seul pays.

« Peut-être Zinoviev et ceux qui ont agi avec lui ont-ils pensé que ces orientations représentaient une trahison envers la révolution mondiale, et que Staline constituait une menace qui exigeait les contre-menaces les plus extrêmes. S'il en est ainsi, on ne peut pas exclure des combinaisons absurdes et des accords secrets avec Hitler. Ces gens ne voulaient sans doute pas aider Hitler et ils imaginaient pouvoir l'utiliser. Ils croyaient pouvoir conclure un pacte avec le diable. »

Tel était alors le raisonnement de mon interlocuteur

J'ai su plus tard qu'E. Fischer a même écrit des pamphlets contre les accusés des trois grands procès de Moscou et que, revenu en Autriche après-guerre, il se demandait : « Comment ai-je pu écrire de telles choses. » Dans des conversations avec Lou, sa seconde femme, il explique qu'il n'avait nullement écrit ses pamphlets sous une pression quelconque, ou parce qu'il aurait eu peur d'être arrêté. Il lui dit : « Je n'étais soumis à aucune pression. Je n'avais pas peur et je n'imaginai pas le moins du monde que les organes du gouvernement soviétique se méfiaient de moi. Si j'ai écrit cela, c'est que je le croyais. »

Au cours de mon entretien avec Fischer, son honnêteté intellectuelle comme sa naïveté m'apparaissent évidentes. Ce sont des traits de son caractère qui me le rendent sympathique alors qu'il vit dans un milieu où la double pensée et la ruse jouent un rôle majeur.

Mon entretien avec lui confirmait l'impression que m'avait donnée ma visite à l'IC. Ceux qui travaillaient pour le Komintern, à l'exception sans doute de quelques personnalités dirigeantes, vivaient dans un monde clos. Ils étaient coupés de la vie soviétique et, de plus, dominés par le fonctionnement du lourd appareil de l'Internationale. Cet appareil réduisait chacun, quelle que soit sa personnalité, au statut d'un fonctionnaire à l'horizon limité, soucieux surtout de s'acquitter pour le mieux des tâches qui lui étaient confiées par l'appareil. Celui-ci était incapable de jouer un rôle actif et novateur vis-à-vis des différents partis communistes mais il

pouvait les maintenir sous sa tutelle.

Correction et cinéma

Quelque temps après les fêtes du 7 novembre, l'atmosphère s'alourdit encore au *Journal de Moscou*. Les militants les plus sectaires, soutenus par les responsables du parti dans le *Journal*, ne cessent de harceler la plupart des journalistes. Ils dénoncent leur « manque de vigilance » et la faiblesse de leur « esprit combatif ». Je vois naître une « chasse aux sorcières » qui favorise les éléments les plus intrigants. Les actes de délation se multiplient. Dans cette atmosphère, les journalistes et les collaborateurs du *Journal* ayant des comptes à régler avec d'autres ne manquent pas de satisfaire leur rancœur et leur jalousie. La tendance à se réclamer à tout propos des « principes » et des exigences de l'autocritique prend une tout autre ampleur qu'en octobre, lorsque j'avais parlé pour la première fois à Véra de l'apparition d'un nouveau sectarisme.

Je ne suis pas visé personnellement par les « activistes de la vigilance » mais je ressens leur agitation comme une entrave aux initiatives que je serais désireux de prendre ; je n'ose presque plus présenter de suggestions qui rendraient le *Journal* plus lisible en débarrassant les articles en français des grandes phrases creuses, des stéréotypes et de toutes les formules inspirées par ce que Lénine lui-même dénonçait comme étant de la « vantardise communiste ». Lorsque je fais des suggestions allant dans ce sens, la plupart sont rejetées.

Les conversations que j'ai successivement avec Serguei et Sacha puis avec les responsables des administrations par lesquelles je pourrais être engagé me montrent que je n'aurai aucune difficulté à trouver un autre travail. Je décide donc de quitter rapidement le *Journal*. Véra m'approuve pleinement.

A la mi-novembre, je vais voir Anton Sergueivitch. Je lui fais part de ma décision de ne plus collaborer au *Journal*, soit à partir de la fin du mois, soit dès la semaine prochaine s'il m'y autorise. Il est étonné :

« Pourquoi voulez-vous nous quitter ? Est-ce que vous trouvez votre salaire trop faible ? Si c'est cela, nous pouvons arranger les choses. Il ne m'est pas impossible de vous faire attribuer des primes que vous recevrez régulièrement. »

« Je vous remercie Anton Sergueivitch mais ce n'est pas une question d'argent. Ce qui pèse sur ma décision, c'est la réduction de la sphère

d'initiative qui m'est laissée. Pendant une période, les modifications que je suggérais dans le style de certains articles ont été acceptées sans difficultés. Il n'en va plus de même aujourd'hui ? L'atmosphère a changé. Presque tout le monde a peur de prendre des initiatives. Ceux qui proposent les textes les plus stéréotypés, qui font le plus mauvais effet sur le lecteur français, ont le dernier mot. Dans ces conditions, mes suggestions ne servent presque à rien ; elles sont rejetées à 99 %. Ce n'est pas un travail qui est satisfaisant pour moi. »

Anton Sergueivitch réfléchit quelques instants avant de me répondre, puis il me dit :

« Je comprends votre point de vue mais je ne peux pas le partager. Vous êtes communiste et devez donc être discipliné. Certes, vous avez le droit et même le devoir de ne pas dissimuler votre opinion au parti, ce que beaucoup de communistes ne font pas, par manque de courage. Mais, une fois ce devoir accompli, vous n'avez pas à vous demander si le travail que vous faites vous satisfait ou non : vous l'accomplissez parce que c'est aussi votre devoir. Ceci dit, si vous préférez rendre service dans une autre activité, je n'y ferai pas d'objection. Vous me direz à quel moment vous cesserez de travailler pour nous. De toute façon, je tiens à vous dire que j'ai beaucoup apprécié votre collaboration. »

« Je vous remercie Anton Sergueivitch. Moi-même j'ai été heureux de collaborer à votre *Journal*. Quand je saurai à quelle date je prendrai un autre travail, je vous en préviendrai. »

Après cette mise au point, je reprends les contacts nécessaires pour obtenir un autre travail.

La correction d'épreuves de livres français m'a été suggérée par Serguei. Ces livres sont publiés par les *Editions en langues étrangères*. J'ai déjà discuté avec le directeur de la section française de cette maison d'éditions, Valerian Maximovitch Brodski. Je me rends directement à son bureau après mon entretien avec Anton Sergueivitch. Les services de la section qu'il dirige sont de dimensions modestes, et installés dans un petit immeuble. Dès que j'arrive, Valerian Maximovitch me reçoit. Après m'avoir salué, il me demande :

« Alors, où en êtes-vous avec votre *Journal* ? Est-ce que vous allez pouvoir travailler pour nous ? Comme vous le savez, nous avons grand besoin d'un correcteur français. »

« Justement, Valerian Maximovitch, je suis venu vous dire que je suis pratiquement libre. Dès que vous aurez les épreuves d'un livre à me

donner à corriger, je pourrai m'en occuper. »

« Voilà une bonne nouvelle. Nous avons sous presse *le Père Goriot* de Balzac. Les épreuves sortiront dans quelques jours. Pouvez-vous les prendre dès leur sortie et les corriger en une dizaine de jours ? »

« Oui, il n'y a pas de problème. »

« Bon ! Je peux vous annoncer que nous publierons ensuite *Boule de suif* de Maupassant, qui est sorti en film aux studios Mosfilm, il y a deux ans. Et nous avons d'autres projets. Vous ne manquerez pas de travail.

« Comme je vous l'ai déjà expliqué, vous serez payé au nombre de signes, plus une prime calculée en fonction des corrections. En moyenne, vous gagnerez moins par mois qu'au *Journal* mais vous aurez aussi moins de travail et vous serez plus libre de votre temps. »

Nous mettons au point quelques détails techniques, nous signons un contrat par lequel je m'engage à rendre les épreuves dans les délais prévus. Les premières épreuves me seront apportées chez moi le 15 novembre.

Le soir, je retrouve Véra et l'informe de l'accord passé avec Valerian Maximovitch.

« J'en suis très contente. L'atmosphère au *Journal* devenait irrespirable pour toi ; d'ailleurs, maintenant, il en est de plus en plus ainsi partout où l'on fait un travail intellectuel responsable. Si tu avais continué au *Journal*, tu n'aurais pas pu, à la longue, étant donné ton caractère, éviter des incidents, et on ne sait jamais jusqu'où ça peut mener. Pour le moment, la correction d'épreuves représente vraiment une bonne solution. Quand annonces-tu à ton *Journal* que tu les quittes ? »

« C'est fait. J'ai parlé à Anton Sergueivitch. Il me suffit de lui confirmer ma date de départ. Pratiquement, je boucle ce numéro, et ce sera fini. »

« Tu sais que tu as de la chance de ne pas être Soviétique, sinon tu ne pourrais pas changer de travail aussi facilement. »

« Pourquoi cela ? »

« Eh bien, parce que nous autres Soviétiques avons un livret de travail que nous remettons à notre entreprise quand nous sommes embauchés. L'entreprise ne nous le rend que si la direction le veut bien, si elle refuse, on ne peut pas changer de travail car sans ce livret on ne vous engage pas ailleurs. »

« En somme, on est ainsi "attaché" à son entreprise ! »

« Oui, c'est plus au moins ça. Mais tu m'as dit quelques mots d'un autre travail que Sacha t'a trouvé. Je pense que tu le laisses tomber ? »

« Non, je ne le laisse pas tomber. C'est un travail qui m'amuse et grâce

auquel je serai inséré dans un milieu qui peut être intéressant, tandis que la correction d'épreuves se fait chez soi et laisse isolé. »

« Tu ne m'as parlé que très vaguement de cet autre travail. De quoi s'agit-il ? »

« Je ne t'en ai pas dit davantage parce que tout était encore flou mais j'ai pris les contacts et maintenant les choses se concrétisent. Il s'agit de doubler des films soviétiques. La traduction me sera remise. Tu vois, là non plus, je n'aurai pas à prendre de responsabilités politiques ! »

« Dans les conditions actuelles, ça me paraît très bien. Mais où en es-tu de ce côté ? »

« Eh bien, sur les indications de Sacha, j'ai rencontré les responsables du doublage aux studios de Mosfilm, notamment Nikolai Ivanovitch Iachine. J'aurai à doubler des films documentaires. Nous avons fait un essai d'enregistrement. On l'a trouvé bon. Nikolai Ivanovitch est prêt à m'engager. Demain, je lui confirmerai mon accord. »

Ainsi, à partir de la mi-novembre, je partage mon temps entre la correction d'épreuves et quelques séances de doublage de films documentaires.

Ces séances se passent dans les studios de Mosfilm installés à l'intérieur de grands hangars dans la banlieue de Moscou. Les studios sont bien aménagés ; on y a adjoint une cantine qui est un véritable restaurant ; j'ai l'occasion d'y déjeuner avec des metteurs en scène, des scénaristes et des acteurs soviétiques. Je me retrouve le plus souvent avec Serafina Rochal et Vera Stroyeva. Elles sont en train de tourner *Une génération de conquérants*. J'ai avec elles des discussions intéressantes sur le « réalisme socialiste ». La définition de ce réalisme par un de leurs assistants m'a frappé ; selon lui :

« Le réalisme socialiste a pour mission de montrer ce qui est, *c'est-à-dire ce qui doit être*. »

Rendez-vous

La nouvelle organisation de mon existence, partagée entre quelques heures de correction d'épreuves, effectuées au moment de mon choix, et un petit nombre de séances de doublage me donne la possibilité de disposer très librement de mon temps. J'en profite pour revoir plus régulièrement mes amis.

Je rends une de mes premières visites à Emilio. Je le retrouve toujours semblable à lui-même, un peu moins détendu peut-être. Ce qu'il me dit m'en fait comprendre les raisons :

« Tu sais que l'atmosphère est en train de changer ici. Quelques activistes de la "lutte contre les idées de l'ennemi" se lancent dans toutes sortes d'initiatives avec le soutien du *partorg* ; Dimitri participe avec zèle à ces initiatives. Ils organisent des réunions pour déceler les "idées bourgeoises" dont nous pourrions être porteurs. Au cours de ces réunions, les thèmes les plus divers sont mis en discussion. Chacun doit donner son avis. Si l'avis de quelqu'un n'est pas conforme à ce qui doit être pensé il lui faut faire son autocritique. La délation se développe et les activistes se mettent à fouiller dans la vie des gens et dans ce qu'ils disent en privé. »

« Ce que tu me dis est en train de se passer un peu partout. J'ai l'impression que c'est la conséquence d'un durcissement de la ligne de lutte idéologique qui a commencé vers la fin septembre. Quant à moi, dans ces conditions, j'ai préféré choisir des travaux qui sont le moins politiques possible et qui ne m'obligent pas à être inséré dans un collectif. Mais toi, Emilio, as-tu eu des ennuis au cours de ces réunions ? »

« Jusqu'à présent, rien de grave, mais je suis obligé de dissimuler une partie de mes opinions. Il faut constamment surveiller ses paroles, et ça m'est très difficile ! »

Pour le moment, Emilio n'a donc pas eu d'ennuis, malgré sa vie privée un peu scabreuse, et il a conservé sa gaieté. A la fin de l'entretien, qui a lieu dans son bureau, il me demande si je veux des billets pour une soirée du Bolchoï vers la fin du mois, on y donnera *le Lac des cygnes*. J'accepte volontiers.

Le soir même, j'annonce à Véra que j'ai des billets pour cette séance au Bolchoï. Cela lui fait un très grand plaisir. Ni elle ni moi ne sommes retournés au théâtre depuis notre sortie de la fin juillet.

La séance du Bolchoï représente une performance toujours aussi remarquable. La maîtrise des danseurs étoiles et celle du corps de ballet sont exceptionnelles et certains moments du spectacle sont bouleversants. Pourtant, je ne peux m'empêcher d'éprouver la sensation d'être en présence d'un art figé, qui a été incapable de se renouveler : de même que bien des aspects de la vie soviétique, celui-ci semble s'être arrêté au début du siècle. Tout se passe comme si une vague de conservatisme et même d'esprit « rétro » avait recouvert de nombreux secteurs de la réalité soviétique, l'opéra et le ballet constituent deux de ces secteurs.

Vers la fin novembre, je retourne un peu plus fréquemment au café *Artitcheski*, où je revois quelques amis, en particulier Boris. A ce dernier, je parle de mon travail aux studios de Mosfilm. C'est une activité qui demande très peu de temps, rapporte pas mal et me donne l'occasion de rencontrer des gens du cinéma, de discuter avec eux.

Je revois aussi Emma. Elle me dit que Pavel passe actuellement par un moment de dépression. Elle pense que si je venais dîner chez eux, discuter avec lui, cela pourrait le stimuler et lui faire du bien. Elle sait que je vis maintenant avec Véra : elle nous invite à dîner tous les deux pour le 9 décembre.

Dans ces mêmes jours, je rencontre Olga. Je la trouve particulièrement triste. Non seulement les recherches pédagogiques entreprises par elle et ses amis se sont vu privées de presque tout soutien financier mais, en outre, une « campagne idéologique » s'est ouverte contre ces recherches. Désormais, ceux qui y ont participé sont accusés d'avoir voulu faire pénétrer des « idées bourgeoises » en URSS et d'avoir préparé la démoralisation de la jeunesse soviétique. Olga supporte très mal ces accusations. Elle n'est pas prête à faire une autocritique. Elle est complètement désorientée. Je suis inquiet pour elle car son moral est très bas et j'ai l'impression que, dans cet état, elle est prête à répondre aux avances que lui fait Sacha. J'ai beaucoup de craintes pour l'avenir d'Olga si elle tombe sous l'influence de Sacha et de son cynisme. Nous nous promettons de nous revoir dans la deuxième quinzaine de décembre.

Ma nouvelle façon de vivre me permet aussi de mieux connaître mes voisins. Je parle assez souvent à Elena Ivanovna. Elle me fait part très franchement de ses inquiétudes. Elle est au courant de nouvelles arrestations parmi les vieux bolcheviks et, elle aussi, est persuadée qu'un nouveau grand procès se prépare. J'aimerais pouvoir la rassurer mais j'en suis incapable. Tous les signes sont là qui indiquent que le pays est en train

de connaître une aggravation de l'intolérance, des dénonciations et de la suspicion. Cela laisse entrevoir le début d'une période particulièrement sombre.

Anna, la fille de mes voisins Nikolai et Sophia, a fait le projet d'apprendre le français et elle est inscrite à un des nombreux cours par correspondance organisés par l'Etat. Elle m'a demandé si je pourrais lui donner quelques leçons. J'ai accepté avec plaisir : c'est une manière de témoigner à mes voisins la reconnaissance que j'ai pour la façon dont ils se sont occupés de moi pendant ma maladie. J'ai la plus grande estime pour eux et pour la franchise avec laquelle ils ont parlé quand ils sont venus dîner. Je me demande d'ailleurs si, aujourd'hui, dans cette atmosphère de « durcissement idéologique », ils parleraient encore ainsi. J'ai tendance à penser que oui. Non parce qu'ils sont naïfs mais parce que ce sont des gens qui, lorsqu'ils ont donné leur confiance à quelqu'un, ne la lui retirent certainement pas sans de sérieux motifs.

Le 9 décembre, Vera et moi allons dîner chez Emma et Pavel. Ils habitent le vieux quartier de Kojevnik. C'était celui des artisans du cuir et il y existe encore une usine de chaussures. Leur maison est relativement récente. Elle fait partie d'un ensemble bâti sans grande imagination : chaque immeuble a cinq étages et tous présentent la même façade plate, sans caractère.

Pavel et Emma habitent un troisième étage. Le statut de Pavel ne lui donnerait pas le droit à un appartement de ce type, relativement spacieux. En fait, il a été attribué à son frère qui est un cadre du parti soviétique en mission à l'étranger, aux Etats-Unis, où il a vécu longtemps et obtenu la citoyenneté américaine. Il dirige une revue communiste à New York. En son absence, il a laissé son logement à la disposition de son frère et de sa belle-soeur.

L'appartement n'a rien de somptueux. La porte d'entrée ouvre sur une sorte de couloir qui se prolonge à gauche de la porte d'entrée. En face de celle-ci, se trouve la cuisine de dimension modeste ; ensuite, on trouve une première pièce qui sert de bureau à Pavel ; enfin, au bout du couloir est située une seconde et dernière pièce, elle sert à la fois de salle de séjour (c'est là que nous allons dîner) et de chambre à coucher. Le tout est garni de meubles « modernes », c'est-à-dire qui n'ont aucun style, quelque chose comme les « Arts Déco » avec les fioritures en moins.

Disposer d'un tel logement à Moscou en 1936 — lors qu'on n'est pas un haut fonctionnaire, un dignitaire (qui a droit à cinq grandes pièces), un

académicien, un écrivain connu ou quelqu'un d'un rang assez élevé — est un luxe. Cet appartement permet à Emma et à Pavel d'avoir une jeune bonne, Nadia. C'est une fille de la campagne qui s'est engagée comme domestique pour obtenir l'autorisation de vivre à Moscou. Au bout d'un certain temps, elle espère obtenir un livret de travail et être embauchée dans une usine. En attendant, comme des milliers d'autres domestiques qui servent chez de moyens employés ou fonctionnaires, elle couche dans la cuisine et rend quelques services domestiques (ménage, courses, etc.) pour un salaire dérisoire. Emma et Pavel n'ont pas le sentiment de l'exploiter mais plutôt de lui rendre service. Elle voit les choses de la même façon et a avec eux des rapports simples et directs.

Au cours du dîner, Emma se montre plutôt gaie. La vague de « lutte idéologique » commence certes à gagner les milieux du théâtre mais l'équipe dans laquelle elle travaille, celle du théâtre d'art, ne semble pas touchée, pour le moment. Aussi ne se fait-elle pas trop de souci.

L'humeur de Pavel est bien différente. Ainsi qu'Emma me l'avait dit, il traverse une phase de dépression liée à l'atmosphère qui se développe dans le pays. Il n'hésite pas à parler de ce qu'il ressent. Il a visiblement besoin de s'exprimer et pense pouvoir le faire entre amis (on n'est pas encore en 1937, où on osera à peine parler aux membres de sa famille).

« Je suis très démoralisé. J'avais commencé à écrire un livre sur le matérialisme historique, et je ne parviens pas à continuer. J'ai écrit plusieurs chapitres. J'ai exposé la façon dont les conceptions du matérialisme historique se sont formées dans l'œuvre de Marx et d'Engels, puis comment elles ont été développées par Kautsky, par Pléhkanov et par Lénine. J'en arrivais aux conceptions de Bogdanov et de Boukharine, et c'est là que tout se bloque. »

« Mais d'où vient ce blocage ? » questionne Véra avec une naïveté calculée.

« Ce n'est pas difficile à comprendre. Il n'y a pas très longtemps on pouvait encore parler de façon nuancée de Boukharine. C'est vrai, il avait déjà été l'objet de sérieuses critiques mais son nom n'était pas prononcé en liaison avec ceux des ennemis du peuple. Maintenant, c'est arrivé. Certes, Boukharine dirige encore les *Izvestia*. Lors du défilé du 7 novembre, Staline l'a même invité à la tribune, aux côtés des plus hauts dirigeants. Cependant, j'ai l'impression qu'après ce qui a été dit au procès des Seize, ses jours de liberté sont comptés. Un jour ou l'autre, il passera en procès. Quand il en sera ainsi, ceux qui auront écrit quelque chose de positif sur

Boukharine risquent fort d'être traités, eux aussi, comme des ennemis du peuple. Voilà une des raisons pour lesquelles je suis bloqué dans la rédaction de mon livre. »

« C'est très compréhensible, dis-je. Mais est-ce que tu ne peux pas te fixer des objectifs plus modestes ; par exemple, faire le point des idées des classiques du marxisme sur le matérialisme historique ? »

« J'y ai bien pensé mais ça ne résout pas toutes mes difficultés. Pour ne pas risquer d'être attaqué, et finalement traîné dans la boue, il faudrait que ce que je dis des idées des classiques du marxisme soit conforme en tout point à ce qu'affirme la section idéologique du parti. Sinon, je risque d'être traité d' "idéaliste bourgeois", de partisan des thèses "sociologiques" de Bogdanov, ou je ne sais quoi encore. Tout cela peut me coûter cher. »

« Ce que tu dis est sans doute vrai, ajoute Véra, mais quelles conclusions pratiques en tires-tu ? »

« Mes conclusions sont simples : il vaut mieux que je renonce à écrire ce livre pour lequel je travaille depuis des années. Cela me démoralise. Mais je crois que nous entrons dans une période où il ne pourra plus y avoir de véritables débats, sauf si le parti y invite — mais pour y participer il faudra être très prudent. Je pense que, de plus en plus, sur tous les problèmes théoriques, il n'y aura plus qu'une conception officielle qu'il sera impossible de contester. »

Je demande alors à Pavel s'il veut dire que dans le domaine théorique, il n'y aura plus de place que pour les livres rédigés sous le contrôle étroit de la section idéologique ou par les plus hauts dirigeants ?

« Oui, je pense que nous en sommes pratiquement là. Il y aura certainement encore des livres de vulgarisation, des ouvrages écrits par d'autres auteurs que les membres de la section idéologique ou que les dirigeants mais le contenu de ces autres ouvrages sera contrôlé plus strictement que jamais. Je ne crois pas que des idées originales pourront s'y exprimer. Remarque, c'est peut-être là une nécessité historique. L'unité du parti est indispensable et elle exige probablement une véritable unité idéologique. »

Pavel semble se retrancher sur des positions de grande prudence. Il n'évoque pas les risques de stérilisation de la pensée et de dogmatisme qui sont liés à ce qu'il appelle les « exigences de l'unité ». Il n'ignore certainement pas ce que cela signifie comme menaces de sclérose idéologique mais, visiblement, il préfère ne pas les évoquer, même devant nous. La façon dont cette conversation se termine nous donne le sentiment

qu'une nouvelle étape est en train d'être franchie dans les rapports entre amis : on commence à taire une partie de ses idées même dans des domaines qui ne sont pas directement politiques, qui ne concernent pas les jugements que l'on porte sur tel ou tel dirigeant ou sur la ligne du parti.

Dans ces conditions, il n'y a plus grand-chose à dire sur la question abordée par Pavel. Nous changeons de sujet et écoutons les commentaires, non dénués d'intérêt, d'Emma sur les pièces en préparation au Théâtre des Arts.

En rentrant, Véra et moi constatons l'impression pénible que nous a laissé la conversation avec Pavel.

Visa refusé

Dans l'après-midi du 13, une semaine avant l'expiration de mon visa de séjour me voici assis dans une salle d'un bâtiment du NKVD, où s'opère la délivrance (ou le refus) des visas accordés aux étrangers. Je pense qu'il s'agit d'une simple formalité et n'éprouve aucune inquiétude. De nombreuses portes donnent sur cette salle. Une de ces portes s'ouvre et un fonctionnaire du NKVD appelle mon nom : Pierre Grigorovitch Perlin.

J'entre dans un grand bureau bien éclairé. Par les fenêtres, on aperçoit une vaste cour intérieure. Le fonctionnaire auquel j'ai affaire est un homme jeune, de haute taille, mince et blond. Il referme la porte derrière moi et se présente : lieutenant Vassili Pissarev.

Le lieutenant me fait asseoir, et ouvre un dossier. Je reconnais un formulaire sur lequel est collée une de mes photos. Je suis surpris par le volume du dossier. Je pensais qu'il contiendrait essentiellement quelques pièces : ma demande de visa de séjour, présentée il y a environ six mois, le double du formulaire par lequel le visa m'a alors été donné et le formulaire de demande de prolongation déposé à un des guichets de la salle que je viens de quitter. Mais ce dossier est bien plus fourni. Il contient des documents impossibles à déchiffrer de la place où je suis et j'en conclus que nombre de mes paroles et de mes actes ont donné lieu à des rapports au NKVD, alors que je n'ai jamais eu l'impression d'être l'objet de la moindre surveillance.

Après avoir examiné différentes pièces du dossier, le lieutenant Pissarev le referme, pose les yeux sur moi, sans vraiment me regarder, et demande, accomplissant un rite, car il sait très bien qui est en face de lui : « Vous êtes bien Pierre Perlin, étudiant en langue russe, vingt-trois ans, né à Paris de Grégoire Perlin et d'Adrienne Delacroix ? » Sur ma réponse affirmative, il déclare : « Je regrette d'avoir à vous dire que votre demande de prolongation de visa de séjour est refusée. »

Cette phrase me bouleverse. J'étais arrivé à l'Office des visas sans penser à un refus de prolongation. J'essaie de demander les raisons de ce refus. Le lieutenant me répond (en employant une formule rituelle, ainsi que je l'ai appris plus tard) :

« Mes services n'ont pas à justifier leurs décisions. Au demeurant, vous connaissez aussi bien que moi les raisons qui ont motivé le refus de

prolonger votre visa. »

Ce disant, le lieutenant Pissarev se lève, pour me signifier la fin de l'entretien. Il me rend mon passeport, sur lequel figure un visa de sortie valable pour le 20 décembre ; puis il se dirige vers la porte, l'ouvre et me dit au revoir.

Je me retrouve dans la salle d'attente que je quitte pour me plonger dans le froid d'une journée de décembre.

Me voici dans une situation complètement inattendue : j'étais persuadé que ma demande de prolongation n'était qu'une simple formalité ! Je ne connaissais aucun précédent d'un tel refus. Je suis écrasé par une décision bureaucratique qui vient briser ma vie avec Véra. Une décision contre laquelle je suis complètement incapable d'agir. Tout ce qui, il y a quelques instants encore, m'apparaissait comme mon avenir s'effondre et disparaît, condamné par ce refus du NKVD, refus qui n'est susceptible d'aucun appel.

Tout d'abord, je ne sais trop quoi faire. Je suis tenté de rentrer chez moi pour réfléchir à ma situation mais je me dis que c'est absurde. Je dois informer le plus d'amis possible de mon départ imminent, prévenir ceux pour qui je travaille. C'est en faisant cela que je réfléchirai aux autres décisions que j'ai à prendre.

Il faut aussi que je pense à la manière de présenter ce départ. A l'exception d'amis très intimes, si je parle d'un refus de visa, j'aurai affaire à des gens qui auront désormais peur de moi. Ils se diront que le NKVD me suspecte de je ne sais quoi. Il vaut mieux dire autre chose : que je suis rappelé en France pour des raisons familiales urgentes. C'est important surtout vis-à-vis de ceux qui m'emploient car je n'ai pas renoncé à l'espoir de revenir dans quelques mois. Je veux croire que si je présente une nouvelle demande de visa en France, je l'obtiendrai. Il faut donc que je conserve de bons contacts avec mes employeurs actuels.

J'effectue les deux premières démarches auprès de Nikolaï Ivanovitch Iachine au Mosfilm et de Valérian Maximovitch Brodski aux éditions en langues étrangères. J'ai terminé mon travail de correction d'épreuves et les éditions peuvent me régler immédiatement. Au Mosfilm, il reste un enregistrement à faire. Je le ferai demain. Iachine me promet que je serai réglé en même temps. L'un et l'autre se disent désolés de me voir obligé de partir et me promettent de me redonner du travail à mon retour. Ils sont persuadés que je reviendrai rapidement, et je finis par m'en convaincre plus ou moins. Je me dis que ce refus de prolongation est une absurdité

bureaucratique ; je me persuade qu'une demande présentée à Paris ne se heurtera pas à un refus. Cette conviction rend mon départ moins pénible.

Une fois réglées les formalités avec lachine et Brodski, le soir est arrivé et je me rends au café *Artitcheski* où j'ai des chances de rencontrer quelques amis. Finalement, j'ai décidé qu'à eux aussi je parlerai d'un rappel urgent en France et non d'un refus de prolongation de mon visa. Je ne dirai la vérité qu'à Véra et, peut-être, à Emilio.

Au café *Artitcheski*, je trouve Emma et Boris qui sont désolés d'apprendre mon départ mais qui espèrent bien me revoir bientôt. A Emma je demande de faire mes adieux à Pavel. Je lui donne aussi mon adresse de Paris : je souhaite que Pavel — qui suit de près tout ce qui se publie ici d'important — m'informe des livres qui méritent attention et qu'il les signale également à Véra.

Je rentre ensuite chez moi. Véra est déjà là. Lorsque je lui explique la situation et qu'elle réalise que je serai parti dans une semaine, elle se met à pleurer. Je ne peux pas non plus retenir mes larmes ; l'idée d'être séparé d'elle me déchire. J'ai beau me répéter que cette séparation est provisoire, que je reviendrai dans quelques mois, la déchirure est là, et aussi l'incertitude de mon retour.

Nous avons tant parlé l'un et l'autre de la dégradation de la situation, de l'évolution vers une suspicion accrue et vers des mesures répressives renforcées, que nous ne pouvons pas nous faire trop d'illusions sur la possibilité pour moi d'obtenir un nouveau visa à Paris. Et, pourtant, nous souhaitons tellement que ce visa me soit accordé que, finalement, nous n'en excluons pas la possibilité. Grâce à cela, nous entretenons un espoir sans lequel cette séparation nous aurait brisés. Nous décidons d'agir en nous préparant à mon retour éventuel. Nous discutons de tout cela une partie de la nuit. Nous évoquons aussi la possibilité pour Véra d'obtenir un visa de sortie mais, dans les conditions actuelles, cette possibilité nous apparaît beaucoup plus improbable que celle de mon retour dans quelques mois.

Le lendemain matin, je donne quelques coups de téléphone pour annoncer mon départ, je laisse entendre que je reviendrai prochainement. J'informe ainsi Sacha, Sergueï et Ekaterina, Jean-Pierre et Ernst Fischer, à qui j'avais promis une prochaine visite et, enfin, Viktor Andréievitch. Ce dernier se montre particulièrement chaleureux. Il semble qu'il nous ait pris en amitié, Véra et moi. En tout cas, il me propose, si j'ai besoin de sa voiture pendant une journée, de me la prêter avec son chauffeur. Je le

remercie et lui dit que, le cas échéant, je profiterai de son offre.

En fin de matinée, je décide d'écrire à Djamilla, à qui je dois faire des adieux ; je ressens toujours beaucoup de tendresse pour elle et ma lettre l'exprime. Je dépose cette lettre chez l'amie ouzbèke dont Zéfira m'a laissé l'adresse. Elle aura la possibilité de la faire parvenir à destination sans passer par la poste.

Dans l'après-midi, je retourne aux studios du Mosfilm. Je termine l'enregistrement de mon dernier doublage et vais faire mes adieux à Sérafina Rochal, Véra Stroyeva, à leur assistant et à quelques acteurs dont j'ai fait la connaissance. A eux aussi je dis mon espoir d'être de retour dans quelque temps.

Le soir, je ne rentre pas trop tard chez moi ; j'ai hâte de revoir Véra. Il ne me reste que cinq jours avant mon départ. Je veux que pendant cette période, nous soyons le plus possible ensemble. Elle partage le même sentiment et arrive plus tôt que d'habitude. Nous essayons de ne pas parler seulement de mon prochain départ, et nous y parvenons plus ou moins bien. Nous discutons de la situation politique dont elle pense qu'elle doit inévitablement se durcir pendant au moins quelques mois :

« Je suis persuadée que les arrestations vont se multiplier, s'élargir à des milieux extrêmement différents et frapper de façon de plus en plus aveugle. Cela commence déjà. Après tout, c'est peut-être un bien que tu ne sois pas là pendant cette période. »

Je ne sais pas si elle a dit cela pour se consoler, mais ses paroles étaient réellement prophétiques. Les années 1937 et 1938 devaient être les plus noires de la répression dans les villes. La machine policière allait briser le sort de millions de gens qui sont alors arrêtés, inculpés, emprisonnés, assignés à résidence, condamnés à mort et, surtout, déportés dans les camps. Ce n'est que bien plus tard que j'appris que ce sort avait frappé aussi ceux qui m'étaient les plus proches et les plus chers et quel avait été leur destin. Ainsi l'URSS des années 1937 et 1938 devait être profondément différente de celle que j'avais connue : la suspicion et la délation prenant des proportions inimaginables.

Le lendemain matin je vais au rendez-vous prévu depuis longtemps avec Olga. Je n'ai plus l'esprit très disponible pour lui faire part de ce que je voulais lui dire il y a encore quelques jours, avant ma visite à l'office des visas. Après l'avoir informée de mon départ, qui la surprend comme tous mes amis, je veux surtout lui remonter le moral concernant les perspectives de sa recherche, mais ce n'est pas aisé. En tout cas, je lui promets de lui

envoyer de Paris les livres dont elle peut avoir besoin.

Il m'est difficile de parler de Sacha. Je ne me sens pas le droit de dire à Olga ce que je sais de son manque de caractère et de son cynisme. Je répugne à m'immiscer ainsi dans la vie de l'un et de l'autre. Finalement, je ne dis rien à ce sujet. Je me borne à formuler quelques remarques sur le goût de Sacha pour une certaine vie « mondaine ». Cet aspect du caractère de Sacha avait jusqu'ici échappé à Olga. Je veux lui faire mes adieux mais elle me dit qu'elle viendra à la gare.

Dans l'après-midi, je m'occupe de mes billets de retour. J'ai décidé de rentrer par le train en passant par Varsovie et Vienne afin de contourner l'Allemagne ; je n'ai pas envie de retourner actuellement dans ce pays. En revanche, je m'arrêterai quelques jours à Vienne où j'ai beaucoup d'amis. Je passerai ensuite par la Suisse. La délivrance des billets ne fait aucune difficulté, je n'ai besoin que d'un seul visa, le visa polonais qui m'est délivré en deux jours.

Avant mon départ, je vais aussi voir Emilio. Je lui demande si nous pouvons marcher un peu en plein air pour que je puisse lui parler plus tranquillement. Son emploi du temps le lui permet. Nous sortons donc et marchons en direction de la Place rouge. Emilio est un de ceux à qui j'ai décidé de dire la vraie raison pour laquelle je pars. Après m'avoir écouté, il me déclare :

« Je ne suis pas trop surpris de ce que tu m'apprends. Cela va dans le sens du durcissement politique actuel. A te parler franchement, je dirai que tu as peut-être de la chance. Si le NKVD considère qu'il a des choses à te reprocher, il vaut mieux que la conclusion qu'il en tire soit un refus de prolongation de visa plutôt qu'autre chose. »

« Mais tu penses que le NKVD a des choses à me reprocher ? »

« Je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est qu'aujourd'hui presque tout est possible, et surtout le pire. J'ai un jeune ami italien, un ouvrier, il était venu travailler ici en pensant aider à la construction du socialisme, y apporter, comme il disait, "sa petite pierre" ; aujourd'hui, il est déporté dans le Nord, où il est en train de mourir de froid. Or, je suis sûr qu'il n'y a rien à lui reprocher, si ce n'est quelques paroles irréfléchies. Mieux vaut ton sort que le sien ! »

Emilio et moi parlons encore de la situation dans son service d'Intourist. Il me dit que les choses ne s'arrangent pas et que l'atmosphère devient de plus en plus irrespirable :

« Que veux-tu. On est maintenant engagé dans ce cours. Je ne

comprends pas pourquoi. Mais c'est ainsi, et je crois que cela ne s'arrêtera pas avant quelque temps, peut-être un an, peut-être deux. »

Ce sont presque les paroles de Véra. Je fais mes adieux à Emilio en lui souhaitant bon courage.

En fin d'après-midi, je rends visite aux voisins qui sont chez eux et leur dis que je pars dans quatre jours, rappelé en France pour des raisons familiales. Je vois d'abord Sophia Pavlovna et sa fille Anna, à qui j'ai commencé à donner des leçons de français, Nikolai n'est pas là et rentrera tard. Elles sont désolées d'apprendre mon départ ; cependant comme elles croient que c'est pour des raisons provisoires, elles espèrent que je reviendrai assez rapidement.

L'accueil d'Elena Ivanovna est cordial comme à l'habitude. Elle semble croire ce que je lui dis des raisons de mon départ. Cependant, elle ne se montre pas très optimiste sur la possibilité que j'aurai de revenir dans un proche avenir. Elle est persuadée que dans la situation politique qui se développe, les visas d'entrée seront délivrés avec parcimonie. En fait, elle ne se trompait pas. L'année suivante, quand j'ai demandé le visa soviétique, il m'a été refusé. Je n'ai pu revenir en URSS qu'en 1952, à l'occasion d'un congrès international. Aussi, quand je lui dis adieu, elle me serre dans ses bras comme quelqu'un qu'on est sûr de ne pas revoir.

Le soir, je rends compte à Véra de ces différents adieux, sans lui parler de ceux qui ont un goût de départ sans retour. Je veux que nous vivions le plus possible avec l'idée que notre séparation est toute provisoire. Nous arrivons assez bien à jouer ce jeu.

La journée suivante est consacrée aux libraires et aux bouquinistes. Je visite d'abord les librairies de la rue Gorki où je trouve pas mal de livres à acheter. Entre autres ouvrages, je me procure l'édition alors la plus complète des œuvres de Marx et d'Engels en allemand, la *Marx-Engels Gesamtausgabe* (que l'on appelle familièrement, en abrégé, la *MEGA*) et les éditions les plus récentes des œuvres de Lénine. J'ai résolu de lire de près les classiques du marxisme. J'aimerais comprendre quel rapport il y a entre ce qu'ils ont écrit et ce qui se passe aujourd'hui en URSS. A midi, je rapporte chez moi tout ce que j'ai acheté le matin et je repars l'après-midi visiter les bouquinistes (d'Etat) et les librairies de *Kouznetski Most*. Cette rue porte ce nom (« le Pont des forgerons ») en souvenir des forges et des fonderies qui bordaient la rivière Nieglinnaïa. Celle-ci se jetait autrefois dans les fossés du Kremlin ; elle est aujourd'hui recouverte, ce qui a donné naissance à cette rue. Je visite les différentes librairies et rapporte encore

chez moi de nombreux livres.

Le soir, quand je montre mes achats à Véra, elle est surprise que j'aie trouvé tant d'ouvrages à acheter mais elle constate qu'il faudra que j'achète aussi une valise pour pouvoir les emporter. Et ç'est un achat qui n'est pas facile.

Une partie de ma journée du lendemain est consacrée à la visite vaine des boutiques qui devraient vendre des valises et qui n'en ont pas. Finalement, je vais dans un « magasin de commission » (c'est-à-dire chez un revendeur officiel qui achète des objets à des particuliers et les revend à d'autres, moyennant une « commission » dont le montant est fixé, en principe, selon certaines règles forfaitaires). Là, je trouve une valise. C'est même une très belle valise en cuir, comme on en faisait autrefois pour les longs voyages en mer. Elle est solide mais un peu lourde. En tout cas, je n'ai pas le choix et je l'achète. Rentré chez moi, je prépare une partie de mes bagages pour ne pas avoir à m'en occuper le lendemain, jour où Véra s'est rendue libre.

Pour cet avant-dernier jour, nous avons décidé de sortir de Moscou, et j'ai demandé à Viktor Andréievitch s'il peut, comme il me l'a proposé, me prêter sa voiture. Il me dit qu'il n'y a pas de problèmes. Au matin sa voiture se trouve devant ma porte.

Véra et moi avons projeté de revoir la campagne russe en hiver. Nous nous rendons d'abord au Parc d'Izmaïlovo qui est splendide sous la neige. Nous laissons la voiture pendant quelque temps et nous marchons à travers les sentiers glacés. Il fait quinze degrés au-dessous de zéro, cependant il n'y a pas de vent et nous sommes bien couverts, nous ne sentons pas le froid. Dans notre détresse, c'est un réconfort d'être ainsi ensemble dans ce parc désert et éclatant de blancheur.

Un restaurant est ouvert à Izmaïlovo, le menu n'est pas extraordinaire, mais nous ne sommes pas venus pour faire un grand repas. L'après-midi, la voiture de Viktor nous conduit à Kouskovo où se trouve un magnifique château en bois construit au XVIII^e siècle en style classique. Nous ne pouvons pas le visiter ; cela n'a pas d'importance, nous ne sommes pas venus pour faire du tourisme mais pour nous isoler dans la nature hivernale ; nous faisons le tour du château et parcourons le parc. Il y a là de grands étangs gelés dans lesquels se reflète le soleil couchant. Quand nous rentrons le soir, nous sommes heureux d'avoir pu passer cette journée entièrement l'un avec l'autre, et sans trop penser au départ du lendemain.

En quittant la voiture, nous remercions le chauffeur qui a été un

excellent guide et s'est montré d'une grande discrétion, comme s'il avait su que nous souhaitions vivre ce jour en étant aussi seuls que possible. La nuit fut pour nous ce qu'elle pouvait être pour un couple qui s'aime.

Déchirement

La journée de mon départ s'écoule à la fois trop vite et trop lentement. Mes bagages sont pratiquement prêts ; je n'ai presque plus rien à faire. Je me sens un peu comme un malade qui doit subir une grave intervention chirurgicale et qui attend le moment où il sera conduit sur la table d'opération. Cependant, je n'ai pas envie de rencontrer d'amis. Je préfère rester dans ma chambre et laisser libre cours à mes réflexions et à mes interrogations.

Quel est ce pays ? Un pays qui a édifié les bases d'une industrie puissante, qui a mis fin à la domination du capital, a lutté avec succès contre l'analphabétisme, construit des dizaines de milliers d'écoles, de dispensaires, d'hôpitaux ?

Un pays qui proclame sa progression vers le socialisme et l'égalité des nations qui le composent ?

Un pays ayant la Constitution « la plus démocratique du monde » et un gouvernement soviétique d'ouvriers et de paysans ?

Un pays où la classe ouvrière est réduite au silence et privée de ses syndicats et du droit de grève, où les usines sont fermement dirigées par des directeurs et des ingénieurs nommés par le parti et qui commandent à leurs subordonnés sans tolérer la discussion, prêts à faire appel au NKVD si leurs ordres ne sont pas suivis ? Un pays où les paysans vivent misérablement et ne peuvent pas, en principe, quitter leur village sans l'accord explicite des autorités ? Un pays où les membres des organes du pouvoir et des Soviets sont nommés par les dirigeants du parti qui s'autorecrutent ?

Un pays où l'enseignement est gratuit comme le sont les soins médicaux pour les salariés ? Un pays où la durée légale du travail est une des plus courtes du monde, où les salariés hommes prennent leur retraite à 60 ans et les femmes à 55 mais dans lequel les retraites sont si faibles que beaucoup doivent travailler pour vivre ?

Un pays où règne une pénurie quasi permanente pour les non-privilegiés, où les ouvriers sont généralement mal logés et mal nourris tandis que les cadres bénéficient de multiples facilités alimentaires et de logement, ont des domestiques et perçoivent des primes élevées ?

Un pays où les nations non russes, sont soumises à l'étroite tutelle russe

et même souvent considérées comme « arriérées », orientées vers la monoculture et la mono-industrie à bas salaires ?

Un pays où chacun est appelé à donner son opinion sur toute question importante, où est pratiqué le suffrage universel, où les lecteurs écrivent aux journaux pour faire part de leurs doléances et voient leurs lettres publiées ?

Un pays où il ne fait pas bon être en désaccord avec le pouvoir, où il convient de répéter ce que disent les officiels et de les approuver en public et même, de plus en plus, en privé, et où l'on peut facilement être arrêté comme « ennemi du peuple » ? Un pays dans lequel l'art et la littérature sont soumis à des stéréotypes et la science à des dogmes qui entravent de plus en plus la recherche ?

Quel est ce pays qui est plus ou moins tout cela à la fois, ou son contraire ?

Toutes ces questions, et bien d'autres, tournent dans ma tête comme tournaient autrefois les chevaux du manège de la place que je traverse si souvent. Ces questions me laissent dans une grande confusion.

Quelques idées émergent, mais leur signification n'est pas toujours évidente.

L'URSS a rompu avec « l'anarchie du marché ». Elle essaye de développer son économie selon un plan. Oui, mais ce plan, établi selon des directives élaborées loin d'une réalité souvent opaque, n'est ni respecté, ni vraiment réalisé : il crée sa propre anarchie !

Pour le moment, ce qui paraît sûr, c'est que l'URSS représente l'espoir de millions de travailleurs qui veulent combattre le capitalisme, qu'elle aide l'Espagne républicaine, qu'elle se place à la tête de la lutte antifasciste. Mais cela durera-t-il ?

De multiples contradictions, et des plus profondes, sont là. Elles ne peuvent être niées.

Peut-être ne faut-il pas mettre trop l'accent sur elles ? Se dire qu'elles sont provisoires et que ce qui est socialiste finira par l'emporter sur le reste ?

Cela est loin d'être assuré. Il peut arriver aussi que la nouvelle classe privilégiée et la structure hiérarchique se consolident, et que le pays soit soumis à une dictature sans précédent, à la fois idéologique et politique. Cependant, dans ce monde menacé par la barbarie nazie, il faut sans doute faire le pari que c'est le socialisme qui vaincra et agir en conséquence, mais en sachant que rien n'est gagné, que le pire est possible et que la

vérité ne doit pas être dissimulée.

Je passe ma journée plongé dans ces réflexions. Elles me font oublier le temps qui passe. Finalement, je m'aperçois qu'il est tard, que je dois me faire un peu de thé, manger quelque chose et achever mes bagages.

Un peu avant dix-huit heures, Véra arrive avec un taxi. Alors tout se précipite. Nous chargeons la voiture et nous partons. Nous suivons un parcours qui me rappelle de multiples souvenirs. Arrivée à la hauteur de la rue Gorki, la voiture tourne à gauche. Elle remonte cette rue jusqu'au bout et arrive à la gare de Biélorussie, où je dois prendre le train. Tout au long de ce parcours Véra et moi avons beaucoup de mal à échanger quelques paroles.

A la gare, des amis sont venus me faire leurs adieux : Sacha, Olga, Boris, Pavel, Emma, Sergueï, Ekaterina. Ils nous accompagnent jusqu'au guichet où s'opère la vérification des titres de transport car je prends un train international et il est interdit aux non-voyageurs d'accéder au quai. Au moment de les quitter, je leur donne l'accolade et les embrasse. Je les remercie d'être venus et leur dit que j'espère être bientôt de retour.

Véra, grâce à ses papiers de guide et d'interprète d'Intourist, est la seule à pouvoir m'accompagner sur le quai. Elle peut même monter dans le compartiment. Un autre voyageur s'y trouve déjà. Pour être plus tranquilles, nous préférons redescendre sur le quai ; celui-ci est presque désert bien que nous ne soyons qu'à quelques minutes de l'heure du départ : il y a peu de monde qui prend ce train pour Varsovie.

Nous nous éloignons un peu de mon wagon et je serre fortement Véra dans mes bras. Je l'embrasse, je lui dis mon amour et lui répète que je reviendrai certainement, et que, peut-être, la séparation ne sera pas trop longue. Nous ne croyons qu'à moitié à ces paroles, mais les prononcer nous calme et nous évite de pleurer. Cela ne m'empêche pas de me sentir anéanti et de percevoir par moments sur le visage de Véra, qui pourtant se maîtrise, les signes d'un très profond désarroi.

Voici que le signal du départ est donné. Je remonte dans mon wagon et j'ouvre la fenêtre du couloir qui donne sur le quai où se tient Véra. Le démarrage se fait en douceur. Nous nous faisons des signes d'adieu jusqu'à ce que nous soyons hors de vue. La dernière image est celle de Véra, debout sur le quai de gare, le visage tourné vers mon train qui s'éloigne.

Je ne devais plus jamais la revoir. En 1937, elle est arrêtée par le NKVD, déportée vers un camp du grand Nord, elle y meurt,

misérablement, comme tant d'autres ! Comme tant d'autres que j'ai connus au cours de ce séjour, comme Elena Ivanovna, comme Olga et comme Alexandre Antonovitch. Comme des millions d'autres que je n'ai pas connus et qui, jeunes ou moins jeunes, ont été broyés par la monstrueuse machine à détruire la vie...